1135-6.22

# HISTOIRE

NATURELLE

# DE L'AME,

Traduite del'Anglois de M. CHARP,

Par feu M. H\*\*\* de l'Académie

des Sciences , &c.

Participem lethi quoque convenit esse.

Nouvelle Edition revue fort exactement, corrigée de quantité de fautes qui s'étoient glissées dans la premiere, & augmentée de la Lettre Critique de M. de la METTRIE à Madame la Marquise du CHATTELET.

Tour will on the per de la chtethe



A OXFORD,

Aux dépends de l'Auteur.

M. DCC. XLVIL



\*INTITION OF THE PROPERTY OF THE PROPERTY OF

hundred the second bear

#### AMONSIEUR

DE

MAUPERTUIS,

MONSIEUR,

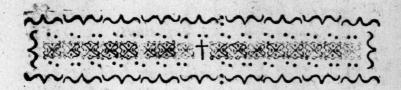
Es seules lumieres de la Philosophie m'ont éclairé sur la Nature & les propriétés de l'Ame. Je ne sai si cette voie, tout simple qu'elle est,

#### EPITRE.

m'aura réussi, & je suis seulement sûr d'avoir trouvé le Philosophe le plus capable d'en juger. Je vous prie, MONSIEUR, d'agréer un hommage dû à la célébrité de votre Nom: vous seriez doublement ingrat de ne pas favoriser tout ce qui traite d'un Etre qui réunit en vous toutes les qualités du cœur & de l'esprit, & un Amiqui vous offre son Ouvrage.



TABLE



## TABLE

## DES CHAPITRES.

CHAP. I. E Xposition de l'Ouvrage.
pag. 1.
CHAP. II. De la Matiere.
CHAP. III. De l'étenduë de la Matiere. 8.
CHAP. IV. Des propriétés mécaniques, paf-
Gares de la matiere dépendantes de l'é-
tenduë II.
tenduë  CHAP. V. De la puissance motrice de la matiere.  11.
matiere. 16.
CHAP. VI. De la faculté sensitive de la
matiere. 24.
CHAP. VII Des formes substantielles. 30.
CHAP. VIII. De l'ame végétative. 35.
CHAP. IX. De l'ame sensitive des Ani-
maux. 40.
CHAP. X. Des facultés du corps qui se
rapportent à l'ame sensitive. 50.

#### TABLE.

S. I. Des sens.	52.
5. II. Mécanisme des sensations.	55-
§. III. Loix des sensations.	61.
S. IV. Que les sensations ne font pa	
noître la nature des corps & q	
changent avec les organes.	64.
S. V. Raisons Anatomiques de la dir	
des sensations.	70.
§. VI. De la petitesse des idées.	73.
S. VII. Différens sièges de l' Ame.	74.
S. VIII. De l'étendue de l' Ame.	76.
S. IX. Que l'être sensitif est par cons	
matériel.	82.
§. X. De la mémoire.	86.
§. XI. De l'imagination.	94.
5. XII. Des passions.	103.
CHAP. XI. Des facultés qui dépend	
l'habitude des organes sensitifs.	114.
S. I. Des inclinations & des apétits.	***
S. II. De l'instinct.	118.
§. III. Que les animaux expriment	
idées par les mêmes signes que	
	126.
5. IV. De la pénétration & de la	
ception.	131.
CHAP. XII. Des affections de l'an	
sitive.	133.
S. I. Les sensations, le discerneme	nt G
les connoissances.	Ibid.

DES CHAPITRE	s.
S. II. De la volonté.	139.
S. III. Du goût.	146.
S. IV. Du génie.	172.
S. V. Du sommeil & des reves.	238.
S, Conclusions sur l'être sensitif.	244.
CHAP. XIII. Des facultés intellet	
ou de l'Ame raisonnable.	247.
S. I. Des perceptions.	248-
§ II. De la liberté.	250.
S. III. De l'attention.	251.
§ IV. De la Réflexion, &c.	257.
5. V. De l'arrangement des idées.	259.
S. VI. De la Méditation, ou de	The second of th
men.	260.
§. VII. Du Jugement.	262.
CHAP. XIV. Que la foi seule peut fi	xer no-
tre croyance sur la nature de	
raisonnable.	272.
CHAP. XV. Histoires qui con	
que toutes nos idées vienn	
fens.	297.
HIST. I. D'un Sourd de Chartre	
HIST. II. D'un Homme sans ide	ées mo-
rales.	301.
HIST. III. De l'Aveugle de Ch	
	302.
HIST. IV. Ou méthode d'Amma	n pour
aprendre aux sourds à	parler.
Mr. Ann Anning B	306.
	200.

#### TABLE

-	Réflexions sur l'éducation	310
HIST.	V. D'un enfant trouvé po	
	Ours.	323
HIST.	VI. Des Hommes Sauve	ages ap-
	peliés Satyres.	3270
	Conclusion.	335.



Mist. I D'un San et le Chartert et a.

IV. On militale d'alternation pour

HISTOIRE



## LETTRE CRITIQUE

DE

Mr. DE LA METTRIE,

SUR

L'HISTOIRE NATURELLE DE L'AME.

A Madame la Marquise Du CHATTELET.

#### MADAME,



Ai lu, & vous aurez lu peutêtre aussi un livre nouveau qui a pour tître, Histoire naturelle de l'Ame. J'ai été si frapé des

conjectures absurdes témérairement hazardées dans ces ouvrage, que je n'a pû résister à l'envie de publier quelques réflexions que ces opinions m'ont fait naître. Elles se sont présentées d'autant plus facilement, que depuis quelque tems je suis moi-même occupé à examiner la même matière. Mes recherches m'ont conduit à des verités évidentes, entiérement opposées à la doctrine de cet Ecrivain; é j'ai été agréablement surpris de trouver que la Foi a prévenu toutes les découvertes que penvent saire sur ce sujet délicat les Philosophes les plus pénétrans, é en même tems les plus attentifs à se contenir dans les bornes des connoissances qu'on peut acquérir par les lumieres de la raison.

Mon dessein, MADAME, n'est pas de suivre l'Auteur dans tons ses écarts; un volume suffiroit à peine pour les combattre. Je me contenterai seulement de faire voir combien il a peu examiné le sujet qu'il traite, & combien il s'est laissé séduire par des opinions, qui se présentent trop communément à ceux qui commencent à réstéchir sur ses matières & qui ne les envisagent que supersi-

siellement.

Jen hésite pas, MADAME, de soumettre ses réslexions à votre jugement; la justesse de votre esprit & l'étendue de vos connoissances

## CRITIQUE.

Semblent déjà me promettre votre suffrage.
Vous connoissez parfaitement les Monades de Leibnitz; vous êtes même le premier des Philosophes François qui nous aiés dévelopé son système avec toute la clarté dont il est susceptible: mais, MADAME, vous avez eû la sagesse de n'en parler que par raport à la Physique des Mixtes, & d'abandonner les idées de ce Philosophe sur les perceptions qu'il attribue à ses Etres simples. Tant cette derniere partie de l'Hypothèse Leibnitienne vous a parû au-delà des bornes mêmes de la Philosophie.

Il cut été à souhaiter que l'Historien de l'Ame eut suivi avec autant de circonspection la voie qui conduit à la vérité: mais les facultés de son ame, qu'il a toutes réduites à de simples sensations, pouvoient-elles ne

pas honteusement l'égarer?

Cet Auteur entreprend d'abord de nous persuader que la matière n'est pas seulement susceptible d'activité, ou même dépositaire du mouvement; mais de plus il paroît soutenir qu'elle a la force motrice, ou la puissance de se mouvoir par elle-même. Or, si on lui demande comment cette puissance parvient à l'Acte? comment une matière qui est en re

### LETTRE

pos, vient à se mouvoir? il répond sans balancer, que cela vient de je ne sai quelle Forme substantielle active, par laquelle la matière acquiert l'exercice actuel de sa faculté motrice. D'où vient encore cette forme substantielle? d'une autre matière déja revétue de cette forme, & qui par conséquent a déja reçû le mouvement d'une autre substance

également active.

N'est-ce pas la, MADAME, visiblement expliquer le mouvement par le mouvement, comme Descartes expliquoit l'étendue par l'étendue? Car voit-on autre chose, dans tout ce vieux jargon inintelligible, qu'une communication successive de mouvemens, qu'une puissance motrice, laquelle n'est jamais dans la matière qui reçoit le mouvement, mais toujours dans celle qui le lui communique, & qu'il l'a encore elle-même emprunté d'une autre; de sorte qu'en remontant à la première substance matérielle qui a mis les autres en mouvement, il s'ensuit gu'elle tient elle-même d'ailleurs son principe d'activité, je veux dire de cette Intelligence suprême, universelle, qui se manifeste si clairement dans toute la Nature. Cela posé, il est évident 10. que ce n'est

## CRITIQUE.

pas dans la matére qu'on doit chercher l'origine du mouvement: 20. Qu'il est impossible de découvrir quelle est sa nature, ni comment il a été communiqué à la matière : 30. Ensin qu'il est absurde d'attribuer la puissance de se mouvoir par soi-même, à un Etre qui n'a que de la mobilité, & qui, selon l'Auteur même, n'est qu'un Etre passif.

fusques-là, MADAME, le choix que fait notre Ecrivain des Maîtres qui le guident, n'est pas heureux; il veut nous éclairer sur les propriétés de la matière, & il affecte de marcher dans les ténèbres de l'Antiquité, & de nous offrir par-tout les frivo-

lités des Scholastiques.

Il ne se borne pas à donner à la matière un principe moteur intrinséque : il eût crîs n'avoir pas completté l'idée que vous avez donnée vous-même, MADAME, des propriétés des premiers Elémens, s'il leur eût refusé la faculté sensitive. Mais cette faculté aiant cela de commun avec la force motrice, qu'elle ne se manifeste pas dans tous les corps, il a fallu encore ne la regarder que comme potentiellement rensermée dans la matière; & pour que le principe qui n'avoit

Ce n'est pas tout; non content de regarder les sensations comme un dévelopement de la force motrice, il veut aussi que le discernement ne soit que la perfection de la fa-

culté sensitive.

Ainsi il n'y auroit dans l'Homme qu'un seul & même principe, qui, selon ses disférens dégrés de force & d'activité, perceroit plus ou moins vîte les nuages de l'enfance, & feroit toute la prodigieuse variété des Ames & des esprits.

Que pensez-vous, MADAME, de ces admirables métamorphoses de la matière, vous, qui n'ignorez pas que Wolf même a dépouillé les Monades Leibnitiennes des perceptions qui leur avoient été prodiguées? Croïez-vous qu'une puissance active, quelle qu'en soit l'origine, porte dans la matière autre chose que de l'activité? Et quel rapport y a-t'il entre la faculté de sentir, qui est purement passible, & le mouvement toûjours actif. Je vous avoire, MADAME, que je saisirois avec plaisir l'occasion d'aque pe saisirois avec plaisir l'occasion d'aque pe saisirois avec plaisir l'occasion d'aque pe saisirois avec plaisir l'occasion d'aque per saisirois avec plaisirois avec plaisir l'occasion d'aque per saisirois avec plaisirois avec plaisirois avec plaisirois avec plaisirois avec plaisirois

### CRITIQUE.

voir avec vous des Entretiens Métaphysiques

fur ce sujet.

Les Scholastiques ont cru devoir attribuer à la matière une faculté sensitive, périssable comme les autres formes, afin de ne point confondre l'Ame matérielle des Animaux, avec l'Ame spirituelle de l'Homme. C'est pourquoi, depuis Descartes même, ils ont introduit en Philosophie ce phantôme antique des Formes substantielles. Notre Auteur, séduit pent-être par des autorités respectables, a rappellé ces chiméres qu'on croioit à jamais bannies: il a voulu ranimer des Etres de raifon, qui ne peuveut que semer le donte dans l'esprit des Hommes qui pensent. Chez lui tont est forme substantielle, matérielle, active, jusqu'à l'Ame sensitive des Animaux, & même jusqu'à l'Ame raisonnable de l'Homme, & par la rien de mieux connu, rien de plus facile à expliquer que l'instinct &c.

D'où il est facile de voir que cet Ecrivain va plus loin que les Scholastiques, & qu'à leurs erreurs il ajoute les siennes propres. Il prétend d'ailleurs qu'il faut un bien plus grand appareil de formes, pour élever la matière à la saulté de sentir, que pour la faire végéter; il ne donne d'autre principe que l'Ether; on le feu,

pour expliquer la formation de tons les corps. C'est comme cause directrice, intelligence, qu'il fait jouer le plus grand rôle à cet Elément. Vous qui connoissez, si bien, MADAME, toute l'énergie des propriétés du feu, sur lequel vons avez donné un mémoire mieux écrit qu'on n'a fait jusqu'à présent en pareil genre, & qui méritoit d'être couronné par les mains de la Philosophie & des graces, vous conviendrez avec M. Quesnay que le feu n'agit que comme cause matérielle purement instrumentale : mais en même tems ne serez-vous pas bien surprise de voir que notre Auteur, qui cite ce grand Theoricien, ait si mal examiné ses sentimens, comme vous en pourrés juger en lisant son Traité du feu dans le premier volume de son Economie animale.

J'ai déja, ce me semble, MADAME, assés prouvé que l'Auteur de l'Histoire de l'Ame n'a pas rigoureusement examiné tous les points qu'il traite. Ce qu'il nous débite sur la nature & les differens sièges de l'Ame, est risible. Il dit que l'Ame est étenduë, & fort étenduë. C'est une nouvelle découverte qu'il croit avoir faite dans l'Anatomie.

L'extrême variété de vos connoissances ne vous permet pas d'ignorer le Mésanisme des sensations. Vous savez, MADAME, que les nerfs vont véritablement aboutir à divers endroits du cerveau, & que ce sont eux qui portent à l'Ame toutes ses sensations. Cette observation névrologique fait croire à l'Auteur que l'Ame, à tel endroit de son étenduë, est affectée par le son que le nerf acoustique lui fait entendre, à tel autre par la lumière & les couleurs que la rétine lui fait voir: &c.

Ainsi, MADAME, voilà, pour la première fois peut-être, les sensations dispersées dans toute l'étendue de l'Ame; & cependant toutes les expériences prouvent qu'elles sont toutes réunies dans une même idée individuelle, dont toutes ces sensations ne sont que des dependances, dans une unité simple qui s'accorde mal

avec le Système de l'Auteur.

ts

H

eft

ita

ne

Mais toujours conséquent à sa doctrine des Formes, il vouloit que l'Etre sensitif sut matériel. Il l'affirme sans détours, comme si, encore une fois, il y avoit une ombre de rapport entre deux choses dont nous avons des idées si opposées.

Une Théorie si contradictoire aux opinions reçues, ne suffit pas encore. Vous allez voir, MADAME, ce palpable & d'autant plus dangereux Metaphysicien se perdre de plus en plus à accumuler erreurs sur erreurs. Il consond la

cause avec le sujet, l'objet aperçu ou senti avec le principe percipient ou sentant, les sensations avec l'Etre sensitif, & l'un & l'autre avec les organes des sens. A-t'on jamais porté plus loin

la confusion des idées?

Oui, MADAME, on voit régner le même desordre, & un desordre encore plus grand, dans le Chapitre de l'Ame raisonnable. On la met précisément de niveau avec l'Ame sensitive des Animaux. La noblesse de son Origine, la Impériorité de ses prérogatives, l'étendue de ses connoissances, rien n'arrête un Anatomiste qui ne voit par tout que des nerfs, du sang, & des esprits. C'est pourquoi tout est ici de nouveau confondu. L'Ame de l'Homme exerce envain ses facultés sur les sensations; elle se forme envain des idées abstraites, simples, composées; cela ne lui attire aucune marque de distinction; ce n'est que sensitivement qu'elle juge & reflechit : elle consiste elle-même dans une pure organisation, & la liberté ( si l'homme en a) vient d'une force motrice coessentielle à la masière dont l'Ame est formée.

C'est ainsi que l'Anteur, sans tant se tourmenter, va, comme il dit lui-prême, rondement

fon droit chemin.

Mais outre qu'on a vu que le principe mo-

### CRITIQUE.

teur de la matière est gratuitement supposé, estil démontré, MADAME, que les opérations de l'Ame, en tant qu'elle se replie sur ses sentimens, les examine, délibére, & prend son parti sur les motifs-qui la déterminent? est-il démontré, dis-je, que l'exercise de cette faculté consiste dans une activité qui exige du mouvement? Et pourra-t'on jamais s'imaginer qu'avec un mouvement local, on délibére comme on agit, & qu'on fasse un Livre comme on

porte des fardeaux.

5

n

e-

7-

a-

r-

nt

Enfin, MADAME, que pronvent toutes les histoires qui font le sujet du dernier chapitre de l'ouvrage? Qu'on n'a point de sensations, lor fqu'on manque d'organes sensitifs. Il est évident que l'Ame ne pent exammer des idées qu'elle n'a pas ; & loin de constare que l'Ame est privée de ses facultés, lor qu'elle ne peut les exercer, l'expérience nous apprend que l'Amera toujours la puissance de penser, lors même qu'elle ne sent, ni ne pense. Sonvent aufi elle pense & entend les discours d'autrui, sans qu'il lui soit possible de donner aucun signe de ses pénsées. Je crois même-qu'elle peut fort bien avoir exercé ses facultés, sans qu'il lui reste aucune réminiscence des idées qui l'ont occupée. C'est un fait prouvé par l'étonnement on

sont les malades après des Léthargies, des Apeplexies, on des Catalepsies, sur tout imparfaites, lor fqu' on leur redit les discours qu'ils ont tenus, le choix qu'ils ont semblé faire de certaines chofes, & autres circonstances dont ils ne fe fouviennent pas plus, que de ce qu'ils ont senti dans l'Uterus.

Fen ai dit affez, MADAME, pour faire juger de l'absurdité des consequences que l'Auteur tire d'une Théorie mal fondée, que tout l'envrage peut bien passer pour un cahos d'explications aussi obscures que dangereuses : & assurement on peut dire que ce Philosophe a sonvent cessé de l'être, s'il suffit, pour mériter ce reproche, que la raison, qui détruit le Matérialisme, ne puisse le démontrer. D'ailleurs son histoire ressemble à la plupart des Livres Philosophiques; c'est un vrai spectacle qu'on offre à l'imagination, même en déclamant contr'elle. Peu de Physiciens, MADAME, savent, comme vous, allier la sévérité du raisonnement à l'élégante dignité du Spile.

Tai l'honneur d'être,

MADAME, &c.



# HISTOIRE NATURELLE

# DE L'AME.

CHAPITRE I. Exposition de l'Ouvrage.

E n'est ni Aristote, ni Platon, ni Descartes, ni Mallebranche qui vous aprendront ce que c'est que votre Ame. En vainvous vous tourmentés pour connoître sa nature; n'en déplaise à votre vanité & à votre indocilité, il faut que vous vous soumettiés à l'ignorance & à la foi. L'essence de

l'Ame de l'homme & des animaux est, & sera toûjours aussi inconnuë, que l'essence de la matiere & des corps. Je dis plus; l'Ame dégagée du corps par abstraction, ressemble à la matiere considèrée sans aucunes formes; on ne peut la concevoir. L'Ame & le Corps ont été faits ensemble dans le même inftant, & comme d'un seul coup de pinceau. Ils ont été jettés au même moule, dit un grand Théologien (1) qui a ofé penser. Celui qui voudra connoître les propriétés de l'Ame, doit donc auparavant rechercher celles qui se manifestent clairement dans les corps, dont l'ame est le principe actif. ia . not

Cette réflexion me conduit naturellement à penser qu'il n'est point de plus sûrs guides que les sens. Voila mes Philosophes. Quelque mal qu'on en dise, eux seuls peuvent éclairer la raison dans la re-

<sup>(1)</sup> TERTULIEN de resurrect.

cherche de la vérité; c'està eux seuls qu'il faudra to ûjours revenir, quand on voudra sérieusement la connoî-

Voïons donc avec autant de bonne foi, que d'impartialité, ce que nos sens peuvent découvrir dans la matiere, dans la substance des corps, & fur tout des corps organises; mais n'y voïons que ce qui y est, & n'imaginons rien. La matiere est par elle même un principe passif, elle n'a qu'une force d'inertie: c'est pourquoi toutes les fois qu'on la verra se mouvoir, on pourra conclure que son mouvement vient d'un autre principe qu'un bon esprit ne confondra jamais avec celui qui le contient, je veux dire avec la matiere ou la substance des corps, parce que l'idée de l'un, & l'idée de l'autre, forment deux idées intellectuelles, auffi differentes que l'actif & le passif. Si donc il est dans les corps un principe moteur, &

qu'il soit prouvé que ce même principe qui fait battre le cœur, fasse aussi sentir les nerfs & penser le cerveau, ne s'ensuivra-t-il pas clairement que c'est à ce principe qu'on

donne le nom d'Ame?

Il est démontré que le corps humain n'est dans sa premiere origine qu'un ver, dont toutes les métamorphoses n'ont rien de plus surprenant que celles de tout autre insecte. Pourquoi ne seroit-il pas permis de rechercher la nature, ou les propriétés du principe inconnu, mais évidemment sensible & actif, qui fait ramper ce ver avec orgueil sur la surface de la terre? La vérité n'est-elle donc pas plus faite pour l'homme, que le bonheur auquel il aspire? ou n'en serions-nous si avides, & pour ainsi dire, si amoureux, que pour n'embrasser qu'une nuë, au lieu de la Déesse, comme les Poëtes l'ont fait d'Ixion.

les corps de polocide moton . &-

#### CHAPITRE II.

#### De la Matiere.

Ous les Philosophes qui ont l atentivement examiné la nature de la matiere, considerée en elle-même indépendemment de toutes les formes qui constituent les corps ont découvert dans cette substance diverses propriétés, qui découlent d'une effence absolument inconnue. Telles sont, 10. la puissance de recevoir differentes formes, qui se produisent dans la matiere même, & par lesquelles la matiere peut aquerir la force motrice & la faculté de sentir; 20. l'étenduë actuelle, qu'ils ont bien reconnuë pour un atribut, mais non pour l'essence de la matiere.

Il yen a cependant eu quelquesuns, & entre autres Descartes, qui

A = 3

ent youlu réduire l'essence de la matiere à la simple étenduë, & borner toutes les propriétés de la matiére à celles de l'étendue: mais ce fentiment a été rejetté par tous les autres modernes, qui ont été plus atentifs à toutes les propriétés de cette substance; en sorte que la puissance d'aquerir la force motrice, & la faculté de sentir, a été de tous tems considérée, de même que l'étendue, comme une propriété essentielle de la matière.

Toutes les diverses propriétés qu'on remarque dans ce principe inconnu, démontrent un être dans lequel existent ces mêmes propriétés, un être qui par conséquent doit exister par lui-même. Or on ne conçoit pas, ou plutôt il paroît impofsible qu'un être qui existe par luimême puisse ni se créer ni s'anéantir. Il ne peut y avoir évidemment -que les formes dont ses propriétés essentielles le rendent susceptible,

qui puissent se détruire & se repreduire tour à tour. Aussi l'expérience nous force-t-elle d'avouer que rien ne se fait de rien.

Tous les Philosophes qui n'ont point connu les lumieres de la foi, ont pensé que ce principe substantiel des corps a existé & existera toûjours, & que les élémens de la matiere ont une folidité indestructible, qui ne permet pas de craindre que le monde vienne à s'écrouler. La plupart des Philosophes Chrétiens reconnoissent aussi qu'il existe -nécessairement par lui-même, & qu'il n'est point de sa nature d'avoir pu commencer ni de pouvoir finir, comme on peut le voir dans un Auteur du siécle dernier qui profesfoit (1) la Théologie à Paris, & dans notre Difcours. in outpo con

<sup>( 1 )</sup> GOUDIN Philosophia juxtà inconcussa sutissimaque Divi Thoma Dogmata, Lugd. I muse out was the roll

## CHAPITRE TIL

De l'étenduë de la Matiere.

Uo roue nous n'ajons aucune idée de l'essence de la matiere, nous ne pouvons refuser notre consentement aux propriétés

que nos sens y découvrent.

J'ouvre les yeux, & je ne voisautour de moi que matiere ou qu'étendue. L'étendue est donc une propriété qui convient toûjours à toute matiere, qui ne peut convenir qu'à elle seule, & qui par conséquent est coessentielle à son sujet.

Cette propriété supose dans la substance des corps, trois dimensions, longueur, largeur & prosondeur. En effet, si nous consultons nos connoissances, qui viennent toutes des sens, on ne peut concevoir la matiere ou la substance des corps, sans l'idée d'un être à la fois, long, large & prosond; parce que l'idée

de ces trois dimensions est nécessairement liée à celle que nous avons de toute grandeur ou quantité.

Les Philosophes qui ont le plus médité sur la matiere, n'entendent pas par l'étendue de cette substance, une étendue folide, formée de parties distinctes, capable de résistance. Rien n'est uni, rien n'est divisé dans cette étendue : car pour divifer il faut une force qui défunisse; il en faut une aussi pour unir les parties divifées. Or suivant ces Physiciens, la matiere n'a point de force actuellement active: parce que toute force ne peut venir que du mouvement, ou de quelque effort ou tendance au mouvement, & qu'ils ne reconnoissent dans la matiere dépouillée de toute forme parabstraction, qu'une force motrice en puisfance. ak 3 cano ziged .obilonous

Cette théorie est dificile à concevoir; mais les principes posés, elle est rigoureusement vraie dans ses conséquences. Il en est de ces vérités, comme des vérités algébriques dont on connoît mieux la certitude, que l'esprit ne la conçoit.

L'étenduë de la matiere n'est donc qu'une étenduë métaphysique, qui n'offre rien de sensible, suivant l'idée de ces mêmes Philosophes. Ils pensent avec raison qu'il n'y a que l'étenduë solide qui puisse fraper nos sens.

Il nous paroît donc que l'étenduë est un atribut essentiel à la matiere, un atribut qui fait partie de sa forme métaphysique; mais nous sommes fort éloignés de croire qu'une étenduë solide constitue son essence.

Cependant avant Descartes, quelques Anciens avoient fait consister l'essence de la matiere dans l'étenduë solide. Mais cette opinion que les Cartésiens ont tant fait valoir a été combatuë victorieusement dans tous les tems par des raisons éviden-

tes que nous exposerons dans la suite; car l'ordre veut que nous examinions auparavant à quoi se réduisent les propriétés de l'étendue.

#### CHAPITRENIV.

Des Propriétés mécaniques-passives de la matiere, dépendantes de l'étenduë.

ral consiste dans les divers états ou les differentes modifications dont la matiere est susceptible. Ces modifications reçoivent l'être ou leur existence, de la matiere même, comme l'empreinte d'un cachet la reçoit de la cire qu'elle modifie. Elles constituent tous les differens états de cette substance; c'est par elles qu'elle prend toutes les diverses formes des corps, & qu'elle constitue ces corps mémes.

- Nous n'examinerons pas ici qu'elle peut être la nature de ce principe consideré séparément de son étendue & de toute autre forme. Il sussit d'avouer qu'elle est inconnuë: ainsi il est inutile de rechercher si la matiere peut exister dépouillée de toutes ces formes, sans lesquelles nous ne pouvons la concevoir. Ceux qui aiment les difputes frivoles, peuvent sur les pas des Scholastiques, poursuivre toutes les questions qu'on peut faire à ce sujet; nous n'enseignerons que ce qu'il faut précisément savoir de la doctrine de ces formes.

Il y en a de deux sortes; les unes actives, les autres passives. Je ne traite dans ce Chapitre que des dernières. Elles sont au nombre de quatre; savoir la grandeur, la sique, le repos, & la situation. Ces formes sont des états simples, des dépendances passives de la matiere, des modes qui ne peuvent jamais

(13) l'abandonner, ni en détruire la sim-10/0 TES : 60/110/14

plicité.

Les Anciens pensoient, non fans raison, que ces formes mécaniquespassives de la matiere n'avoient pas d'autre source que l'étendue; persuadés qu'ils étoient, que la matiere contient potentiellement toutes ces formes en soi, par cela seul, que ce qui est étendu, qu'un être doué des dimensions dont on a parlé, peut évidemment recevoir telle ou telle grandeur, figure, situation, &c.

Voila donc les formes mécaniques-passives, contenues en puissance dans l'étendue, dépendantes absolument des trois dimensions de la matiere, & de leur diverse combinaison; & c'est en ce sens qu'on peut dire que la matiere confiderée simplement dans son étendue, n'est elle - même qu'un principe passif. Mais cette simple étendue qui la rend susceptible d'une infinité de formes, ne lui permet pas d'en reeevoir aucune sans sa propre force motrice; car c'est la matiere déja revêtue des formes au moien desquelles elle a reçu la puissance motrice, ou le mouvement actuel, qui se procure elle-même successivement toutes les differentes formes qu'elle reçoit: & suivant la même idée, si la matiere est la mere desformes, comme parle Aristote, elle ne l'est que par son mariage, ou son union avec la force motrice même.

Cela pofé: si la matiere est quelquefois forcée de prendre une certaine forme, & non telle autre, cela ne peut venir de sa nature trop inerte ou de ses formes mécaniques-passives dépendantes de l'étenduë, mais d'une nouvelle forme qui mérite ici le premier rang, parce qu'elle jouë le plus grand rôle dans la nature, c'est la forme active ou la puissance motrice; la forme, je le répéte, par laquelle la matiere produit celles qu'elle reçoit.

( is )

Mais avant que de faire mention de ce principe moteur, qu'il me soit permis d'observer en passant que la matiere considèrée seulement comme un être passif, ne paroît mériter que le simple nom de matiere, auquel elle étoit autrefoisreftreinte, que la matiere en tant qu'absolument inséparable de l'étendue, de l'impénétrabilité, de la divisibilité, & des autres formes mécaniques-passives, n'étoit pas reputée par les Anciens la même chose que ce que nous apellons aujourd'hui du nom de substance, & qu'enfin loin de confondre ces deux termes, comme font les Modernes, ils prennoient la matiere simplement comme un atribut ou une partie de cette substance constituée telle, ou élevée à la dignité de corps par la puissance motrice dont je vais parme maniere devenue capable ceral

monthoir, etnir cavifagde som le nomitle principa culti, donné aluma

## CHAFITRE V.

De la puissance motrice de la matiere.

La Anciens persuadés qu'il n'y avoit aucuns corps sans une force motrice, regardoient la substance des corps comme un composé de deux atributs primitifs: par l'un cette substance avoit la puissance de se mouvoir, & par l'autre celle d'être mue. En effet dans tout corps qui se meut, il n'est pas possible de ne pas concevoir ces deux atributs, c'est-à-dire, la chose qui se meut, & la même chose qui est mue.

On vient de dire qu'on donnoit autrefois le nom de matiere à la fubitance des corps en tant que sufceptible de mouvement : cette même matiere devenue capable de se mouvoir, étoit envisagée sous le nom de principe actif, donné alors

(17)

à la même substance. Mais ces deux atributs paroissent si essentiellement dépendans l'un de l'autre, que Ciceron, (1) pour mieux exprimer cette union essentielle, & primitive de la matiere & de son principe moteur, dit que l'un & l'autre se trouvent l'un dans l'autre; ce qui rend sort bien l'idée des Anciens.

D'où l'on comprend que les Modernes ne nous ont donné qu'une idée peu exacte de la matiere, lorsqu'ils ont voulu, par une confusion mal entendué, donner ce nom à la substance des corps; puisqu'encore une fois la matiere ou le principe passif de la substance des corps ne fait qu'une partie de cette substance. Ainsi il n'est pas surprenant qu'ils n'y aient pas découvert la force motrice & la faculté de sentir.

On doit voir à présent, ce me

dem. quast, lib. 1.

femble, du premier coup d'œil, que s'il est un principe actif, il doit avoir dans l'essence inconnue de la matiere, une autre source que l'étenduë; ce qui confirme que la simple étendue ne donne pas une idée complette de toute l'essence, ou forme Métaphisique de la substance des corps, par cela feul qu'elle exclut l'idée de toute activité dansla matiere. C'est pourquoi si nous démontrons ce principe moteur; si nous faisons voir que la matiere, loin d'être aussi indisserente qu'on le croit communement, au mouvement & au repos, doit être regardée comme une substance active, aussi bien que passive, quelle ressource auront ceux qui ont sait consister son essence dans l'étendue?

Les deux principes dont on vient de parler, l'étendue & sa force motrice, ne font que des puissances de la fubitance des corps, car de même que cette substance est susceptible de mouvement sans en avoir effectivement, elle à ausli toûjours, lors même qu'elle ne se meut pas, la faculté de se mouvoir

Les Anciens ont véritablement remarqué que cette force motrice n'agissoit dans la substance des corps,
que lorsque cette substance étoit
revêtue de certaines formes: ils ont
aussi observé que les divers mouvemens qu'elle produit sont tous assujettis ou réglés par ces differentes
formes. C'est pourquoi les formes,
au moien desquelles la substance
des corps pouvoit non seulement se
mouvoir, mais se mouvoir diversement, ont été nommées formes
matérielles.

de jetter les yeux sur tous les phénoménes de la nature, pour découvrir dans la substance des corps la force de se mouvoir elle-même. En effetou cette substance se meut ellemême, ou lorsqu'elle est en mou-

B 2

vement, ciest une autre substance qui le lui communique. Mais voiton dans cette substance autre chose qu'elle-même en action? & si quelquefois elle paroît recevoir un mouvement qu'elle n'a pas, le reçoitelle de quelqu'autre cause que ce même genre de substance dont les parties agissent les unes sur les autres? and obletve and less livers

Si donc on supose un autre Agent, je demande quel il est, & qu'on me donne des preuves de son existence ; mais puisqu'on n'en a pas la moindre idée, ce n'est pas même un être de naison. The novier

Après cela il est clair que les Anciens ont dû facilement reconnoître une force intrinséque de mouvement au dedans de la substance des corps; puisqu'enfin on ne peut ni prouver ni concevoir aucune autre substance qui agisse sur elle.

Mais ces mêmes Auteurs ont en même tems avoué, ou plutôt prou(21-)

vé qu'il étoit impossible de comprendre comment ce mystere de la nature peut s'opérer, parce qu'on ne connoît point l'essence des corps. Ne connoissant pas l'Agent, quel moien en esset de pouvoir connoître sa maniere d'agir? Et la dissiculté ne demeureroit-elle pas sa même, en admettant une autre substance, principalement un être dont on n'auroit aucune idée, & dont on ne pourroit pas même raisonnablement reconnoître l'existence?

Ce n'est pas aussi sans sondement qu'ils ont pensé que la substance des corps, envisagée sans aucune forme, n'avoit aucune activité, mais qu'elle étoit tout en puissance. (1) Le corps humain, par exemple, privé de sa sorme propre, pourroit-il exécuter les mouvemens qui en dépendent? De même sans l'ordre & l'arrangement de toutes les parties de l'Univers, la matiere qui le com-

<sup>(1)</sup> Totum in fieri.

posepourroit-elle produire tous les divers phénoménes qui frapent nos sens?

Mais les parties de cette substance qui reçoivent des formes, ne peuvent pas elles-mêmes se les donner; ce sont toûjours d'autres parties de cette même substance déja revêtue de formes, qui les leur procurent. Ainsi c'est de l'action de ces parties, pressées les unes par les autres, pressées les unes par les autres, que naissent les formes par lesquelles la forme motrice des corps devient ésectivement active.

doit, à mon avis, réduire, comme ont fait les Anciens, les formes productives des autres formes; parce qu'en effet, c'est par ces deux qualités actives générales que sont vraisemblablement produits tous les corps sublunaires.

Descartes, génie fait pour se fraier de nouvelles routes & s'égarer, (parce que c'étoit un génie,) a pré-

fophes que Dieu est la seule cause esticiente du mouvement, & qu'il l'imprime à chaque instant dans tous les corps. Mais ce sentiment n'est qu'une hypothèse qu'il a tâché d'appuséer aux lumieres de la foi, & alors ce n'est plus parler en Philosophe, ni à des Philosophes, sur tout à ceux qu'on ne peut convaincre que par la force de l'évidence.

Les Scholastiques Chrétiens des derniers siécles ont bien senti l'importance de cette simple réslexion: c'est pourquoi ils se sont sagement bornés aux seules lumieres purement Philosophiques sur le mouvement de la matiere, quoiqu'ils eusent pû faire voir que Dieu même a dit qu'il avoit " empreint d'un principe actif les élémens de la matiere, "Genes 1. Isaye 66.

On pourroit former ici une longue chaîne d'autorités, & prendre dans les Professions les plus célé(24)

bres, une substance de la doctrine de tous les autres: mais outre que cette doctrine a été exposée dans notre discours préliminaire, il est assez évident que la matiere contient cette force motrice qui l'anime, & qui est la cause immédiate de toutes les soix du mouvement.

## CHAPITRE VI.

De la faculté sensitive de la matiere.

Ous avons parlé de deux attributs essentiels de la matiere, desquels dépendent la plupart de ses propriétés, savoir l'étenduë & la force motrice. Nous n'avons plus maintenant qu'à prouver un troisième atribut; je veux dire la faculté de sentir que les Philosophes [1] de tous les siècles ont recon-

st soutenir à ce sujet au Prince Eugène, & Parigine ancienne de la Physique moderne, par le P. Regnault.

(25)

nuë dans cette même substance. Je dis tous les Philosophes, quoique je n'ignore pas tous les ésorts qu'ont vainement saits les Cartésiens pour l'en dépouiller. Mais pour écarter des dissoultés insurmontables, ils se sont jettés dans un labyrinthe dont ils ont cru sortir par cet absurde sistème " que les bêtes sont de punces machines.

Une opinion si risible n'a jamais eu d'accès chez les Philosophes, que comme un badinage d'esprit, ou un amusement Philosophique.

C'est pourquoi nous ne nous arrêterons pas à la réfuter. L'expérience ne nous prouve pas moins la faculté de sentir dans les bêtes, que dans les hommes: car hors moi qui suis sort assuré que je sens, je n'ai d'autre preuve du sentiment des autres hommes que par les signes qu'ils m'en donnent. Le langage de convention, je veux dire la parole, n'est pas le signe qui l'exprime le mieux : il y en a un autre commun aux hommes & aux animaux, qui le manifeste avec plus de certitude ; je parle du langage affectif, tel que les plaintes, les cris, les caresses, la fuite, les soupirs, le chant, & en un mot toutes les expressions de la douleur, de la triffesse, de l'aversion, de la crainte, de l'audace, de la foumifsion, de la colère, du plaisir, de la joie, de la tendresse, &c. Un langage aussi énergique a bien plus d'empiresur nous, bien plus de force pour nous convaincre, que tous les Sophismes de Descartes pour nous perfuader.

Peut-être les Cartésiens, ne pouvant se refuser à leur propre sentiment intérieur, se croient-ils mieux fondés à reconnoitre la même saculté de sentir dans tous les hommes, que dans les autres animaux; parce que ceux-ci n'ont pas à la vérité exactement la figure humaine, (27)

Mais ces Philosophes s'en tenant ainsi à l'écorce des choses, auroient bien peu examiné la parfaite ressemblance qui frape les connoisseurs entre l'homme & la bête : car il n'est ici question que de la similitude des organes des sens , lesquels, à quelques modifications près, sont absolument les mêmes, & acusent évidemment les mêmes usages.

Si ce parallele n'a pas été saisi par Descartes, ni par ses Sectateurs, il n'a pas échapé aux autres Philosophes, & sur tout à ceux qui se sont curieusement apliqués à l'Ana-

tomie comparée.

Il se présente une autre dificulté qui intéresse davantage notre amour propre : c'est l'impossibilité où nous sommes encore de concevoir cette propriété comme une dépendance ou un atribut de la matiere. Mais qu'on fasse atention que cette substance ne nous laisse apercevoir que

des choses inessables, comprendon mieux comment l'étendue découle de son essence, comment elle peut être mue par une sorce primitive dont l'action s'exerce sans contact, & mille autres merveilles qui se dérobent tellement aux recherches des yeux les plus clairvoians, qu'elles ne leur montrent que le rideau qui les cache, suivant l'idée d'un illustre moderne? [1]

S'il étoit permis d'emploïer des fictions poëtiques dans un ouvrage de ce genre, on pourroit dire que les Dieux seuls peuvent lever ce rideau, comme Venus sit devant

Enée. [2]

Mais ne pourroit-on pas suposer, comme ont fait quelques-uns, que le sentiment qui se remarque dans les corps animés, apartiendroit à

Ten Leibnitz. Com and his india

[2] Apice, namque omnem, quæ nunc.
obducta tuenti,
Mortales hebetat visus tibi, & humida circum.
Caligat, nubem eripiam. Virg. Aineid. 1. 5.

((29))

un être distinct de la matiere deces corps, à une substance d'une disserente nature, & qui se trouveroit unie avec eux? Les lumieres de la raison nous permettent-elles de bonne sois d'admettre de telles conjectures? Nous ne connoissons dans les corps que de la matiere, nous n'observons la faculté de sentir que dans ces corps: sur quel sondement donc établir un être idéal désavoué par toutes nos connoissances?

Il faut cependant convenir avec la même franchise, que nous ignorons si la matiere a en soi la faculté immédiate de sentir, ou seulement la puissance de l'aquerir par les modifications ou par les formes dont elle est susceptible; car il est vrai que cette faculté ne se montre que

dans les corps organisés.

Voila donc encore une nouvelle faculté qui ne résideroit aussi qu'en puissance dans la matiere, ainsi que toutes les autres dont on a fait mention; & telle a été encore la façon de penser des Anciens dont la Philos dophie pleine de vues & de pénétration méritoit d'être élevée sur les débris de celle des Modernes.
Ces derniers ont beau dédaigner des sources trop éloignées d'eux:
l'ancienne Philosophie prévaudra toûjours devant ceux qui sont dignes de la juger; parce qu'elle forme (du moins par raport au sujet que je traite) un sistême solide, bien lié, & comme un corps qui manque à tous ces membres épars de la Phisique moderne.

# CHAPITRE VII.

Des formes substantielles.

Ous avons vu que la matiere est mobile, qu'elle a la puissance de se mouvoir par elle-même, qu'elle est susceptible de sensation (31)

& de sentiment. Mais il ne paroit pas, du moins si l'on s'en raporte à l'expérience, ce grand maître des Philosophes, que ces propriétés puissent être mises en exercice, avant que cette substance soit, pour ainsi dire, habillée de quelques formes qui lui donnent la faculté de se mouvoir & de sentir. C'est pourquoi les Anciens regardoient ces formes comme faisant partie de la réalité des corps ; & de-là vient qu'ils les ont nommées formes substantielles. [1] En esset, la matiere considérée par abstraction, ou féparément de toute forme, est un être incomplet, suivant le langage des Ecoles, un être qui n'existe point dans cet état, & sur lequel du moins les fens ni la raifon n'ont aucune prise. Ce sont donc véritablement les formes qui le rendent sensible, & pour ainsi dire, le réalisent. Ainsi, quoique, rigoureu-[ 1 ] Goup. T. H. p. 94. 98.

fement parlant, elles ne soient point des substances, mais de simples modifications, on a été sondé à leur donner le nom de formes substantielles, parce qu'elles perfectionnent la substance des corps, & en sont en quelque sorte partie.

D'ailleurs pourvû que les idées foient clairement exposées, nous dédaignons de réformer des mots confacrés par l'usage, & qui ne peuvent induire en erreur, lorsqu'ils sont définis, & bien entendus.

Les Anciens n'avoient donné le nom de formes substantielles, qu'aux modifications qui constituent essentiellement les corps, & qui leur donnent à chacun ces caractères décisifs qui les distinguent l'un de l'autre. Ils nommoient seulement sormes accidentelles, les modifications qui viennent par accident, & dont la destruction n'entraine pas nécessairement celle des sormes qui constituent la nature des corps, com-

commele mouvement local du corps humain, qui peut cesser, sans altérer l'intégrité de son organisation.

Les formes substantielles ont été divisées en simples & en composées. Les formes simples sont celles qui modifient les parties de la matiere, telles que la grandeur, la figure, le mouvement, le repos & la situation; & ces parties de la matiere revêtues de ces formes, sont ce qu'on apelle corps simples ou élémens. Les formes composées consistent dans l'assemblage des corps simples, unis & arrangés dans l'ordre, & la quantité nécessaire pour construire ou former les differens mixtes.

Les mêmes Philosophes de l'Antiquité ont aussi en quelque sorte distingué deux sortes de sormes substantielles dans les corps vivans ; sçavoir celles qui constituent les parties organiques de ces corps, & celles qui sont regardées comme étant leur principe de vie. C'est à ces der-

nieres qu'ils ont donné le nom d'Ame. Ils en ont fait trois fortes: l'Ame végétative qui apartient aux plantes ; l'Ame sensitive , commune à l'homme, & à la bête : mais parce que celle de l'homme femble avoir un plus vaste empire, des fonctions plus étenduës, des vuës plus grandes, ils l'ont apellée Ame raisonnable. Disons un mot de l'Ame végétative. Mais auparavant, qu'il me soit permis de répondre à une objection que m'a faite un habile homme. " n'admettés, dit-il, dans les Ani-" maux , pour principe de fenti-, ment, aucune substance qui soit " differente de la matiere : pour-», quoi donc traiter d'absurde le ", Cartésianisme, en ce qu'il su-» pose que les Animaux sont de " pures machines ? & quelle si " grande difference y a-t-il entre " ces deux opinions? " Je répons d'un seul mot : Descartes refuse (35)

tout sentiment, toute faculté de sentir à ses machines, ou à la matiere dont il supose que les Animaux sont uniquement faits: & moi je prouve clairement, si je ne me trompe fort, que s'il est un être qui soit, pour ainsi dire, pétri de sentiment, c'est l'Animal; il semble avoir tout reçu en cette monnoie, qui, [dans un autre sens] manque à tant d'hommes. Voila la difference qu'il y a entre le célébre Moderne dont je viens de parler, & l'Auteur inconnu de cet ouvrage.

### CHAPITRE VIII.

De l'Ame Végétative.

Nous avons dit qu'il falloit rapeller au froid & au chaud les formes productives de toutes les formes des corps. Il va paroî-

G 2

tre un ample commentaire de cette doctrine des Anciens, par Mr. Quesnay. Cet habile homme la démontre par toutes les recherches & toutes les expériences de la Phisique moderne, ingénieusement raffemblées dans un Traité du Feu, ou l'Ether subtilement ralumé, jouë le premier rôle dans la formation des corps. Mr. Lamy Médecin n'a pas cru devoir ainsi borner l'empire de l'Ether; il explique la formation des Ames de tous les corps par cette même caufe. L'Ether est un esprit infiniment subtil, une matiere très-déliée & toûjours en mouvement, connue fous le nom de feu pur & céleste, parce que les Anciens en avoient mis la source dans le Soleil, d'où, suivant eux, il est lancé dans tous les corps, plus ou moins, selon leur nature & leur confistance; " & quoique de soi-" même il ne brûle pas, par les

" differens mouvemens qu'il don-" ne aux particules des autres corps " où il est enfermé, il brûle & fait " ressentir la chaleur. Toutes les , parties du monde ont quelque " portion de ce feu Elémentaire, " que plusieurs Anciens regardent " comme l'Ame du monde, & " dont Lamy prend leur sistême, " fans seulement les nommer. Le " feu visible a beaucoup de cet " Esprit, l'air aussi, l'eau beau-" coup moins, la terre très-peu. " Entre les mixtes, les mineraux " en ont moins, les plantes plus, " & les Animaux beaucoup davan-", tage. Ce feu ou cet esprit est " leur Ame, qui s'augmente avec " le corps , par le moien des ali-, mens qui en contiennent, & " dont il se sépare avec le chile, " & devient enfin capable de sen-" timent, grace à un certain mé-" lange d'humeurs, & à cette struc-" ture particuliere d'organes qui

" forment les corps animés : car " les Animaux, les mineraux, les

" plantes mêmes, & les os, qui

" font la base de nos corps, n'ont

" pas de sentiment, quoiqu'ils aient " chacun quelque portion de cet

" Ether, parce qu'ils n'ont pas la

" même organisation. "

Les Anciens entendoient par l'Ame végétative, la cause qui dirige toutes les opérations de la génération, de la nutrition & de l'acroissement de tous les corps vivans.

Les Modernes peu atentifs à l'idée que ces premiers Maîtres avoient de cette espéce d'Ame, l'ont confondue avec l'organisation même des végétaux & des Animaux, tandis qu'elle est la cause qui conduit & dirige cette organisation.

On ne peut en effet concevoir la formation des corps vivans, sans une cause qui y préside; sans un principe qui régle & amene tout

à une fin déterminée, soit que ce principe consiste dans les loix générales par lesquelles [1] s'opére tout le mécanisme des actions de ces corps, foit qu'il foit borné à des loix particulieres, originairement résidentes ou incluses dans le germe de ces corps mêmes, & par lesquelles s'exécutent toutes ses fonctions pendant leur acroissement & leur durée.

Les Philosophes dont je parle, ne sortoient pas des propriétés de la matiere pour établir ces principes. Cetté substance, à laquelle ils atribuent la faculté de se mouvoir elle-même, avoit aussi le pouvoir de se diriger dans ses mouvemens, l'un ne pouvant subsister fans l'autre; puisqu'on conçoit clairement que la même puissance doit être également & le principe de ces mouvemens, & le principe de

<sup>[ 1 ]</sup> BOERH. Elem. Chem. p. 35. 36. Abregé de sa Théorie Chimique, p. 6. 7.

cette détermination, qui sont deux choses absolument individuelles & inséparables. C'est pourquoi ils regardoient l'Ame végétative, comme une forme substantielle purement matérielle, malgré l'espèce d'intelligence dont ils imaginoient qu'elle n'étoit pas dépourvue.

#### CHAPITRE IX.

De l'Ame sensitive des Animaux.

Le principe matériel ou la forme substantielle qui dans les Animaux sent, discerne & connoît, a été généralement nommée par les Anciens, Ame sensitive. Ce principe doit être soigneusement distingué du corps organique même des Animaux & des opérations de ces corps, qu'ils ont attribuées à l'Ame végétative, comme on vient de le remarquer. Ce font cependant les organes mêmes de ces corps animées qui occasionnent à cet être sensitif, les sensations dont il est affecté.

On a donné le nom de sens aux organes particulierement destinés à faire naître ces sensations dans l'Ame. Les Médecins les divisent en sens externes & en sens internes; mais il ne s'agit ici que des premiers, qui sont, comme tout le monde sçait, au nombre de cinq; la vuë, l'ouie, l'odorat, le goût & le tact, dont l'empire s'étend sur un grand nombre de sensations, qui toutes sont des sortes de toucher.

Ces organes agissent par l'entremise des ners, & d'une maniere qui coule au-dedans de leur imperceptible cavité, & qui est d'une si grande subtilité, qu'on lui a donné le nom d'esprit animal, si bien démontré ailleurs par une soule d'expériences & de solides raisonnemens, que je ne perdrai point de tems à en prouver

ici l'existence.

Lorsque les organes des sens sont frapés par quelque objet, les ners qui entrent dans la structure de ces organes sont ébranlés, le mouvement des esprits modifié se transmet au cerceau jusqu'au sensorium commune, c'est-à-dire, jusqu'à l'endroit même, ou l'Ame sensitive reçoit les sensations à la faveur de ce reslux d'esprits, qui par leur mouvement agissent sur elle.

Si l'impression d'un corps sur un ners sensitif est forte & profonde, si elle le tend, le déchire, le brûle, ou le rompt, il en résulte pour l'Ame une sensation qui n'est plus simple, mais douloureuse: & réciproquement si l'organe est trop soiblement affecté, il ne se fait aucune sensation. Donc pour que les sens fassent leurs fonctions; il faut que les objets impriment un mouvement proportionné à la nature foible ou forte de l'organe sensitif.

Il ne se fait donc aucune senfation, sans quelque changement
dans l'organe qui lui est destiné,
ou plutôt dans la seule surface du
ners de cet organe Ce changement peut-il se faire pour l'intromission du corps qui se fait sentir?
Non; les enveloppes dures des
ners rendent la chose évidemment
impossible. Il ne produit que par
les diverses propriétés des corps
sensibles, & de-là naissent les differentes sensations.

Beaucoup d'expériences nous ont fait connoître que c'est essectivement dans le cerveau, que l'Ame est affectée des sensations propres à l'Animal: car lorsque cette partie est considérablement blessée, l'Animal n'a plus ni sentiment, ni discernement, ni connoissance: toutes les parties qui sont au-dessus des plaies & des ligatures, conservent entre elles & le cerveau le mouvement & le sentiment, toûjours perdu au dessous, entre la ligature & l'extrémité. La section, la corruption des nerfs & du cerveau, la compression même de cette partie, &c. ont apris à Galien la même vérité. Ce sçavant a donc parfaitement connu le siège de l'Ame, & la nécessité absoluë des ners pour les sensations; il a sçu 10. que l'Ame sent, & n'est réellement affectée que dans le cerveau des sentimens propres à l'Animal: 20. Qu'elle n'a de sentiment & de connoissance, qu'autant qu'elle reçoit l'impression actuelle des esprits animaux.

Nous ne raporterons point ici les opinions d'Aristote, de Chrysippe, de Platon, de Descartes, de Vieussens, de Rosset, de Willis, de Lancisi, &c. Il en faudroit toûjours venir à Galien, comme à la vérité même. Hippocrate paroit aussi n'avoir pas ignoré où l'Ame fait sa résidence.

Cependant la plupart des anciens Philosophes afant à leur tête les Stoiciens, & parmi le Modernes Perrault, Stuart, & Tabor, ont pensé que l'Ame sentoit dans toutes les parties du corps, parce qu'elles ont toutes des nerfs. Mais nous n'avons aucune preuve d'une sensibilité aussi universellement répanduë. L'expérience nous a même apris que lorsque quelque partie du corps est retranchée, l'Ame a des fensations, que cette partie qui n'est plus, semble encore lui donner. L'Ame ne sent donc pas dans le lieu même où elle croit sentir. Son erreur consiste dans la maniere dont elle sent, & qui lui fait raporter son propre sentiment aux organes qui le lui ocasionnent, &

l'avertissent en quelque sorte de l'impression qu'ils reçoivent eux-mêmes des causes extérieures. Ce-pendant nous ne pouvons pas assurer que la substance de ces organes ne soit pas elle - même susceptible de sentiment, & qu'elle n'en ait pas effectivement. Mais ces modifications ne pourroient être connuës qu'à cette substance même, & non au tout, c'est-à-dire, à l'Animal auquel elles ne sont pas propres, & ne servent point.

Comme les doutes qu'on peut avoir à ce sujet, ne sont sondés que sur des conjectures, nous ne nous arrêterons qu'à ce que l'expérience, qui seule doit nous guider, nous aprend sur les sensations que l'Ame reçoit dans les Corps

animés.

Beaucoup d'Auteurs mettent le siège de l'Ame presque dans un seul point du cerveau, & dans un seul point du corps calleux, d'où

comme de son trône, elle régit

toutes les parties du corps.

L'être sensitif ainsi cantonné, resserré dans des bornes aussi étroites, ils le distinguent, 10. de tous les corps animés, dont les divers organes concourent feulement à lui fournir ses sensations: 20. des esprits mêmes qui le touchent, le remuent, le pénétrent par la diverse force de leur choc, & le font si diversement fentir.

Pour rendre leur idée plus senfible, ils comparent l'Ame au timbre d'une montre, parce qu'en effet l'Ame est en quelque sorte dans le corps, ce qu'est le timbre dans la montre. Tout le corps de cette machine, les ressorts, les rouës ne sont que les instrumens, qui par leurs mouvemens condourent tous ensemble à la régularité de l'action du marteau sur le timbre, qui atend pour ainfi dire, cette action, & ne fait que la recevoir:

car lorsque le marteau ne frape pas le timbre, il est comme isolé de tout le corps de la montre, & ne participe en rien à tous ses mouvemens.

Telle est l'Ame pendant un sommeil prosond. Privée de toutes sensations, sans nulle connoissance de tout ce qui se passe au dehors & au dedans du corps qu'elle habite, elle semble atendre le réveil, pour recevoir en quelque sorte le coup de marteau donné par les esprits sur son timbre. Ce n'est en este que pendant la veille qu'elle est affectée par diverses sensations qui lui sont connoître la nature des impressions que les corps externes communiquent aux organes.

Que l'Ame n'ocupe qu'un point du cerveau, ou qu'elle ait un siège plus étendu, cette comparaison est également ingénieuse. Il est certain qu'à en juger par la chaleur, l'humidité, l'apreté, la dou-

leur,

(49)

leur, &c. que tous les nerfs sentent également, on croiroit qu'ils devroient tous être intimement réunis pour former cette espéce de rendez-vous de toutes les sensations. Cependant on verra que les nerfs ne se rassemblent en aucun lieu du cerveau, ni du cervelet, ni de la moelle de l'épine.

Quoi qu'il en soit, les principes que nous avons posés une fois bien établis, on doit voir que toutes les connoissances, même celles qui font les plus habituelles, ou les plus familieres à l'Ame, ne résident en elle, qu'au moment même qu'elle en est affectée. L'habituel de ces connoissances ne consiste que dans les modifications permanentes du mouvement des esprits, qui les lui présentent, ou plutôt qui les lui procurent très-fréquemment. D'où il suit que c'est dans la fréquente répétition des mêmes mouvemens que consistent la mémoire, l'imagination, les inclinations, les passions, & toutes les autres facultés qui mettent de l'ordre dans les idées, qui le maintiennent & rendent les sensations plus ou moins sortes & étenduës: & de-là viennent encore la pénétration, la conception, la justesse, & la liaison des connoissances; & cela, selon le dégré d'excellence ou la persection des organes des differens Animaux.

#### CHAPITRE X.

Des facultés du corps qui se rapportent à l'Ame sensitive.

L'Ame sensitive toutes les sacultés qui servent à lui exciter des sensations. Cependant il saut bien distinguer ces sacultés qui sont purement mécaniques de celles qui

apartiennent véritablement à l'être sensitif. C'est pourquoi nous allons les réduire à deux classes.

Les facultés du corps qui fournissent des sensations, sont celles qui dépendent des organes des sens, & uniquement du mouvement des esprits contenus dans les nerfs de ces organes, & des modifications de ces mouvemens. Tels font la diversité des mouvemens des efprits excités dans les nerfs des différens organes, & qui font naître les diverfes fensations dépendantes de chacun d'eux, dans l'instant même qu'ils sont frapés ou affectés par des objets extérieurs. Nous raporterons encore ici les modifications habituelles de ces mêmes mouvemens qui rapellent nécessairement les mêmes fensations que l'Ame avoit déja reçues par l'impression des objets sur le sens. Ces modifications tant de fois répétées forment la mémoire, l'imagination, les passions.

Mais il y en a d'autres également ordinaires, & habituelles, qui ne viennent pas de la même source: elles dépendent originairement des diverses dispositions organiques des corps animés, les quelles forment les inclinations, les apétits, la pénétration, l'instinct & la conception.

La seconde classe renserme les facultés qui apartiennent en propre à l'être sensitif; comme les sensations, les perceptions, le discernement, les connoissances, &c.

## . I.

### Des Sens.

La diversité des sensations varie selon la nature des organes qui les transmettent à l'Ame. L'ouïe porte à l'Ame la sensation du bruit ou du son; la vuë lui imprime les sentimens de lumiere & de cou(53)

leurs, qui lui représentent l'image des objets qui s'offrent aux yeux ; l'Ame reçoit de l'odorat toutes les sensations connues fous le nom d'odeurs ; les faveurs lui viennent à la faveur du goût: le toucher enfin, ce sens universellement répandu par toute l'habitude du corps, qui lui fait naître les sensations de toutes les qualités apellées tactiles, telles que la chaleur, la froideur, la dureté, la mollesse, le poli, l'apre, la douleur & le plaisir, qui dépendent des divers organes du tact; parmi lesquels nous comptons les parties de la génération dont le fentiment vif pénétre & transporte l'Ame dans les plus doux & les plus heureux momens de notre existence.

Puisque le nerf optique & le nerf acoustique font seuls, l'un voir les couleurs, l'autre entendre les sons; puisque les seuls nerfs moteurs portent à l'Ame l'idée

des mouvemens, qu'on n'aperçoit les odeurs qu'à la faveur de l'odorat, &c. il s'ensuit que chaque nerf est propre à faire naître differentes sensations, & qu'ainsi le senforium commune, a, pour ainsi dire, divers territoires, dont chacun a son nerf, reçoit & loge les idées aportées par ce tuïau. Cependant il ne faut pas mettre dans les nerfs mêmes la cause de la diversité des sensations; car l'expansion du nerf auditif ressemble à la rétine, & cependant il en résulte des sensations bien oposées. Cette variété paroît clairement dépendre de celle des organes placés avant les nerfs, desorte qu'un organe dioptique, par exemple, doit naturellement fervir à la vision.

Non feulement les divers fens excitent differentes fensations. mais chacun d'eux varie encore à l'infini celles qu'il porte à l'Ame, felon les differentes manieres dont (55)

ils sont affectés par les corps externes. C'est pourquoi la sensation du bruit peut être modifiée par une multitude de tons differens, & peut faire apercevoir à l'Ame l'éloignement & le lieu de la cause qui produit cette sensation. Les yeux peuvent de même, en modifiant la lumiere, donner des senfations plus ou moins vives de la lumiere & des couleurs, & former par ces differentes modifications, les idées d'étendue, de figure, d'éloignement, &c. Tout ce qu'on vient de dire est axactement vrai des autres sens.

#### S. I I.

Mécanisme des Sensations.

Tâchons, à la faveur de l'œil, de pénétrer dans le plus subtil mécanismé des sensations. Comme l'œil est le seul de tous les organes

D 4

sensitifs, où se peigne & se repréfente visiblement l'action des objets extérieurs, il peut seul nous aider à concevoir quelle sorte de changement ces objets sont éprouver aux nerfs qui en sont frapés. Prenez un œil de bœuf, dépouillés-le adroitement de la sclérotique & de la choroïde; mettés, où étoit la premiere de ces membranes, un papier dont la concavité s'ajuste parfaitement avec la convexité de l'œil : présentés ensuite quelque corps que ce foit devant le trou de la pupille, vous verrez très-distinctement au fond de l'œil l'image de ce corps. D'où j'infere en passant, que la vision n'a pas son siége dans la choroïde, mais dans la rétine.

En quoi consiste la peinture des objets? dans un retracement proportionellement diminutif des raions lumineux qui partent de ces objets. Ce retracement sorme

une impression de la plus grande délicatesse, comme il est facile d'en juger par tous les raions de la pleine Lune, qui, concentrés dans le foier d'un miroir ardent, & refléchis sur le plus sensible thermométre, ne font aucunement monter la liqueur de cet instrument. Si l'on considère de plus, qu'il y a autant de fibres dans cette expansion du nerf optique, que de points dans l'image de l'objet, que ces fibres sont infiniment tendres & molles, & ne forment guères qu'une vraie pulpe, ou moëlle nerveuse, on concevra non seulement que chaque fibrille ne se trouvera chargée que d'une trèspetite portion des raïons; mais qu'à cause de son extrême délicatesse, elle n'en recevra qu'un changement simple, leger, foible, ou fort superficiel; & en conséquence de cela, les esprits animaux, à peine excités, reflueront avec

la plus grande lenteur : à mesure qu'ils retourneront vers l'origine du ners optique, leur mouvement se rallentira de plus en plus ; & par conséquent l'impression de cette peinture ne pourra s'étendre, se propager le long de la corde optique, sans s'affoiblir. Que pensés-vous à présent de cette impression portée jusqu'à l'Ame même? N'en doit-elle pas recevoir un esset si doux, qu'elle le sent à peine?

De nouvelles expériences viennent encore à l'apui de cette théorie. Mettés l'oreille à l'extrémité d'un arbre droit & long, tandis qu'on gratte doucement avec l'ongle à l'autre bout. Une si foible cause doit produire si peu de bruit, qu'il sembleroit devoir s'étousser ou se perdre dans toute la longueur du bois. Il se perd en esset pour tous les autres; vous seul entendés un bruit sourd presque imperceptible. La même chose se passe en petit dans le nerf optique, parce qu'il est infiniment moins solide. L'impression une fois reçue par l'extrémité d'un canal cylindrique, plein d'un fluide non élastique, doit nécessairement se porter jusqu'à l'autre extrémité, comme dans ce bois dont je viens de parler, & dans l'expérience si connuë des billes de billard. Or les nerfs sont des tuïaux cylindriques, du moins chaque fibre sensible-nerveuse montre clairement aux yeux cette figure.

Mais de petits cylindres d'un diamétre aussi étroit ne peuvent vraisemblablement contenir qu'un feul globule à la file, qu'une fuite ou rang d'esprits animaux. Cela s'ensuit de l'extrême facilité qu'ont ces fluides à se mouvoir au moindre choc, ou de la régularité de leurs mouvemens, de la précision, de la fidélité des traces, ou des

(60)

idées qui en résultent dans le cerveau : tous essets qui prouvent que le suc nerveux est composé d'élémens globuleux, qui nagent peutêtre dans une matiere éthérée; & qui seroient inexplicables, en supposant dans les ners, comme dans les autres vaisseaux, diverses espéces de globules, dont le tourbillon changeroit l'homme le plus atentif, le plus prudent, en ce qu'on nomme un franc étourdi.

Que le fluide nerveux ait du ressort, ou qu'il n'en ait pas, de quelque figure que soient les élémens, si on veut expliquer le phénomène des sensations, il saut donc admettre 10. l'existence & la circulation des esprits. 20. Ces mêmes esprits qui, mis en mouvement par l'action des corps externes, rétrogradent jusqu'à l'Ame. 30. Un seul rang de globules sphériques, dans chaque sibre cylindrique, pour courir au moindre tact, pour ga-

lopper au moindre signal de la volonté. Cela posé, avec quelle vitesse le premier globule poussé doit-il pousser le dernier & le jetter, pour ainsi dire, sur l'Ame, qui se réveille à ce coup de marteau, & reçoit des idées plus ou moins vives, relativement au mouvement qui lui a été imprimé? Ceci amene naturellement les loix de Sensations: les voici.

## emend to S. IIII. original action

# Loix des Sensations.

I. Loi. Plus un objet agit distinctement sur le sensorium, plus l'idée qui en résulte, est nette & distincte.

II. Loi. Plus il agit vivement fur la même partie matérielle du cerveau, plus l'idée est claire.

III. Loi. La même clarté réfulte de l'impression des objets souvent renouvellée.

IV. Loi. Plus l'action de l'objet est vive ; plus elle est differente de toute autre, ou extraordinaire, plus l'idée est vive & frapante. On ne peut souvent la chasser par d'autres idées, comme Spinosa dit l'avoir éprouvé, loriqu'il vit un de ces grands hommes du Bresil. C'est ainsi qu'un blanc. & un noir qui se voient pour la premiere fois, ne l'oublieront jamais, parce que l'Ame regarde long tems un objet extraordinaire, y pense & s'en ocupe sans cesse. L'esprit & les yeux passent légérement sur les choses qui se présentent tous les jours. Une plante nouvelle ne frape que le Botaniste. On voit par-là qu'il est dangereux de donner aux enfans des idées effraiantes, telle que la peur du Diable, du Loup,

Ce n'est qu'en réfléchissant sur les notions simples, qu'on saisit les idées compliquées: il faut que les

(63)
premieres soient toutes réprésentées clairement à l'Ame, & qu'elle les conçoive distinctement l'une après l'autre; c'est-à-dire, qu'il faut choisir un seul sujet simple, qui agisse tout entier sur le sensorium, & ne soit troublé par aucun autre objet, à l'exemple des Géo-métres, qui par habitude ont le talent que la maladie donne aux mélancoliques, de ne pas perdre de vuë leur objet. C'est la premiere conclusion qu'on doit tirer de notre premiere Loi; la seconde, est qu'il vaut mieux méditer, que d'étudier tout haut comme les enfans & les écoliers : car on ne retient que des sons, qu'un nouveau torrent d'idées emporte continuellement. Au reste, suivant la troisième Loi, des traces plus souvent marquées sont plus difficiles à effacer, & ceux qui ne sont point en état de méditer, ne peuvent guères aprendre que par le

(64) mauvais usage dont j'ai parlé. Enfin comme il faut qu'un objet, qu'on veut voir clairement au microscope, soit bien éclairé, tandis que toutes les parties voisines sont dans l'obscurité, de même pour entendre distinctement un bruit qui d'abord paroissoit confus, il suffit d'écouter atentivement ; le fon trouvant une oreille bien préparée, harmoniquement tenduë, frape le cerveau plus vivement. C'est par les mêmes moiens qu'un raisonnement qui paroissoit fort obscur, est enfin trouvé clair; cela s'ensuit de la II. Loi.

#### 1 S. 1 V.

Que le Sensations ne font pas connoître la nature des corps, & qu'elles changent avec les organes. The Miles

Quelque lumineuses que soient nos

(65)

nos fensations, elles ne nous éclairent jamais fur la nature de l'objet actif, ni sur celle de l'organe passif. La figure, le mouvement, la masse, la dureté, sont bien des atributs des corps fur lesquels nos sens ont quelque prise. Mais combien d'autres propriétés qui résident dans les derniers élémens des corps, & qui ne sont pas saisses par nos organes, avec lesquels elles n'ont du raport que d'une façon confuse qui les exprime mal, ou point du tout? Les couleurs, la chaleur, la douleur, le goût, le tact, &c. varient à tel point, que le même corps paroît tantôt chaud, & tantôt froid à la même personne, dont l'organe sensitif par conséquent ne retrace point à l'Ame le véritable état des corps. Les couleurs ne changent-elles pas aufsi, selon les modifications de la lumiere? Elles ne peuvent donc être regardées comme des propriétés des corps. L'Ame juge con-fusément des goûts qui ne lui ma-nifestent pas même la figure des fels.

Je dis plus: on ne conçoit pas mieux les premieres qualités du corps. Les idées de grandeur, de dureté, &c., ne sont déterminées que par nos organes. Avec d'autres sens, nous aurions des idées differentes des mêmes atributs, comme avec d'autre idées nous penserions autrement que nous ne pensons de tout ce qu'on apelle ouvrage de génie, ou de sentiment. Mais je reserve à parler ailleurs de cette matiere.

Si tous les corps avoient le même mouvement, la même figure, la même densité, quelques differens qu'ils fussent d'ailleurs entre eux, il fuit qu'on croiroit qu'il n'y a qu'un seul corps dans la nature, parce qu'ils affecteroient tous de la même maniere l'organe sensitif.

(67)

Nos idées ne viennent donc pas de la connoissance des propriétés des corps, ni de ce en quoi consiste le changement qu'éprouvent nos organes. Elles se forment par ce changement seul. Suivant sa nature, & ses dégrés, il s'éleve dans notre Ame des idées qui n'ont aucune liaison avec leurs causes occasionnelles & efficientes, ni sans doute avec la volonté, malgré laquelle elles se font place dans la moëlle du cerveau. La douleur, la chaleur, la couleur rouge ou blanche n'ont rien de commun avec le feu ou la flamme ; l'idée de cet élément est si étrangere à ces sensations, qu'un homme sans aucune teinture de Physique ne la concevra jamais.

D'ailleurs les sensations changent avec les organes; dans certaines jaunisses, tout paroît jaune. Changés avec le doigt l'axe de la vision, vous multiplierés les objets,

E 2

vous en varierés à votre gré la situation & les atitudes. Les angelures, &c. font perdre l'usage du tact. Le plus petit embarras dans le canal d'Eustachi suffit pour rendre sourd. Les sleurs blanches ôtent tout le sentiment du vagin. Une taye sur la cornée, suivant qu'elle répond plus ou moins au centre de la prunelle, sait voir diversement les objets. La cataracte, la goutte serene, &c. jettent dans l'aveuglement.

Les sensations ne représentent donc point du tout les choses, telles qu'elles sont en elles-mêmes, puisqu'elles dépendent entierement des parties corporelles qui leur ou-

vrent le passage.

Mais pour cela nous trompentelles? non certes, quoi qu'on en dise, puisqu'elles nous ont été données plus pour la conservation de notre machine, que pour acquerir des connoissances. La réslexion de

la lumiere produit une couleur jaune dans un œil plein de bile; l'Ame alors doit donc voir jaune. Le fel & le fucre impriment des mouvemens oposés aux papilles du goût; on aura donc en conféquence des idées contraires, qui feront trouver l'un falé & l'autre doux. A dire vrai, les sens ne nous trompent jamais, que lorsque nous jugeons avec trop de précipitation fur leurs raports: car autrement ce sont des ministres fidéles ; l'Ame peut compter qu'elle sera fû-, rement avertie par eux des embuches qu'on lui tend ; les sens veillent sans cesse, & sont toûjours prêts à corriger l'erreur les uns des autres. Mais comme l'Ame dépend à son tour des organes qui la servent, si tous les sens sont eux-mêmes trompés, le moyen d'empêcher le sensorium commune de participer à une erreur aussi générale? The state of Print of the Mile

### and ob s. V.

Raisons Anatomiques de la diversité des Sensations.

Quand même tous les nerfs se ressembleroient, les sensations n'en feroient pas moins diverses: mais outre qu'il s'en faut beaucoup que cela foit vrai, si ce n'est les nerfs optiques & acoustiques, c'est que les nerfs sont réellement séparés dans le cerveau. 10. L'origine de chaque nerf ne doit pas être fort éloignée de l'endroit où le scapel les démontre, & ne peut plus les suivre, comme il paroît dans les nerfs auditifs & pathétiques. 20. On voit clairement fans microfcope, que les principes nerveux sont assez écartés : ( cela se remarque sur tout dans les nerfs olfactifs, optiques & auditifs, qui font à une très - grande distance

l'un de l'autre:) & que les fibres nerveuses ne suivent pas les mêmes directions, comme le prouvent encore les nerfs que je viens de nommer. 30. L'extrême mollesse de toutes ces fibres, fait qu'elles se confondent aisément avec la moëlle : la 4e. & la 8e. paire peuvent ici servir d'exemple. 4º. Telle est la seule impénétrabilité des corps, que les premiers filamens de tant de differens nerfs ne peuvent se réunir en un seul point. 50. La diversité des senfations, telle que la chaleur, la douleur, le bruit, la couleur, l'odeur, qu'on éprouve à la fois; ces deux sentimens distincts à l'occasion du toucher d'un doigt de la main droite, & d'un doigt de la main gauche à l'occasion même d'un seul petit corps rond, qu'on fait rouler fous un doigt sur lequel le doigt voisin est replié; tout prouve que chaque sens a son pe-E 4

tit département particulier dans la moëlle du cerveau, & qu'ainsi le siége de l'Ame est composé d'autant de parties, qu'il y a de sensations diverses qui y répondent. Or qui pourroit les nombrer? Et que de raisons pour multiplier & modifier le sentiment à l'infini? Le tissu des envelopes des ners, qui peut être plus ou moins solide, leur pulpe plus ou moins molle, leur situation plus ou moins lâche, leur diverse construction à l'une & à l'autre extrémité, &c.

Il s'ensuit de ce que nous avons dit jusqu'à présent, que chaque nerf dissere l'un de l'autre à sa naissance, & en conséquence ne paroît porter à l'Ame qu'une sorte de sensations ou d'idées. En esset l'Histoire Physiologique de tous les sens prouve que chaque nerf a un sentiment relatif à sa nature, & plus encore à celle de l'organe au travers duquel se modissent les

impressions externes. Si l'organe est dioptrique, il donne l'idée de la lumiere & des couleurs; s'il est acoustique, on entend, comme on l'a déja dit, &c.

# logar en elicaty to a conforme.

## De la petitesse des idées

Ces impressions des corps extérieurs sont donc la vraie cause Physique de toutes nos idées; mais que cette cause est extraordinairement petite! Lorsqu'on regarde le Ciel au travers du plus petit trou, tout ce vaste hémisphere se peint au font de l'œil, son image est beaucoup plus petite que le trou par où elle a passe. Que seroit-ce donc d'une étoile de la 6e. grandeur, ou de la 6e. partie d'un globule sanguin? L'Ame la voit cependant fort clairement avec un bon microscope. Quelle cause infiniment exigue & par conféquent qu'elle doit être l'exilité de nos fensations & de nos idées? Et que cette exilité de sensations & d'idées paroît nécessaire par rapport à l'immensité de la mémoire! Où loger en effet tant de connoissances, sans le peu de place qu'il leur faut, & sans l'étenduë de la moëlle du cerveau & des divers lieux qu'elles habitent.

# ologia de S. Y. I. I. mol

# Differens siéges de l'Ame.

Pour fixer ou marquer avec précision quels sont ces divers territoires de nos idées, il saut encore recourir à l'Anatomie, sans laquelle on ne connoît rien du corps, & avec laquelle seule on peut lever la plupart, des voiles qui dérobent l'Ame à la curiosité de nos regards & de nos recherches.

Chaque nerf prend fon origine de l'endroit où finit la derniere artériole de la substance corticale du cerveau; cette origine est donc, où commence visiblement le filament médullaire qui part de ce fin tuïau, qu'on en voit naître & fortir fans microsope. Tel est réellement le lieu d'où la plupart des nerfs femblent tirer leur origine, où ils se réunissent, & où l'être sensitif paroît réfugié. Les sensations & les mouvemens animaux peuvent-ils être raisonnablement placés dans l'artère? Ce tuïau est privé de sentiment par lui-même, & il n'est changé par aucun effort de la volonté. Les fensations ne font point aussi dans le nerf audessous de sa continuité avec la moëlle : les plaies & autres observations nous le persuadent. Les mouvemens à leur tour n'ont point leur siège au-dessous de la continuité du nerf avec l'artere, puisque tout nerf se meut au gré de la volonté. Voila donc le fensorium bien établi dans la moëlle, & cela jusqu'à l'origine même artérielle de cette substance médullaire. D'où il suit encore une sois que le siège de l'Ame a plus d'étenduë qu'on ne s'imagine; encore ses limites seroient-elles peut-être trop bornées dans un homme, sur tout trèssécavant, sans l'immense petitesse ou exilité des idées dont nous avons parlé.

# in vos. VIII. sant estad

### De l'étenduë de l'Ame.

Si le siège de l'Ame a une certaine étendue, si elle sent en divers lieux du cerveau, ou ce qui revient au même, si elle y a véritablement differens sièges, il faut nécessairement qu'elle ne soit pas elle-même inétendue, comme le

prétend Descartes; car dans son sistême, l'Ame ne pourroit agir sur le corps, & il seroit aussi impossible d'expliquer l'union & l'action réciproque des deux substances, que cela est facile à ceux qui pensent qu'il n'est pas possible de concevoir aucun être sans étenduë. En effet, le corps & l'Ame font deux natures entierement opposées, selon Descartes; le corps n'est capable que de mouvement. l'Ame que de connoissance; donc il est impossible que l'Ame agisse fur le corps, ni le corps sur l'Ame. Que le corps se meuve, l'Ame qui n'est point sujette aux mouvemens, n'en ressentira aucune ateinte. Que l'Ame pense, le corps n'en ressentira rien, puisqu'il n'obéit qu'au mouvement.

N'est-ce pas dire avec Lucrece que l'Ame n'étant pas matérielle, ne peut agir sur le corps, ou qu'elle l'est effectivement, puisqu'elle le touche & le remuë de tant de façon? ce qui ne peut convenir qu'à

un corps. (I)

Si petite & si imperceptible qu'on supose l'étenduë de l'Ame, malgré les phénoménes qui semblent prouver le contraire, & qui démontre-roient plutôt (2) plusieurs Ames, qu'une Ame sans étenduë, il saut toûjours qu'elle en ait une, quelle qu'elle soit, puisqu'elle touche immédiatement cette autre étenduë énorme du corps, comme on conçoit que le globe du monde seroit touché par toute la surface du plus petit grain de sable qui seroit placé sur son somme de sable qui seroit placé sur son seroit place sur ser

<sup>(1)</sup> Tangere nec tangi, nisi corpus, nulla potest res.

<sup>(2)</sup> Quelques Anciens Philosophes les ont admises, pour expliquer les différentes contradictions dans lesquelles l'Ame se surp end elle-même, telles que, par exemple, les pleurs d'une femme qui seroit bien fâchée de voir ressusciter son mari.

te le corps de cet être sensible & actif; & à cause de l'intimité de sa liaison, qui est telle qu'on croiroit que les deux substances son individuellement atachées & jointes en-· semble, & ne font qu'un seul tout, Aristote (1) dit " qu'il n'y a point " d'Ame sans corps, & que l'A-" me n'est point un corps. " A dire vrai, quoique l'Ame agisse sur le corps & se détermine sans doute par une activité qui lui est propre, cependant je ne sçais si elle est jamais active, avant que d'avoir été passive; car il semble que l'Ame pour agir, ait besoin de recevoir les impressions des esprits modifiés par les facultés corporelles. C'est ce qui a peut-être fait dire à Hip-pocrate, " que l'Ame dépend tel-" lement du tempérament & de la " disposition des organes, qu'elle se " perfectione & s'embellit avec eux.

<sup>( 1 )</sup> De Animatext. 26. c. 2. Voyez mon Discours.

Vous voiés que pour expliquer l'union de l'Ame au corps, il n'est pas besoin de tant se mettre l'esprit à la torture, que l'ont fait ces grands génies, Aristote, Platon, Descartes, Mallebranche, Leibnitz, Staahl, & qu'il sustit d'aller rondement son droit chemin, & de ne pas regarder derriere ou de côté, lorsque la vérité est devant soi. Mais il y a des gens qui ont tant de préjugés, qu'ils ne se baisseroient seulement pas pour ramasser la vérité, s'ils la rencontroient où ils ne veulent pas qu'elle soit.

Vous concevés enfin qu'après tout ce qui a été dit sur la diverse origine des ners & les differens siéges de l'Ame, il se peut bien faire qu'il y ait quelque chose de vrai dans toutes les opinions des Auteurs à ce sujet, quelque opposées qu'elles paroissent: & puisque les maladies du cerveau, selon l'endroit qu'elles ataquent, suppriment

ment tantôt un sens, tantôt un autre, ceux qui mettent le siège de l'Ame dans les nates ou le testes, ont-ils plus de tort que ceux qui voudroient la cantonner dans le centre ovale, dans le corps calleux, ou même dans la glande pinéale? Nous pourrons donc apliquer à toute la moëlle du cerveau, ce que Virgile dit [1] de tout le corps, où il prétend avec les Stoïciens que l'Ame est répanduë.

En effet où est votre Ame, lors/ que votre odorat lui communique
des odeurs qui lui plaisent, ou la
chagrinent, si ce n'est dans ces
couches d'où les ners olfactifs titirent leur origine? Où est-elle,
lorsqu'elle aperçoit avec plaisir un
beau ciel, une belle perspective,
si elle n'est dans les couches optiques? Pour entendre, il faut qu'elle

Mens agitat molem, & magno se corpore miscet. Virg. Eneid. 1. 6.

(82)

soit placée à la naissance du nerf auditif, &c. Tout prouve donc que ce timbre auquel nous avons comparé l'Ame, pour en donner une idée sensible, se trouve en plusieurs endroits du cerveau, puifqu'il est réellement frapé à plusieurs portes. Mais je ne prétens pas dire pour cela qu'il y ait plusieurs Ames; une seule suffit sans doute avec l'étenduë de ce siége médullaire que nous avons été forcé par l'expérience, de lui accorder: elle suffit, dis-je, pour agir, sentir, & penser, autant qu'il lui est permis par les organes.

#### S. I X.

Que l'être sensitif est par conséquent matériel.

Mais quels doutes s'élevent dans mon Ame, & que notre entendement est foible & borné! Mon Ame montre constamment, non la pensée, qui lui est accidentelle, quoi qu'en disent les Cartésiens, mais de l'activité & de la sensibilité. Voila deux propriétés incontestables reconnues par tous les Philosophes qui ne se sont point laissés aveugler par l'esprit systématique, le plus dangereux des esprits. Or, dit-on, toutes propriétés suposent un sujet qui en soit la baze, qui existe par lui-même, & auquel appartiennent de droit ces mêmes propriétés. Donc, conclue-t'on, l'Ame est un être séparé du corps, une espèce de monade spirituelle, une forme subsistante, comme parlent les adroits & prudens Scholastiques ; c'est-à-dire , une substance dont la vie ne dépend pas de celle du corps. On ne peut mieux raisonner sans doute; mais le sujet de ces propriétés, pourquoi voulés-vous que je l'imagine d'une nature absolument distincte du corps?

tandis que je vois clairement que c'est l'organisation même de la moëlle aux premiers commencemens de sa naissance, c'est à dire, à la fin du cortex ] qui exerce si librement dans l'état sain toutes ces propriétés. Car c'est une foule d'observations & d'expériences certaines qui me prouvent ce que j'avance, au lieu que ceux qui difent le contraire peuvent nous étaler beaucoup de Métaphysique, sans nous donner une seule idée. Mais seroient-ce donc des fibres médullaires qui formeroient l'Ame? & comment concevoir que la matiere puisse sentir & penser? l'avoue que je ne le conçois pas; mais outre qu'il est impie de borner la toute-puissance du Créateur, en soutenant qu'il n'a pu faire penser la matiere, lui qui d'un mot a fait la lumiere, dois-je dépouiller un être des propriétés qui frapent mes sens, parce que l'essence

de cet être m'est inconnuë? Je ne vois que matiere dans le cerveau, qu'étenduë, comme on l'a prouvé, dans sa partie sensitive: vivant, fain, bien organisé, ce viscere contient à l'origine des nerfs un principe actif répandu dans la substance médullaire; je vois ce principe qui sent & pense, se déranger, s'endormir, s'éteindre avec le corps. Que dis-je? l'Ame dort la premiere; son feu s'éteint à mesure que les fibres dont elle paroît faite, s'affoiblissent & tombent les unes fur les autres. Si tout s'explique parce que l'Anatomie & la Physiologie me découvrent dans la moëlle, qu'ai-je besoin de forger un être idéal? Si je confond l'Ame avec les organes corporels, c'est donc que tous les phénoménes m'y déterminent, & que d'ailleurs Dieu n'a donné à mon Ame aucune idée d'elle - même, mais seulement assez de dis-

F 3

cernement & de bonne foi pour se reconnoître dans quelque miroir que ce soit, & ne pas rougir d'être née dans une sange pulpeuse animée d'esprits. Si elle est vertueuse & ornée de mille belles connoissances, elle est assez noble & recommandable : la naissance est l'esset du hazard, & n'ajoûte rien au mérite.

Nous remettons à exposer les phénoménes dont je viens de parler, lorsque nous ferons voir le peu d'empire de l'Ame sur le corps, & combien la volonté lui est asservie. Mais l'ordre des matieres que je traite exige que la mémoire succéde aux sensations, qui m'ont mené beaucoup plus loin que je ne pensois.

S. X.

De la Mémoire.

Tout jugement est la comparai-

(87)

son de deux idées que l'Ame sçait distinguer l'une de l'autre. Mais comme dans le même instant elle ne peut contempler qu'une seule idée, si je n'ai point de mémoire, lorsque je vais comparer la seconde idée, je ne retrouve plus la premiere. Ainsi ( & c'est une réparation d'honneur à la mémoire trop en décri ) point de mémoire, point de jugement. Ni la parole, ni la connoissance des choses, ni le sentiment interne de notre propre existence ne peuvent demeurer certainement en nous sans mémoire. A-t-on oublié ce qu'on a sçu, il semble qu'on ne fasse que de fortir du néant ; on ne sçait point avoir déja existé, & que l'on continuera d'être encore quelque tems. Wepfer parle d'un malade qui avoit perdu les idées mêmes des choses, & n'avoit plus d'exactes perceptions s'il prenoit le manche pour le dedans de la cuillier. Il

en cite un autre qui ne pouvoit jamais finir sa phrase, parce qu'avant d'avoir fini, il en avoit oublié le commencement; & il donne l'histoire d'un troisième, qui faute de mémoire, ne pouvoit plus épeler, ni lire. La Motte fait mention de quelqu'un qui avoit perdu l'usage de former des sons & de parler. Dans certaines affections du cerveau, il n'est pas rare de voir les malades ignorer la faim & la foif; Bonnet en cite une foule d'exemple. Enfin un homme qui perdroit toute mémoire, seroit un atôme pensant : ( si on peut penser sans elle, ) inconnu à lui-même, il ignoreroit ce qui lui arriveroit, & ne s'en raporteroit rien.

La cause de la mémoire est tout à fait mécanique, comme ellemême; elle paroît dépendre de ce que les impressions corporelles du cerveau, qui sont les traces d'idées (89)

qui le suivent, sont voisines, & que l'Ame ne peut faire la découverte d'une trace, ou d'une idée, sans rapeller les autres qui avoient coutume d'aller ensemble. Cela est très-vrai de ce qu'on a apris dans la jeunesse. Si l'on ne se souvient pas d'abord de ce qu'on cherche, un vers, un seul mot le fait retrouver. Ce phénoméne démontre que les idées ont des territoires féparés, mais avec quelque ordre. Car pour qu'un nouveau mouvement, (par exemple, le commencement d'un vers, un son qui frape les oreilles, ) communique fur le champ son impression à la partie du cerveau qui est analoque à celle où se trouve le premier vestige de cequ'on cherche, (c'està-dire, cette autre partie de la moëlle, où est cachée la mémoire, ou la trace des vers suivans,) & y représente à l'Ame la suite de la premiere idée, ou des premiers

mots, il est nécessaire que de nouvelles idées soient portées par une loi constante au même lieu dans lequel avoient été autrefois gravées d'autres idées de même nature que celles-là. En effet si cela se faisoit autrement, l'arbre au pied duquel on a été volé, ne donneroit pas plus fûrement d'idée d'un voleur, que quelqu'autre objet. Ce qui confirme la même vérité, c'est que certaines affections du cerveau détruisent tel ou tel sens, sans toucher aux autres. Le Chirurgien que j'ai cité a vu un homme qui perdit le tact d'un coup à la tête. Hildanus parle d'un homme qu'une commotion de cerveau rendit aveugle. J'ai vu une Dame qui guérie d'une apoplexie, fut plus d'un an à recouvrer sa mémoire; il lui fallut revenir à l'a, b, c, de ses premieres connoissances, qui s'augmentoient & s'élevoient en quelque sorte avec les fibres af-

faissées du cerveau, qui n'avoient fait par leur collabescence qu'arrêter & intercepter les idées. Le P. Mabillon étoit fort borné; une maladie fit éclôre en lui beaucoup d'esprit, de pénétration, & d'aptitude pour les Sciences. Voila une de ces heureuses maladies contre lesquelles bien des gens pourroient troquer leur santé, & ils feroient un marché d'or. Les aveugles ont assez communément beaucoup de mémoire : tous les corps qui les environnent ont perdu les moïens de les distraire; l'atention, la réflexion leur coûte peu; de-là on peut envisager long-tems & fixement chaque face d'un objet, la présence des idées est plus stable & moins fugitive. Mr. de la Motte, de l'Académie Françoise, dicta tout de fuite sa Tragédie d'Inès de Castro. Qu'elle étendue de mémoire d'avoir 2000. vers présens, & qui défilent tous avec ordre

devant l'Ame, au gré de la volonté! Comment se peut-il faire qu'il n'y ait rien d'embrouillé dans cette espéce de cahos? On a dit bien plus de Pascal, on raconte qu'il n'a jamais oublié de qu'il avoit appris. On pense au reste, & avec assez de raison, puisque c'est un fait, que ceux qui ont beaucoup de mémoire, ne sont pas ordinairement plus suspect de jugement, que les Médecins & les Théologiens de Religion, parce que la moëlle du cerveau est si pleine d'anciennes idées, que les nouvelles ont peine à y trouver une place distincte : j'entends cesidées mères, ( fi on me permet cette expression, ) qui peuvent juger les autres en les comparant, & en déduisant avec justesse une 3e. idée de la combinaison des deux premieres. Mais qui eut plus de jugement, d'esprit & de mémoire, que les deux hommes illustres que je viens de nommer? Nous pouvons conclure de tout ce qui a été dit au sujet de la mémoire, que c'est une faculté de l'Ame qui consiste dans les modifications permanentes du mouvement des esprits animaux excités par les impressions des objets qui ont agi vivement, ou très-souvent sur les sens : en sorte que ces modifications rapellent à l'Ame les mêmes sensations avec les mêmes circonstances de lieu, de tems, &c. qui les ont acompagnées, au moment qu'elle les a reçues par les organes qui sentent.

Lorsqu'on sent qu'on a eu autrefois une idée semblable à celle qui
passe actuellement par la tête, cette
sensation s'apelle donc mémoire:
& cette même idée, soit que la
volonté y consente, soit qu'elle
n'y consente pas, se réveille nécessairement à l'occasion d'une disposition dans le cerveau, ou d'une
cause interne, semblable à celle qui

l'avoit fait naître auparavant, ou d'une autre idée qui a quelque affinité avec elle.

# S. XI.

## De l'Imagination.

L'imagination confond les diverfes sensations incomplettes que la mémoire rapelle à l'Ame, & en forme des images, ou des tableaux qui lui représentent des objet disferens, soit pour les circonstances, soit pour les accompagnemens, ou pour la variété des combinaisons, j'entens des objets differens des exactes sensations reçuës autrefois par les sens.

Mais pour parler de l'imagination avec plus de clarté, nous la définirons une perception d'une idée produite par des causes internes, & semblable à quelqu'une des idées que les causes externes avoient coutume de faire naître. Ainsi lorsque des causes matérielles cachées dans quelque partie du corps que ce soit, affectent les nerfs, les esprits, le cerveau, de la même maniere que les causes corporelles externes, & en conféquence excitent les mêmes idées, on a ce qu'on apelle de l'imagina. tion. En effet lorsqu'il naît dans le cerveau une disposition Physique, parfaitement semblable à celle que produit quelque cause externe, il doit se former la même idée, quoiqu'il n'y ait aucune cause présente au dehors : c'est pourquoi les objets de l'imagination sont apellés phantômes ou spectres. parraouara.

Les sens internes ocasionnent donc, comme les externes, des changemens de pensées; ils ne different les uns des autres, ni par la façon dont on pense, qui est toûjours la même pour tout le monde, ni par le changement qui se

fait dans le fensorium, mais par la seule absence d'objets externes. Il est peu surprenant que les causes internes puissent imiter les causes extérieures, comme on le voit en se pressant l'œil, (ce qui change si singulierement la vision) dans les songes, dans les imaginations vives, dans le délire, &c. tous phénoménes inexplicables dans le système d'Epicure & de Lucrece sur les images, qui, selon les Anciens, sont envoïées des corps jusqu'au cerveau.

L'imagination dans un homme fain est plus soible que la perception des sensations externes, &, à dire vrai, elle ne donne point de vraie perception. J'ai beau imaginer en passant la nuit sur le pontneuf, la magnisique perspective des lanternes allumées, je n'en ai la perception que lorsque mes yeux en sont frapés. Lorsque je pense à l'Opéra, à la Comédie, à l'A-

mour,

mour, qu'il s'en faut que j'éprouve les sensations de ceux qu'enchante la Le Maure, ou qui pleurent avec Mérope, ou qui sont dans les bras de leurs maîtresses! Mais dans ceux qui rêvent, ou qui font en délire, l'imagination donne de vraies perceptions; ce qui prouve clairement qu'elle ne differe point dans sa nature même, ni dans ses effets sur le sensorium, quoique la multiplicité des idées, & la rapidité avec laquelle elles se suivent, affoiblisse les anciennes idées retenues dans le cerveau, où les nouvelles prennent plus d'empire: & cela est vrai de toutes les impressions nouvelles des corps sur le nôtre.

L'imagination est vraie ou fausse, foible ou forte. L'imagination vraie représente les objets dans un état naturel, au lieu que dans l'imagination fausse, l'Ame les voit autrement qu'ils ne sont. Tantôt elle re-

connoît cette illusion, & alors ce n'est qu'un vertige, comme celui de Pascal qui avoit tellement épuifé par l'étude les esprits de son cerveau, qu'il imaginoit voir du côté gauche un précipice de feu, dont il se faisoit toûjours garantir par des chaifes ou par toute autre espéce de rempart, qui pût l'empêcher de voir ce goufre phantastique effraiant, que ce grand homme connoissoit bien pour tel. Tantôt l'Ame participant à l'erreur générale de tous les sens externes & internes, croit que les objets sont réellement femblables aux phantômes produits dans l'imagination, & alors c'est un vrai délire.

L'imagination foible est celle qui est aussi légérement affectée par les dispositions des sens internes, que par l'impression des externes ; tandis que ceux qui ont une imagination forte, sont vivement affectés & remués par les moindres causes;

& on peut dire que ceux-là ont été favorisés de la nature, puisque pour travailler avec fuccès aux ouvrages de génie & de sentiment, il faut une certaine force dans les esprits, qui puisse graver vivement & profondément dans le cerveau les idées que l'imagination a faites, & les passions qu'elle veut peindre. Corneille avoit les organes doués sans doute d'une force bien supérieure en ce genre, son Théâtre est l'école de la grandeur d'Ame, comme le remarque Mr. de Voltaire. Cette force se manifeste encore dans Lucrece même, ce grand Poëte, quoique sans harmonie. Pour être grand Poëte, il faut de grandes passions.

Quand quelque idée se réveille dans le cervaux avec autant de sorce, que lorsqu'elle y a été gravée pour la premiere sois, & cela par un esset de la mémoire, & d'une imagination vive, on croit voir au dehors l'objet connu de cette penfée. Une cause présente, interne, forte, jointe à une mémoire vive, jette les plus sages dans cette erreur, qui est si familiere à ce délire sans sievre des mélancholiques. Mais si la volonté se met de la partie, siles sentimens qui en résultent dans l'Ame, l'irritent, alors on est, à proprement parler, en sureur.

Les Maniaques occupés toûjours du même objet, s'en sont si bien fixé l'idée dans l'esprit, que l'Ame s'y fait & y donne son consentement. Plusieurs se ressemblent en ce que, hors du point de leur folie, ils font d'un sens droit & sain : & s'ils se laissent séduire par l'objet même de leur erreur, ce n'est qu'en conféquence d'une fausse hypothése qui les écarte d'autant plus de la raison, qu'ils sont plus conséquens ordinairement. Michel Montagne a un chapitre fur l'imagination, qui est fort curieux : il fait voir que le plus sage a un objet de délire,

&, comme on dit, sa folie. C'est une chose bien singuliere & bien humiliante pour l'homme, de voir que tel génie sublime dont les ouvrages font l'admiration de l'Europe, n'a qu'à s'attacher trop longtems à une idée; si extravagante, si indigne de lui qu'elle puisse être, il l'adoptera, jusqu'à ne vouloir jamais s'en départir; plus il verra & touchera, par exemple, sa cuisse & fon nez, plus il sera convaincu que l'une est de paille, & l'autre de verre; & aussi clairement convaincu, qu'il l'est du contraire, dès que l'Ame a perdu de vue son objet, & que la raison a repris ses droits. C'est ce qu'on voit dans la manie.

Cette maladie de l'esprit dépend de causes corporelles connuës; & si on a tant de peine à la guérir, c'est que ces malades ne croient point l'être, & ne veulent point entendre dire qu'ils le sont: de

G 3

(102)

forte que si un Médecin n'a pas plus d'esprit que de gravité, ou de Galénique, ses raisonnemens gauches & mal-adroits les irritent & augmentent leur manie. L'Ame n'est livrée qu'à une forte impression dominante, qui seule l'occupe tout entiere, comme dans l'amour le plus violent, qui est une sorte de manie. Que sert donc alors de s'opiniâtrer à parler raison à un homme qui n'en a plus? Quid vota furentem, quid delubra juvant? Tout le fin, tout le mystere de l'art est de tâcher d'exciter dans le cerveau une idée plus forte, qui abolisse l'idée ridicule qui occupe l'Ame : car par-là on rétablit le jugement & la raison, avec l'égale distribution du sang & des esprits.

#### S. XII.

### Des Passions.

Les passions sont des modifications habituelles des esprits animaux, lesquelles fournissent prefque continuellement à l'Ame des sensations agréables ou désagréables, qui lui inspirent du désir, ou de l'aversion pour les objets, qui ont fait naître dans le mouvement de ces esprits les modifications acoutumées. De-là naissent l'amour, la haine, la crainte, l'audace, la pitié, la férocité, la colère, la douceur, tel ou tel penchant à certaines voluptés. Ainsi il est évident que les passions ne doivent pas se confondre avec les autres facultés récordatives, telles que la mémoire & l'imagination, dont elles se distinguent par l'impression agréable ou désagréable

des sensations de l'Ame; au lieu que les autres agens de notre réminiscence ne sont considerés qu'autant qu'ils rapellent simplement les sensations, telles qu'on les a reçues, sans avoir égard à la peine, ou au plaisir qui peut les acompagner.

Telle est l'association des idées dans ce dernier cas, que les idées externes ne se représentent point telles qu'elles sont au dehors, mais jointes avec certains mouvemens qui troublent le sensorium: & dans le premier cas, l'imagination fortement frapée, loin de retenir toutes les notions, admet à peine une seule notion simple d'une idée complexe, ou plutôt ne voit que son objet sixe interne.

Mais entrons dans un plus grand détail des passions. Lorsque l'Ame aperçoit les idées qui lui viennent par les sens, elles produisent par cette même représentation de l'objet, des sentimens de joie ou de

tristesse; ou elles n'excitent ni les uns ni les autres; celle-ci se nomment *indifferentes*: au lieu que les premieres sont aimer ou hair l'objet qui les sait naître par son action.

Si la volonté qui réfulte de l'idée tracée dans le cerveau, se plaît à contempler, à conserver cette idée, comme lorsqu'on pense à une jolie femme, à certaine réussite, &c. c'est ce qu'on nomme joie, volupté, plaisir. Quand la volonté désagréablement affectée, souffre d'avoir une idée, & la voudroit loin d'elle, il en résulte de la tristesse. L'amour & la haine sont deux passions desquelles dépendent toutes les autres. L'amour d'un objet présent me réjouit; l'amour d'un objet passé est un agréable souvenir; l'amour d'un ojet futur est ce qu'onnomme désir ou espoir, lorsqu'on désire, ou qu'on espére en jouir. Un mal présent excite de la tristesse ou de la haine : un mal

passé donne une réminiscence fâcheuse; la crainte vient d'un mal futur. Les autres affections de l'Ame font divers dégrés d'amour ou de haine. Mais si ces affections font fortes, qu'elles impriment des traces si profondes dans le cerveau, que toute notre économie en soit bouleversée, & ne connoisse plus les loix de la raison, alors cet état violent se nomme passion, qui nous entraine vers son objet malgré notre Ame. Lesidées qui n'excitent ni joie ni tristesse, sont apellées indifferentes, comme on vient de le dire : telle est l'idée de l'air, d'une pierre, d'un cercle, d'une maison, &c. Mais excepté ces idées-là, toutes les autres tiennent à l'amour ou à la haine, & dans l'homme tout respire la passion. Chaque âge a les siennes. On fouhaite naturellement ce qui convient à l'état actuel du corps. La jeunesse forte & vigoureuse ai-

me la guerre, les plaisirs de l'amour, & tous les genres de volupté; l'impotente vieillesse, au lieu d'être belliqueuse, est timide; avare au lieu d'aimer la dépense; la hardiesse est témérité à ses yeux. & la jouissance est un crime, parce qu'elle n'est plus faite pour elle. On observe les mêmes apétits & la même conduite dans les brutes, qui font comme nous gais, folâtres, amoureux dans le jeune âge, & s'engourdissent ensuite peu à peu pour tous les plaisirs. A l'ocasion de cet état de l'Ame qui fait aimer ou hair, il fe fait dans le corps des mouvemens musculaires, par le moien desquels nous pouvons nous unir, ou de corps, ou de pensée, à l'objet de notre plaisir, & écarter celui dont la présence nous révolte.

Parmi les affections de l'Ame, les unes se font avec conscience. ou sentiment intérieur, & les autres sans ce sentiment. Les affections du premier genre apartiennent à cette loi, par laquelle le corps obéit à la volonté; il n'importe de chercher comment cela s'opére. Pour expliquer ces suites, ou effets des passions, il suffit d'avoir recours à quelque accélération ou retardement dans le mouvement du fuc nerveux, qui paroît se faire dans le principe du nerf. Celles du fecond genre sont plus cachées, & les mouvemens qu'elles excitent n'ont pas encore été bien exposés. Dans une très-vive joie, il se fait une grande dilatation du cœur, le pouls s'éléve, le cœur palpite, jusqu'à faire entendre quelquefois ses palpitations, & il se fait aussi quelquefois une si grande transpiration, qu'il s'enfuit souvent la défaillance & même la mort subite. La colère augmente tous les mouvemens, & conséquemment la circulation du fang; ce qui fait que le corps ( 109 )

devient chaud, rouge, tremblant, tout-à-coup prêt à déposer quelques sécrétions qui l'irritent, & sujet aux hémorrhagies. De-là ces fréquentes apopléxies, ces diarrhées, ces cicatrices r'ouvertes, ces inflammations, ces ictères, cette augmentation de transpiration. La terreur, cette passion, qui, en ébranlant toute la machine, la met, pour ainsi dire, en garde pour sa propre défense, sait à peuprès les mêmes effets que la colère ; elle ouvre les artères, guérit quelquefois subitement les paralisies, la létargie, la goute, arrache un malade aux portes de la mort, produit l'apopléxie, fait mourir de mort subite, & cause enfin les plus terribles effets. Une crainte médiocre diminuë tous les mouvemens, produit le froid, arrête la transpiration, dispose le corps à recevoir les miasmes contagieux, produit la pâleur, l'horreur, la foi-

blesse, le relâchement des sphincters, &c. Le chagrin produit les mêmes accidens, mais moins forts, & principalement retarde tous les mouvemens vitaux & animaux. Cependant un grand chagrin a quelquefois fait tout-à-coup périr. Si vous raportés tous ces effets à leurs causes, vous trouverés que les nerfs doivent nécessairement agir sur le sang; ensorte que son cours réglé par celui des esprits, s'augmente, ou se retarde avec lui. Les nerfs qui tiennent les artères comme dans des filets, paroissent donc dans la colère & la joie, exciter la circulation du fang artériel, en animant le reffort des artères : dans la crainte & le chagrin, passion qui femble diminutive de la crainte, [ au moins pour ses effets, ] les artères resserrées, étranglées, ont peine à faire couler leur fang. Or où ne trouve-t'on pas ces filets nerveux? ils font à la carotide interne.

à l'artère temporale, à la grande méningienne, à la vertébrale, à la fouclaviere, à la racine de la fouclaviere droite, & de la carotide, au tronc de l'aorte, aux artères brachiales, à la céliaque, à la mésentérique, à celles qui sortent du basfin; & par tout ils sont bien capables de produire ces effets. pudeur, qui est une espéce de crainte, resserre la veine temporale où elle est environnée des branches de la portion dure, & retient le sang au visage. N'est-ce pas aussi par l'action des nerfs que se fait l'érection, effet qui dépent si visiblement de l'arrêt du fang? N'est-il pas certain que l'imagination seule procure cet état aux Eunuques mêmes? Que cette seule cause produit l'éjaculation, non-seulement la nuit, mais quelquefois le jour même? Que l'impuissance dépend souvent des défauts de l'imagination, comme de sa trop grande ardeur, ou de

(112)

son extrême tranquillité, ou de ses differentes maladies, comme on en lit des exemples dans Venette & Montagne? Îl n'est pas jusqu'à l'excès de la pudeur, d'une certaine retenuë, ou timidité, dont on se corrige bien vîte à l'école des femmes, qui ne mette fouvent le jeune homme le plus amoureux, dans une incapacité de les satisfaire. Voilà à la fois la théorie de l'amour & celle de toutes les autres passions : l'une vient merveilleusement à l'apui des autres. Il est évident que les nerfs jouent ici le plus grand rôle, & qu'ils sont le principal ressort des passions. Quoique nous ne connoissions point les passions par leurs causes, les lumieres que le mécanisme des mouvemens des corps animés a repanduës de nos jours, nous permettent donc du moins de les expliquer toutes assés clairement par leurs effets: & dès qu'on sçait, par exemple, que le chagrin resserre les (113).

les diamétres des tuïaux, quoiqu'on ignore quelle est la premiere cause qui fait que les nerfs se contractent autour d'eux, comme pour les étrangler; tous les effets qui s'en suivent, de mélancolie, d'atrabile & de manie sont faciles à concevoir: l'imagination affectée d'une idée forte, d'une passion violente, influë sur le corps & le tempérament; & réciproquement les maladies du corps attaquent l'imagination & l'esprit. La mélancolie prise dans le sens des Médecins, une fois formée, & devenue bien atrabilaire dans le corps de la personne la plus gaie, la rendra donc nécessairement des plus trisses: & au lieu de ces plaisirs qu'on aimoit tant, on n'aura plus de goût que pour la folitude.

torne di con di pari il con il con il con il con il con di con di con di con il con di con il con di con di

de ces in the constant done

### CHAPITRE XI.

Des facultés qui dépendent de l'habitude des Organes sensitifs.

Noire, l'imagination & les passions, facultés de l'Ame qui dépendent visiblement d'une simple disposition du sensorium, laquelle n'est qu'un pur arrangement mécanique des parties qui forment la moëlle du cerveau. On a vu 10. que la mémoire consiste en ce qu'une idée semblable à celle qu'on avoit eu autrefois à l'ocasion de l'impression d'un corps externe, se réveille & se représente à l'Ame: 2. Que si elle se réveille assez fortement, pour que la disposition interne du cerveau enfante une idée très-forte ou très-vive, alors on a de cés imaginations fortes, dont ( 115 )

quelques Auteurs ( a) font une clasq I se ou une espèce particuliere, & qui persuadent très-fortement l'An me que la cause de cette idée existe hors du corps. 3º. Que l'imagination est de toutes les parties de l'Ame, la plus difficile à régler; & celle qui se trouble & se dérange avec le plus de facilité : de là vient que l'imagination en général nuit beaucoup plus au jugement, que la mémoire même, sans laquelle l'Ame ne peut combiner plusieurs idées. On diroit que ce fens froid, apelle commun, quoique si rare, s'éclipse & se fond en quelque forte à la chaleur des mouvemens vifs & turbulens que produisent sans cesse les vertiges & les tourbillons de la partie phantastique du cerveau. 40. Enfin j'ai fait voir combien de caufes changent les idées mêmes des choses, combien il faut de sages précautions

<sup>(</sup> a ) Boerh. hift. med. de fenf. intern.

pour éviter l'erreur qui séduit l'homme en certains cas malgré lui-même. Qu'il me soit permis d'ajoûter que ces connoissances sont absolument nécessaires aux Médecins mêmes, pour connoître, expliquer & guérir les diverses affections du cerveau.

Passons à un nouveau genre de facultés corporelles qui se raportent à l'Ame sensitive. La mémoire, l'imagination, les passions, ont formé la premiere classe: les inclinations, les apétits, l'instinct, la pénétration & la conception vont composer la seconde.

## .... I. 3

Des Inclinations & des Apétits.

Les inclinations sont des dispositions qui dépendent de la structure particuliere des sens, de la solidité, de la molesse des nerse qui se trouvent dans ces organes, ou plutôt qui les constituent, des divers dégrés de mobilité dans les esprits, &c. C'est à cet état qu'on doit les penchans ou les dégoûts naturels qu'on a pour differens objets qui viennent fraper les sens.

Les apétits dépendent de certains organes destinés à nous donner les sensations qui nous font désirer la joüissance ou l'usage des choses utiles à la conservation de notre machine, & à la propagation de notre espéce, apétit aussi pressant & qui reconnoît les mêmes principes ou les mêmes causes que la faim. (a) Il est bon de sçavoir que les Anciens ont aussi placé dans cette même classe certaines dispositions de nos organes qui nous donnent de la répugnance & même de l'horreur pour les choses qui pourroient nous nuire. C'est pourquoi ils avoient distingué ces

<sup>(</sup>a) M. Senac. Anat. d'Heist. p. 514.

( 118 )

apétits en concupiscibles & en irascibles; c'est-à-dire, en ceux qui nous sont désirer ce qui est bon, ou salutaire, qui ne nous y sont jamais penser sans plaisir; & en neux qui nous sont penser à ce qui nous est contraire, avec assez de peine & de répugnance pour le rébuter. Quand je dis nous, c'est qu'il saut, n'en déplaise à l'orgüeil humain, que les hommes se consondent ici avec les animaux, puisqu'il s'agit de facultés que la nature a données en commun aux uns & aux autres.

#### Month of S. II.

# De l'Instinct.

L'Instinct consiste dans des dispositions corporelles purement mécaniques qui font agir les animaux sans nulle délibération, indépendamment de toute expérience, & (119)

comme par une espéce de nécessité, mais cependant, (ce qui est bien admirable,) de la maniere qui leur convient le mieux pour la conservation de leur être. D'où naît la simpathie que certains animaux ont les uns pour les autres, & quelque fois pour l'homme même, auquel il en est qui s'atachent tendrement toute leur vie ; l'antipathie ou aversion naturelle, les rufes, le discernement, le choix indélibéré automatique, & pourtant fûr, de leurs alimens, & même des plantes falutaires qui peuvent leur convenir dans leurs differentes maladies. Lorsque notre corps est affligé de quelque mal, qu'ilne fait ses fonctions qu'avec peine, il est comme celui des animaux, machinalement déterminé à chercher les les moïens d'y remédier, sans cependant les connoître. (a)

La raison ne peut concevoir com-

(a) Boeth. Inst. Med. S. 4.

H 4

( 120 )

ment se font des opérations en apparence aussi simples. Le docte Médecin que je cite se contente de dire, qu'elles se sont en conséquence des loix auxquelles l'Auteur de la nature a affujetti les corps animés, & que toutes les premieres causes dépendent immédiatement de ces loix. L'enfant nouveau né fait différentes fonctions, comme s'il s'y étoit exercé pendant toute la groffesse, sans connoître aucun des organes qui servent à ces fonctions; le papillon à peine formé fait jouer ses nouvelles aîles, vole & se balance parfaitement dans l'air ; l'abeille qui vient de naître, ramasse du miel & de la cire ; le perdreau à peine éclos, distingue le grain qui lui convient. Ces animaux n'ont point d'autre maître que l'instinct. Pour expliquer tous ces mouvemens & ces opérations, il est donc évident que Staahl a grand tort de

( 121 )

prétexter l'adresse que donne l'habitude.

Il est certain, comme l'observe l'homme du monde le plus capable [1] d'arracher les secrets de la nature, qu'il y a dans les mouvemens des corps animés autre chose qu'une mécanique intelligible, je veux dire, " une certaine for-" ce qui apartient aux plus peti-,, tes parties dont l'animal est for-" mé, qui est répandue dans cha-" cune, & qui caractérise non seu-" lement chaque espéce d'animal, " mais chaque animal de la même " espéce , en ce que chacun se " meut, & sent diversement & ,, à sa maniere, tandis que tous » apétent nécessairement ce qui onvient à la confervation de leur " être, & ont une aversion natu-" relle qui les garantit fûrement " de ce qui pourroit leur nuire., Il est facile de juger que l'homme [ 1 ] M. de Maupertuis.

n'est point ici excepté. Oui, sans doute, c'est cette forme propre à chaque corps, cette force innée dans chaque élément fibreux, dans chaque fibre vasculeuse, & toûjours essentiellement differente en soi de ce qu'on nomme élasticité, puisque celle-ci est détruite, que l'autre subsiste encore, après la mort même, & se réveille par la moindre force mouvante; c'est cette cause, dis-je, qui fait que j'ai moins d'agilité qu'une puce, quoique je saute par la même mécanique; c'est par elle, que dans un faux pas, mon corps se porte aussi prompt qu'un éclair à contrebalancer sa chute, &c. Il est certain que l'Ame & la volonté n'ont aucune part à toutes ces actions du corps, inconnues aux plus grands Anatomistes; & la preuve en est, que l'Ame ne peut avoir qu'une seule idée distincte à la fois. Or quel nombre infini de mouvemens divers lui faudroit-il prévoir d'un coup d'œil, choisir, combiner, ordonner avec la plus grande justesse? Qui sçait combien il faut de muscles pour fauter; comme les fléchisseurs doivent être relâché, les extenseurs contractés, tantôt lentement, tantôt vîte; comment tel poids & non tel autre peut s'élever? Qui connoît tout ce qu'il faut pour courir, franchir de grands espaces avec un corps d'une pesanteur énorme, pour planer dans les airs, pour s'y élever à perte de vuë & traverfer une immensité de païs? Les muscles auroient - ils donc besoin du conseil d'un être qui n'en sçait seulement pas le nom, qui n'en connoît ni les attaches, ni les usages, pour se préparer à transporter sans risque & faire sauter toute la machine à laquelle ils font atachés? L'Ame n'est point assez parfaite pour cela, dans l'homme, comme dans l'animal; il faudroit

(124)

qu'elle eut infuse cette science infinie géométrique suposée par Staahl, tandis qu'elle ne connoît pas les muscles qui lui obéissent. vient donc de la seule force de l'instinct, & la monarchie de l'Ame n'est qu'une chimére. Il est mille mouvemens dans le corps, dont l'Ame n'est pas même la cause conditionnelle. La même cause qui fait fuir ou aprocher un corbeau à la présence de certains objets, ou lorsqu'il entend quelque bruit, veille aussi sans cesse à son insçu, à la conservation de son être. Mais ce même corbeau, ces-oiseaux de la grande espéce qui parcourent les airs, ont le sentiment propre à leur instinct ; ce ne sont donc point, encore une fois, des automates, comme le veut Descartes, semblables à une pendule ou au fluteur de Vaucanson. Et Spinosa a encore moins de raison de prétendre que l'homme ressemble à une montre plus ou moins parfaite ( qui marque les heures , les minutes, les jours du mois, de la Lune, ou seulement quelques - unes de ces choses, selon son mécanisme, ainsi qu'elle les marque plus ou moins réguliérement selon la bonté & la justesse de ses ressorts ) ou à un vaisseau sans pilote au milieu de la Mer, qui par sa construction a le pouvoir de voguer, mais est déterminé par les vents & par les courans à aller plutôt d'un côté que de l'autre, en sorte que ce sont toûjours les uns qui le poussent ou les autres qui l'entraînent.

Concluons donc que chaque animal a son sentiment propre & sa maniere de l'exprimer, & qu'elle est toujours conforme au plus droit sens, à un instinct, à une mécanique qui peut passer toute intelligence, mais non la tromper; & confirmons cette conclusion par de nouvelles observations.

### S. III

and the state of

Que les animaux expriment leurs idées par les mêmes signes que nous.

Nous tâcherons de marquer avec précision en quoi consistent les connoissances des animaux, & jusqu'où elles s'étendent. Mais fans entrer dans le détail trop rebatu de leurs opérations, fort agréables sans doute dans les ouvrages de certains Philosophes qui ont daigné plaire, (a) admirables dans le livre de la nature : comme les animaux ont peu d'idées, ils ont aussi peu de termes pour les exprimer. Ils aperçoivent comme nous, la distance, la grandeur, les odeurs, la plûpart des secondes qualités, [b] & s'en sou-

<sup>(</sup>a) Voi. principalement le P. Boujan. Ess. Philos. sur le lang. des bêtes. (b) Comme parle Locke.

viennent. Mais outre qu'ils ont beaucoup moins d'idées, ils n'ont guères d'autres expressions que celles du langage affectif dont j'ai déja parlé. [a] Cette disette vient-elle du vice des organes? Non, puisque les Perroquets redisent les mots qu'on leur aprend, fans en favoir la fignification, & qu'ils ne s'en servent jamais pour rendre leurs propres idées. Elles ne vient point aussi du défaut d'idées, car ils aprennent à distinguer la diverfité des personnes, & mêmes des voix, & nous répondent par des gestes trop vrais, pour qu'ils n'expriment pas leur volonté.

Quelle difference y a-t'il donc entre notre faculté de discourir & celle des bêtes? La leur se fait entendre, quoique muette, ce sont d'excellens pantomimes ; la nôtre est verbeuse, nous sommes sou-

vent de vrais babillards.

<sup>(</sup> a ) Pag. 26. 27.

Voilà des idées & des fignes d'idées qu'on ne peut refuser aux bêtes, sans choquer le sens commun. Ces signes sont perpétuels, intelligibles à tout animal du même genre, & même d'une espéce differente, puisqu'ils le sont aux hommes mêmes. Je sais aussi certainement, dit Lamy, [a] qu'un Perroquet a de la connoissance, comme je sçai qu'un étranger en a; les mêmes marques qui font pour l'un, sont pour l'autre : il faut avoir moins de bon fens que les animaux, pour leur refuser des connoissances.

Qu'on ne nous objecte pas que les signes du discernement des bêtes sont arbitraires, & n'ont rien de commun avec leurs sensations: car tous les mots dont nous nous servons le sont aussi, & cependant ils agissent sur nos idées, ils les dirigent, ils les changent. Les let-

<sup>(</sup> a ) Disc. Anat. p. 226.

tres qui ont été inventées plus tard que les mots, étant rassemblées, forment les mots, de forte qu'il nous est égal de lire des caractères, ou d'entendre les mots qui en sont faits, parce que l'usage nous y a fait attacher les mêmes idées, antérieures aux uns & aux autres. Lettres, mots, idées, tout est donc arbitraire dans l'homme, comme dans l'animal: mais il est évident. lorsqu'on jette les yeux sur la masse du cerveau de l'homme, que ce viscere peut contenir une multitude prodigieuse d'idées, & par conséquent exige pour rendre cesidées, plus de signes que les animaux. C'est en cela précisément que consiste toute la supériorité de l'homme.

Mais les hommes, & mêmes les femmes, se moquent-ils mieux les uns des autres, que ces oiseaux qui redisent les chansons des autres oiseaux, de maniere à leur donner un ridicule parfait? Quelle disse-

rence y a-t-il entre l'enfant & le perroquet qu'on instruit? Ne redifent - ils pas également les sons dont on frappe leurs oreilles, & cela avec tout aussi peu d'intelligence l'un que l'autre. Admirable effet de l'union des sens externes, avec les sens internes; de la connexion de la parole de l'un, avec l'ouie de l'autre; & d'un lien si intime entre la volonté & les mouvemens musculeux, qui s'exercent toûjours au gré de l'animal, lorsque la structure du corps le permet ! L'oiseau qui entend chanter pour la premiere fois, reçoit l'idée du son; désormais il n'aura qu'à être atentif aux airs nouveaux, pour les redire (fur tout s'il les entend fouvent ) avec autant de facilité que nous prononcons un nouveau mot Anglois. L'expérience (1) a même fait connoître qu'on peut aprendre à par-

<sup>[ 1 ]</sup> Voy. Amman. de loquelâ. p. 81.

ler & à lire en peu (1) de tems à un sourd de naissance, par conséquent muet; ce sourd qui n'a que des yeux, n'a-t-il pas moins d'avantage, qu'une perruche qui a de fines oreilles?

#### §. I V.

De la Pénétration & de la Conception.

Il nous reste à exposer deux autres facultés qui sont des dépendances du même principe, je veux dire de la disposition originaire & primitive des organes : sçavoir la pénétration & la conception qui naissent de la perfection des facultés corporelles sensitives.

La Pénétration est donc une heureuse disposition qu'on ne peut définir dans la structure intime des sens & des ners, & dans le

<sup>(</sup>I) Deux mois. Amman. 81.

mouvement des esprits. Elle pénétre l'Ame de sensations si nettes, si exquises, qu'elles la mettent elles - mêmes en état de les distinguer promptement & exactement l'une de l'autre.

Ce qu'on apelle Conception, ou Compréhension, est une faculté dépendante des mêmes parties, par laquelle toutes les facultés dont j'ai parlé, peuvent donner à l'Ame un grand nombre de sensations à la fois & non moins claires & diftinctes; en sorte que l'Ame embrasse, pour ainsi dire, dans le même instant & sans nulle confufion, plus ou moins d'idées, suivant le dégré d'excellence de cette faculté.

## CHAPITRE XII.

Des Affections de l'Ame sensitive.

S. I.

Les Sensations, le Discernement & les Connoissances.

No seulement l'Ame sensitive a une exacte connoissance de ce qu'elle sent, mais ses sentimens lui apartiennent précisément, comme des modifications d'ellemème. C'est en distinguant ces diverses modifications qui la touchent, ou la remuent diversement, qu'elle voit & discerné les disserns objets qui les lui ocasionnent: & ce discernement, lorsqu'il est net, &, pour ainsi dire, sans nuages, lui donne des connoissances exactes, claires, évidentes.

I 3

Mais les sensations de notre Ame ont deux faces qu'il faut envisager : ou elles font purement spéculatives, & lorsqu'elles éclairent l'esprit, on leur donne le nom de connoissances, ou elles portent à l'Ame des affections agréables ou désagréables, & c'est alors qu'elles font le plaisir ou le bonheur, la peine ou le malheur de de notre être. En effet nous ne jouissons très-certainement que des modifications de nous-mêmes; & il est vrai de dire que l'Ame réduite à la possession d'elle-même, n'est qu'un être accidentel. La preuve de cela, c'est que l'Ame ne se connoît point, & qu'elle est privée d'elle-même, lorsqu'elle est privée de fensations. Tout son bien-être & tout son mal-être ne résident donc que dans les impressions agréables ou désagréables qu'elle reçoit passivement ; c'està-dire, qu'elle n'est pas la maî(135)

tresse de se les procurer & de les choisir à son gré, puisqu'elles dépendent manisestement de causes qui lui sont entiérement étrangeres.

Il s'ensuit que le bonheur ne peut dépendre de la maniere de penser, ou plutôt de sentir; car il est certain, & je ne crois pas que personne en disconvienne, qu'on ne pense & qu'on ne sent pas comme on voudroit. Ceuxlà donc qui cherchent le bonheur dans leurs réfléxions, ou dans la recherche de la vérité qui nous fuit, le cherchent où il n'est pas. A dire vrai, le bonheur dépend de causes corporelles, telles que certaines dispositions du corps, naturelles, ou acquifes, je veux dire, procurées par l'action de corps étrangeres sur le nôtre. y a des gens qui grace à l'heureuse conformation de leurs organes & à la modération de leurs désirs, sont heureux à peu de fraix, ou du moins sont le plus souvent tranquiles & contens de leur fort, de maniere que ce n'est guères que par accident qu'ils peuvent se surprendre dans un état malheureux. Il y en a d'autres (& malheureusement c'est le plus grand nombre) à qui il faut sans cesse des plaisirs nouveaux, tous plus piquans les uns que les autres; mais ceux-là ne font heureux que par accident, comme celui que la Musique, le vin, ou l'opium réjouit : & il n'arrive que trop fréquemment que le dégoût & le répentir suivent de près ce plaisir charmant, qu'on regardoit comme le feul bien réel, comme le seul Dieu digne de tous nos hommages & nos facrifices. L'homme n'est donc pas fait pour être parfaitement heureux. S'il l'est, c'est quelquefois ; le bonheur se présente comme la vérité, par hazard,

au moment qu'on s'y attend le moins. Cependant il faut se soumettre à la rigueur de son état, & se fervir, s'il se peut, de toute la force de la raison, pour en soutenir le fardeau. Ces moïens ne procurent pas le bonheur, mais ils acoutument à s'en passer, &, comme on dit, à prendre patience, à faire de nécessité vertu. Ces courtes réflexions sur le bonheur m'ont dégoûté de tant de traités du même sujet, où le stile est compté pour les choses, où l'esprit tient lieu du bon sens, où l'on éblouit par le prestige d'une frivole éloquence, faute de raisonnemens solides, où enfin on se jette à corps perdu dans l'ambitieuse Métaphysique, parce qu'on n'est pas Physicien. La Physique seule peut abréger les difficultés, comme le remarque Mr. de Fontenelle. (1)

<sup>(1)</sup> Digression sur les Anciens & les Modernes.

Mais sans une connoissance parfaite des parties qui composent les corps animés, & des loix mécaniques auxquelles ces parties obéissent, pour faire leurs mouvemens divers, le moien de débiter sur le corps & l'Ame, autre chose que de vains paradoxes, ou des sistêmes frivoles, fruits d'une imagination déréglée, ou d'une fastueuse présomption! C'est cependant du sein de cette ignorance qu'on voit fortir tous ces petits Philosophes grands constructeurs d'hypothéses, ingénieux créateurs de fonges bizares & singuliers, qui sans théorie, comme sans expérience, croient seuls posseder la vraie Philosophie du corps humain. La nature se montreroit à leurs égards, qu'ils la méconnoitroient, si elle n'étoit pas conforme à la maniere dont ils ont cru la concevoir. Flateuse & complaifante imagination! N'est-ce donc point assez pour vous de ne cher-

cher qu'à plaire, & d'être le plus parfait modéle de coquéterie ? Faut - il que vous aiés une tendresse vraiment maternelle pour vos enfans les plus contrefaits & les plus insensés, & que contente de votre seule fécondité, vos productions ne paroissent ridicules ou extravagantes qu'aux yeux d'autrui? Oui, il est juste que l'amour propre qui fait les Auteurs, & sur tout les mauvais Auteurs, les paie en fecret des louanges que le Public leur refuse, puisque cette espéce de dédommagement qui foutient leur courage, peut les rendre meilleurs, & même excellens dans la fuite.

### S. I I.

## De la Volonté.

Les sensations qui nous affectent, décident l'Ame à vouloir, ou à ne

pas vouloir, à aimer, ou à hair ces sensations, selon le plaisir, ou la peine qu'elles nous causent; cet état de l'Ame ainsi décidée par ses sensations, s'apelle Volonté.

Mais il faut qu'on distingue ici la volonté de la liberté. Car on peut être agréablement, & en conféquence volontairement affecté par une sensation, sans être maître de la rejetter ou de la recevoir. Tel est l'état agréable & volontaire où se trouvent tous les animaux, & l'homme même, lorsqu'ils satisfont quelques - uns de ces besoins pressans, qui empêchoient Alexandre de croire qu'il sût un Dieu, comme disoient ses slateurs, puisqu'il avoit besoin de garderobe & de concubine.

Mais considérons un homme qui veut veiller & à qui on donne de l'opium; il est invité au sommeil par les sensations agréables que lui procure ce divin reméde, & sa vo-

lonté est tellement changée, que l'Ame est forcément décidée à dormir. Comme les bêtes ne jouissent probablement que de ces volitions, il n'est pour elle ni bien ni mal moral. L'opium affoupit donc l'Ame avec le corps : à plus grande doze il rend furieux. Les cantharides intérieurement prises font naître la passion d'amour avec une aptitude à la satisfaire, qui souvent coute bien cher. L'Ame d'un homme mordu d'un chien enragé enrage enfin elle-même. Le pouft, drogue vénimeuse fort en usage dans le Mogol, maigrit le corps, rend impuissant, & ôte peu-à-peu l'Ame raisonnable, pour ne lui substituer que l'Ame, je ne dis pas sensitive, mais végétative. Toute l'hiftoire des poisons (1) prouve affez que ce qui a été dit des Philtres amoureux des Anciens, n'est pas si fabuleux, & que toutes les fa-

<sup>1 )</sup> Voï. Mead. de Venenis.

(142)

cultés de l'Ame, jusqu'à la conscience, ne sont que des dépendances du corps. Il n'y a qu'à trop boire & manger pour se réduire à la condition des bêtes. Socrate enyvré se mit à danser à la vue d'un excellent Pantomime, (1) & au lieu d'exemples de sagesse, ce précepteur de la patrie n'en donna plus que de luxure & de volupté. Dans les plus grands plaisirs, il est impossible de penser, on ne peut que sentir. Dans les momens qui les suivent, & qui ne font pas eux-mêmes sans volupté, l'Ame se replie en quelque sorte fur les délices qu'elle vient de gouter, comme pour en jouir à plus long traits; elle semble vouloir augmenter son plaisir, en l'exami-

<sup>(</sup> r Les mouvemens se communiquent d'un homme à un autre homme; les sentimens se gagnent de même, & la conversation des gens d'esprit en donne. Cela est facile à expliquer par ce qui a été dit Chap. XI. §. III.

nant: mais elle a tant fenti, tant existé, qu'elle ne sent & n'est presque plus rien. Cependant l'accablement où elle tombe lui est cher: elle n'en fortiroit pas vîte sans violence, parce que cette ravissante convulsion des nerfs, qui a enyvré l'Ame de si grands transports, doit durer encore quelque tems : femblable à ces vertiges, où l'on voit tourner les objets, long-temps après qu'ils ne tournent plus. Tel qui seroit bien fâché de faire tort ( 1 ) à sa famille en rêve, n'a plus la même volonté, à l'occasion d'un certain prurit, qui va, pour ainsi dire, chercher l'Ame dans les bras du fommeil, & l'avertir qu'il ne tient qu'à elle d'être heureuse un petit moment : & si la nature, lorsqu'elle s'éveille, est prête à tra-

<sup>(1)</sup> Le bon Leuwenhoëck nous certifie que ces observations Kartsockertennes n'ont jamais été faites aux dépens de sa famille

hir sa premiere volonté, alors une autre volonté nouvelle s'éleve dans l'Ame & suggere à la nature les plus courts moyens de sortir d'un état urgent, pour s'en procurer un plus agréable, dont on va se repentir suivant l'usage, & comme il arrive sur-tout à la suite des plaisirs pris sans besoin. Voilà, comme dit Me. Deshoulieres,

" Cette fiére raison dont on fait tant de bruit: " Un peu de vin la trouble, un ensant la séduit.

Voilà l'homme, avec toutes les illusions dont il est le jouet, & la proie. Mais si ce n'est pas sans plaisir que la nature nous trompe & nous égare, qu'elle nous trompe toûjours ainsi. Car, comme dit si bien Mr. de Fontenelle,

<sup>&</sup>quot; Souvent en s'attachant à des phantômes " vains ,

<sup>&</sup>quot;Notre raison séduite avec plaisir s'égare. "Elle-

" Elle-même jouit des objets qu'elle a feints;

, Et cette illusion pour un moment répare

" Le défaut des vrais biens que la nature avare

" N'a pas acordés aux humains.

Enfin rien de si borné que l'empire de l'Ame sur le corps, rien de si étendu que l'empire du corps sur l'Ame. Non seulement l'Ame ne connoît pas les muscles qui lui obéissent, & quel est son pouvoir volontaire sur les organes vitaux; mais elle n'en exerce jamais d'arbitraire sur ces mêmes organes. Que dis-je? elle ne fait pas même si sa volonté est la cause efficiente des actions musculeuses ou simple. ment une cause occasionnelle, mise en jeu par certaines dispositions internes du cerveau, qui agissent fur la volonté, la remuent secrettement & la déterminent de quelque maniere que ce foit. Staahl pense differemment : il donne à l'Ame, comme on l'a infinué, un empire

K

(146)

absolu; elle produit tout chez lui jusqu'aux hémorrhoïdes. Voïés sa théorie de Médecine, où il s'esforce de prouver cette imagination par des raisonnemens Métaphysiques qui ne la rendent que plus incompréhensible, &, si j'osois le dire, plus ridicule. Ce grand Chimiste est un bien mauvais Métaphysicien. Ne sutor ultrà crepidam.

# S. 111.

#### Du Goût.

Les sensations considérées, ou comme de simples connoissances, ou en tant qu'elles sont agréables, ou désagréables, font porter à l'Ame deux sortes de jugemens. Lorsqu'elle découvre des vérités, qu'elle s'en assure elle-même avec une évidence qui captive son consentement, cette opération de l'Ame

consentante, qui ne peut se dispenier de se rendre aux lumieres de la vérité, est simplement apellée jugement. Mais lorsqu'elle apprétie l'impression agréable, ou désagréable qu'elle reçoit de ses differentes sensations, alors ce jugement prend le nom de goût. On donne le nom de bon goût, aux sensations qui flattent le plus généralement tous les hommes, & qui font, pour ainsi dire, les plus acréditées, les plus en vogue; & réciproquement le mauvais goût n'est que le goût le plus singulier, & le moins ordinaire, c'est-à-dire, les fensations les moins communes. Je connois des gens de lettres, qui pensent differemment; ils prétendent que le bon ou le mauvais goût, n'est qu'un jugement raisonnable, ou bizarre, que l'Ame porte de ses propres sensations. Celles, disentils, qui plaisent à la vérité à quelques - uns , toutes défectueuses & K 2

(148) imparfaites qu'elles font, parce qu'ils en jugent mal, ou trop favorablement, mais qui déplaisent, ou répugnent au plus grand nombre, parce que ces derniers ont ce qu'on appelle un bon esprit, un esprit droit; ces sensations sont l'objet du mauvais goût. Je crois, moi, qu'on ne peut se tromper sur le compte de ses sensations : je pense qu'un jugement qui part du sens intime, tel que celui qu'on porte de son propre sentiment, ou de l'affection de son Ame, ne peut porter à saux, parce qu'il ne confiste qu'à goûter un plaisir, ou à sentir une peine, qu'on éprouve en effet, tant que dure une sensation agréable ou désagréable. Il y en a qui aiment, par exemple, l'odeur de la corne de cheval, d'une carte, du parchemin brûlé. Tant qu'on n'entendra par mauvais goût, qu'un goût singulier, je convien-drai que ces personnes sont de mauvais goût, & que les femmes grofses dont les goûts changent avec les dispositions du corps, sont aussi de très-mauvais goût, tandis qu'il est évident qu'elles sont seulement avides de choses assez généralement méprisées, & dont elles ne faisoient elles-mêmes aucun cas avant la groffesse, & qu'ainsi elles n'ont alors que des goûts particuliers, relatifs à leur état, & qui se remarquent rarement. Mais quand on juge agréable la fensation que donne l'odeur de la pomade à la Maréchale, celle du musc, de l'ambre, & de tant d'autres parfums, si commodes aux barbets pour retrouver leurs maîtres, & cela dans le tems même qu'on jouit du plaisir que toutes ces choses font à l'Ame, on ne peut pas dire qu'on en juge mal, ni trop favorablement. S'il est de meilleurs goûts les uns que les autres, ce n'est jamais que par raport aux sensations plus agréables, qu'éprouve la même personne: & puisqu'enfin tel goût que je trouve délicieux, est détesté par un autre, fur lequel il agit tout autrement, où est donc ce qu'on nomme bon & mauvais goat? Non, encore une fois, les sensations de l'homme ne peuvent le tromper; l'Ame les apprétie précisément ce qu'elles valent, relativement au plaisir, ou au désagrément qu'elle en reçoit.

Il faut maintenant apliquer la même théorie aux ouvrages d'esprit & de génie. Le goût à cet égard n'a-t-il pas varié? n'est-il pas sujet à des caprices, à des bizarreries, à des révolutions. Du tems de Molière, on eut vraisemblablement siflé toutes les piéces de théâtre, cousuës de jolies petites scénes à tiroir, petillantes d'esprit, mais d'un esprit si subtil, qu'il s'est déja évaporé, quand on croit le saisir; en un mot, sans intrigue,

(151)
sans caractères, sans intérêt. Je doute même qu'on eût reçu alors ce haut & larmoiant Comique, qui fait aujourd'hui les délices de tout Paris.

On a donc créé un nouveau goût, un goût qui plaît, & par conséquent un plaisir de plus, avec un nouveau genre de spectacle. Qui n'aplaudiroit aux fages (1) Peintres des bonnes mœurs qui l'ont inventé? M. de Ségrais avouë qu'il n'a pas toûjours exactement gardé dans ses Poësies Pastorales le style qui y est propre, parce qu'il a été quelquefois obligé de s'accommoder au goût de son siécle. Et M. de Fontenelle répond à ceux qui lui ont reproché de s'être trop mis lui-même à la place de ses bergers, c'està-dire, de leur avoir donné trop d'esprit,, qu'on ne sçait quel est le goût de ce tems-ci, & il prouve

<sup>( 1 )</sup> MM. Néricaut Destouches & Nivelle de la Chaussée.

enfin combien le goût a varié de-

puis Théocrite jusqu'à nous.

Qu'on nous donne à présent des préceptes sur le goût ; qu'on se flatte qu'ils seront aussi généralement aprouvés & suivis dans tous les tems, que les définitions des divers goûts feront fubtiles & fensées, & qu'on attende en un mot de pareils ouvrages un fuccès proportionné à ce que la fine théorie qu'ils contiennent aura couté aux Auteurs: puisqu'enfin il est prouvé qu'il n'y a rien de vrai & d'évident à dire en général du goût, & qu'au contraire tout est en quelque sorte relatif aux differens organes des hommes, au siécle, & même au au pais où l'on vit, comme on le voit en Angleterre, en Italie, en Espagne, &c. où tous les genres d'Arts & de Lettres font exécutés avec un goût si different du nôtre. -Mais, ditton, lorsqu'on lit Cicéron pour la premiere fois, on croit

voir l'éloquence en personne, telle qu'on l'avoit conçue. Le vrai beau, le sublime ravit, enseve tous les connoisseurs. Qui ne sent pas le Moy de Medée, le qu'il mou-rût des Horaces? Quelle Ame ne s'éléve pas avec Corneille, ne s'attendrit pas avec Racine, n'apprend

pas à penser avec Voltaire?

Pour réfuter cette objection, qui conduiroit à recevoir le système mal fondé des idées primitives, il suffit de faire réfléxion qu'on ne trouve ces goûts, du moins bien marqués, que chez les gens de lettres. L'homme sans étude lira les mêmes choses, ou les entendra parfaitement déclamer, sans y prendre aucun plaisir: son Ame insensible à tout ce qui n'est pas corps, ne donne aucune entrée à toutes ces sensations d'esprit, qui font le charme de l'étude, en changent les heures en momens, & dont par conséquent l'éducation fait tous les

fraix. Par combien d'impressions & de dégrés divers n'a-t'il passallu faire passer messions, avant que de donner à mon Ame l'idée du naturel, du pathétique, du sublime, &c. avant d'y faire entrer tous les goûts, de la rendre digne de rendre hommage à tous les Arts, & de s'enflammer de tous les plaisirs? Avec d'autres idées, j'aurois regardé Molière comme un Auteur sublime, & Corneille comme un Auteur naturel. L'instruction fait tout.

L'esprit & la raison même doivent moins présider aux ouvrages de goût & de génie, que le sentiment. C'est une conséquence naturelle de ce qui a été déja dit sur le goût, & nous allons l'apuïer

encore de nouveaux faits.

Par ce sentiment que je présére à tout, je n'entends pas seulement la sensation dont l'Auteur est actuellement affecté en composant, mais la connoissance des effets que tel-

le ou telle forme de pensée, ou d'ouvrage pourra produire chez le reste des hommes. On voit effectivement les Historiens, les Orateurs, les Peintres, les Poëtes, les Architectes, les Musiciens, &c. se désister souvent de leur propre goût, pour plaire plus univerfellement aux autres, & principalement aux femmes qui n'ont presque [1] toutes aucune idée des choses, ni même des termes propres aux Arts, & dont cependant les Philosophes mêmes recherchent le suffrage & le préférent à tout. Ce qui tend à amollir la Philosophie, & déshonore le Philosophe.

Ce n'est pas que tous ceux qu'on vient de nommer, jugent & foient

<sup>[2]</sup> L'exception se borne à une seule, que je n'ai pas besoin de nommer pour la faire connoître. L'Auteur des Elémens de la Philosophie de Newton me permettra sans doute de dire que son ouvrage n'est pas, à beaucoup près, si bien fait que les Institutions de Physique.

forcés de juger autrement qu'ils jugeroient en suivant leurs principes. Au contraire ils ne compofent autrement qu'ils composeroient, que parce qu'ils sont persuadés que tous les autres hommes, ou du moins le plus grand nombre, n'ont pas la même façon de fentir. Ainsi, s'ils suivent telle idée ou tel plan, c'est qu'ils ont observé que ce plan, qui leur déplaît à eux-mêmes, sera goûté des autres, qu'ils croient sûrement moins connoisseurs qu'eux, & qui le font vraisemblablement moins que des maîtres de l'Art.

Detels motifs énervent les talens, corrompent le génie, & ôtent le plaisir qu'on auroit à suivre son penchant naturel. Que je sçai de gré à l'Orphée [1] du siècle de les avoir méprisés! On ne trouve cependant que de trop fréquens exemples de cette conduite politi-

services a regular.

[ 1 ] M. Rameau.

que ou intéressée; & c'est elle qui aura vraisemblablement déterminé Molière à donner tant de

farces au sot Public.

Ce qu'il y a de surprenant, c'est que c'est en cela précisément, je veux dire, en cette attention à étudier les goûts d'autrui, en cette adresse à s'y conformer, quelque ridicules que ces goûts puissent être, que consiste la beauté, ou la perfection des ouvrages dont il s'agit. Tant il est vrai que nous n'avons point d'idées absoluës, & que rien n'est beau, que ce qui a été jugé, établi tel par des opinions arbitraires. Que dis-je? il ne faut qu'être protégé par de certains beaux esprits mâles, ou femelles principalement, décider de tout hardiment, quelque superficiel qu'on soit, s'ériger en chef de quelques sociétés, ou bureaux littéraires, en premier Ministre de ces sortes de Républiques, ou du moins se mettre au rang des courtisans, pour donner le ton à une infinité de gens incapables de penser par eux-mêmes, & pour se faire ainsi une réputation dûë à la cabale, & au mauvais goût, plutôt qu'à son propre mérite.

Une vieille femme, à qui toutes les portes de la galanterie sont déformais fermées, à moins qu'elle ne soit riche & généreuse, ne peut mieux faire que de se jetter dans la dévotion. À-t'elle le malheur de ne pas croire? ( car alors c'en est un ) il ne lui reste que de cultiver son esprit, lorsqu'elle en a; c'est le pis-aller d'une femme, même dans le déclin de sa beauté. Ainsi au défaut d'adorateurs, ou d'amans solides, il faut bien se contenter d'ouvrages & de courtisans d'esprit. Triste ressource lorsqu'on n'a pas perdu le goût des plaisirs!

C'est dans ces petites Académies du goût, qu'on en manque le plus, & qu'on en veut cependant fixer les régles invariables. Un bon mot, fouvent un mauvais bon mot fort attendu, y tient lieu du bons sens; (,, c'est une bonne fortune qui ,, [ 1 ] n'arrive qu'à un homme " d'esprit ; " c'en est assez , tout le monde est content : ) & au lieu de génie, on n'y trouve guéres que ce qu'on appelle esprit de Caffé; à moins que quelque docte pédant, qui n'a pas même cet esprit-là, & qui croit dans son cahos d'érudition les avoir tous, ne trouble le filence de ceux qui font à l'affut de l'esprit, ou comme sur une sellette; & braillant indifferemment Politique, Morale, Théotogie, Molinisme, Hist. naturelle, maladies Vénériennes, Antiquites, en un mot tout ce qu'un tyran de conversation peut dire avec audace, n'ennuie par ses pésantes differtations d'honnêtes gens con-

[ 1 ] Pensées de M. de la Rochesoucaut.

traints de céder à la force de ses poûmons, dont le cruel abuse encore, pour se rendre plus insup-

portable dans la fociété.

C'est dans ces brillantes assemblées de beaux esprits, où préside quelque Coriphée de la littérature, qu'on juge en deux mots l'esprit & le génie, Voltaire & Fontenelle. Gardés-vous bien, si vous n'avés pas l'honneur d'y être admis, de penser autrement, & d'oser dire avec moi qu'une telle décision n'est que des mots, ou de vains sons; & avec Horace

. . Verba & voces, prætereaque nihil,

Ou votre goût légitimement méprisé vous fera placer justement dans le dernier dégré des connoisseurs. Et vous, qui aiant déja quelque réputation n'êtes pas encore de cette Académie, ne dédaignez pas d'y briguer une place; faites même ( i61 )

même tous vos efforts pour l'obtenir: car c'est une cour si singuliere que tous ceux qui ne font pas courtisans, sont ennemis, & on les écrase, autant qu'on le peut, avec tout leur mérite. Ceux qui ne m'en croiroient pas sur ma parole, peuvent lire une lettre de M. de V. sur les inconvéniens atachés à la literature. Mais lui-même, M. de V... qui a tant fait d'efforts pour descendre à la qualité de Membre Académique, par quelle fatalité at'il négligé d'entrer dans les illuftres Académies dont je parle? Mais cette digression n'est déja que trop longue; revenons au vrai goût.

On convient, & cela s'ensuitencore de ma théorie du goût, que ce n'est point à force d'esprit, j'entends de finesse d'esprit, qu'on peut bien rendre un sentiment & qu'ainsi en ce sens la faculté de sentir est fort au-dessus de celle de penser, ( quoiqu'elles ne different point es-

L

fentiellement ) en ce que par un abus honteux des talens, la plûpart de nos Ecrivains ne songent qu'à envelopper leurs sentimens dans un certain clinquant d'imagination, qui les éblouit eux-mêmes si fort, qu'ils le prennent pour de l'or véritable. Heureux les Auteurs, qui au lieu de mettre à la torture les esprits occupés à débrouiller le fil entortillé, & comme le peloton de leurs idées confuses & alambiquées, saisissent par tout la nature ou le vrai, donnent des couleurs, &, pour ainsi dire, un corps à ce qu'il y a de plus fin & de plus subtil dans les ressorts du cœur & dans les mobiles des passions, & qui sçavent enfin remuer fortement les autres par celles dont ils font eux-mêmes pénétrés! Mais que ces Ecrivains sont rares au siècle où nous vivons! la mort d'un seul les mettroit tous au tombeau. On n'est inondé que de

Romans frivoles, de critiques impolies qui déconcertent les talens & ne les valent jamais, (1) de satires, de libelles, où les plus beaux talens sont déchirés par les dents de l'envie; de brochures hebdomadaires ou éphémères, dont le nom anonce la courte durée, & qui sont pourtant les seuls ouvrages qui s'enlevent aujourd'hui, & qu'un habile Auteur ose présenter avec confiance au Savant Public; on ne voit enfin que des écrits pleins d'expressions singulieres, de tours recherchés, en un mot, de ces jeux d'imagination qui marquent l'enfance de l'esprit. Voila le goût dominant & la mode d'aujourd'hui. La nature a tant de défauts, qu'on ne sauroit trop la farder; les pompons, les mouches, les rubans ne méssient point à la trop simple vérité. La nature en effet peut-elle

<sup>(1)</sup> La critique est aisée, & l'Art est difficile. Destouch. le Glorieux.

fe comparer aux charmes séducteur de l'Art? Qu'est-ce que le sentiment le mieux rendu, mis en regard d'une heureuse & brillante saillie? Eh! bon Dieu! comment

peut-on être Sçavant? [1]

Ainsi parlent & ont interêt de parler ceux qui n'aiment à lire que ce qu'ils pourroient faire eux-mêmes, grace à la vaste étenduë de leur génie & de leurs connoissances, je veux dire des Romans, une petite Comédie en un Acte & en Vers, &c.

L'esprit n'est pas seulement distribué avec peu d'économie sur nos théâtres, & dans tous les ouvrages d'agrément, (tître qu'on leur donne, & qu'on ne croit ja-

<sup>[ 1 ]</sup> L'Auteur des Lettr. Pers. parle de gens qui ne comprenoient pas qu'on pût être Persan. Ces sots-là sont-ils plus ridicules que l'espéce de petits - maîtres beaux-esprits dont je veux parler. Paris en est rempli, & on les connoît à la seule dédicace de leurs livres.

(165) mais assez rempli) il prend la place du sentiment mal exprimé, du fait Historique noie dans des réflexions déplacées; il est semé par tout, il est prodigué jusques dans les ouvrages férieux & Philosophiques, comme l'Antidote de la Science, & une espéce d'excuse au Lecteur, qu'on auroit véritablement grand tort de ne pas amuser, suivant le précepté [i] d'Horace, en l'inftruisant; mais sur tout dans les premiers chapitres d'un ouvrage qui doivent toûjours être, quelque abstrait que soit le sujet qu'on traite, je ne dis pas à la portée de tout le monde, mais fort agréables: de forte que pour éviter le reproche de Pédanterie, il faut indispensablement se jetter dans un excès contraire [2], & rendre la vérité ridicule, pour vouloir l'embellir.

<sup>[ 1 ]</sup> Omne tulit punctum, qui miscuit utile dulci.

<sup>[ 2 ]</sup> In vitium ducit culpæ fuga.

Pour prouver que l'usage le veut & nous en impose la loi, écoutons encore un moment nos Néologues, car ils parlent à peu près ainsi, ou comme la Taupe de Tanzai [1], (animal ingénieux qui a surpassé tous nos Aristarques par sa maniere de critiquer, à laquelle je ne trouve rien de comparable que les bonnes plaisanteries de Mr. de Maupertuis [2] sur le même sujet.)

Les fleurs & les agrémens sient encore mieux aux plus hautes Sciences, qu'aux beaux Arts, parce qu'étant fort séches & dégoûtantes par elles-mêmes, elles en ont plus de besoin. La Médecine, la Métaphysique, la Géométrie, &c. ne devroient jamais se montrer dans leur triste déshabillé. On peut aissément, sans laisser tomber une

<sup>[1]</sup> Tanzai & Néadarnée. Tom. 1.
[2] Lettre sur la Comet. 2. Edit. Avertissem. du Libraire.

fleur déplacée, écarter les ronces & les épines, qui pourroient blesser des mains délicates. Selon qu'un sujet est abstrait, ou sensible, il faut le représenter sous des traits frapans, ou déliés, corporifier l'un, anatomiser, distiller l'autre, c'est-à-dire qu'on doit parler de l'Ame, comme si c'étoit un corps, & du corps comme si c'étoit une Ame. La vérité est une chenille qu'on peut métamorphoser en papillon, lorsqu'on veut plaire & bien servir le goût & la délicatesse des François. Il ne faut à l'une & à l'autre qu'un heureux assortiment de quelques couleurs vives: & ces couleurs qui sont si aimables, le bleu, le blanc, le vermillon, &c. la vérité les prend en passant par les mains de l'imagination, son véritable interprête, comme la chenille en changeant d'état. C'est ainsi que l'ont véritablement pensé les Descartes, les Mallebran-

L 4

che, les Leibnitz, les Wolff, les Fontenelle, [1] &c. Pourquoi en effet ne seroit-il pas permis à l'efprit, comme aux belles, de faire valoir les ressources de sa petite coquéterie? N'est - ce pas à force d'avoir amoli, égaïé le fond sec & rembruni de la Philosophie, qu'elle est devenuë, par la plus jolie métamorphose du monde, une Reine aussi enjouée qu'elle étoit sérieuse autrefois. C'est une plaine aride changée en parterres charmans, par les fleurs qu'on y a semées, de sorte que, comme s'exprime l'Auteur du plus joli ouvrage qui soit forti des mains des Philosophes, la Philosophie n'est plus qu'un plai-sir qui réside, je ne sais où, dans la raison, & ne fait rire que l'esprit. Quelle gentillesse ! quel-

ces grands Philosophes, que parce qu'il a affecté, & beaucoup plus qu'eux, de mettre par tout de l'imagination.

( 169 ) le imagination plus digne de mettre en œuvre celle des Tourbillons, plus fûr de l'embellir! Et le moïen que la Marquise à qui son aimable Philosophe promet du plaisir, n'eût pas envie d'aprendre cet-

te Philosophie-là!

Il faut convenir que l'esprit, le langage, le style, le goût, les opi-nions, les mœurs, la Religion même, tout est caprice, tout est mode, jusqu'aux remêdes de la Médecine. Mais pour m'étendre aux seules opinions Philosophiques, n'est - il pas certain qu'il n'y a qu'un Cartésien qui puisse traiter aujourd'hui Locke de scélérat, & tous les ennemis des idées innées, comme les siens propres? Ne parlons-nous pas plus hardiment que du tems de Descartes & de Lami, ce pauvre Médecin qui fut si fort inquiété parce qu'il avoit dit d'après Lucrece que nos yeux n'étoient point faits pour voir? Mais voiés l'illus-

tre Philosophe moderne s'élever sur les débris de l'Antiquité, & tomber ensuite réduit en poudre par Newton. Le vuide du sistême Epicurien étoit proscrit par l'un; l'autre l'a rapellé. Les opinions des hommes ressemblent aux plantes dont la nouveauté & la magnificence atire les regards & l'admiration des Botanistes. Quand le Tournesol, par exemple, & la Philosophie Cartésienne parurent pour la premiere fois, c'étoit la plus belle plante du monde, & la vraie Philosophie: tout l'Univers fut Cartésien. Aujourd'hui le Tournesol n'est plus qu'une plante ordinaire qui se fane & se séche très-vîte; & le système Cartésien n'est plus qu'un Roman Philosophique; le monde entier devient Newtonien. Les Philosophes se succédent, comme les mots [1]

[1] Multa renascentur quæ jam perière, candentque

Que nunc sunt in honore, vocabula. Horat.

(171)

& les opinions. Il en viendra peutêtre un autre, ( s'il n'est déja venu,) qui éclipsera Newton, comme Newton a éclipfé Descartes. Celui-ci ne sera point Astronome profond aux yeux des beaux esprits; ni Roi des beaux esprits aux yeux de l'Astronome; les Savans jaloux de tant de réputation & de gloire, admireront autant & la profondeur & la variété de ses connoissances, que les beaux esprits seront enchantés des agrémens de fon imagination; aussi favori de la Nature, que des Grands & des Rois, il étendra les limites des Sciences par son génie, & fera tomber sur le mérite indigent les faveurs mêmes qui lui seront acordées. Ami des talens, il n'aura de plaisir à voir croître son nom & sa fortune, que pour les protéger, Enfin plus obligeant encore que célébre, il ne se glorifiera que d'un tître trop rare, & autant

au dessus de tous les autres, que le cœur est au dessus de l'esprit.

### S. IV.

#### Du Génie.

Je vais tâcher de fixer l'idée du Génie avec plus de précision que je n'ai fait jusqu'à présent. On entend communément par ce mot Génie, le plus haut point de per-fection, où l'esprit humain puisse atteindre. Il ne s'agit plus que de favoir ce qu'on entend par cette perfection. On la fait confister dans la faculté de l'esprit la plus brillante, dans celle qui frape le plus & même étonne, pour ainsi dire, l'imagination: & en ce sens, dans lequel j'ai emploié moi - même le terme de Génie, pour me conformer à l'usage que j'avois dessein de corriger ensuite, nos Poëtes, nos Auteurs sistématiques, tout,

(173)

jusqu'à l'Abé Cartaut de la Villate [1] auroit droit au Génie; & le Philosophe qui auroit le plus d'imagination, le P. Mallebranche,

seroit le premier de tous.

Mais si le Génie est un esprit aussi juste que pénétrant, aussi vrai qu'étendu, qui non seulement évite constamment l'erreur, comme un Pilote habile évite les écuëils, mais se servant de la raison, comme il se sert de la boussole, ne s'écarte jamais de son but, manie la vérité avec autant de précision que de clarté, & enfin embrasse aisément & comme d'un coup d'œil une multitude d'idées, dont l'enchaînement forme un sistême expérimental ausli lumineux dans ses principes, que juste dans ses conséquences, adieu les prétentions de nos beaux esprits, & de nos célébres constructeurs d'hypothè-

<sup>[ 1 ]</sup> Essai Historique & Philosophique du Goût.

(174)

ses! Adieu cette multitude de Génies! Qu'ils seront rares désormais! Passons en revuë les principaux Philosophes modernes, auxquels le nom de Génie a été prodigué, & commençons par Descartes.

Le chef-d'œuvre de Descartes est sa (a) Méthode, & il a poussé

(a) 1. Descartes a purgé la Philosophie de toutes ces expressions ontologiques, par lesquelles on s'imagine pouvoir rendre intelligibles les idées abstraites de l'Etre. Il a diffipé ce cahos, & a donné le modêle de l'art de raisonner avec plus de justesse, de clarté, & de méthode. Quoiqu'il n'ait pas suivi lui-même sa propre méthode, nous lui devons l'esprit Philosophique qui va dans un moment remarquer toutes ses erreurs, & celui qu'on fait aujourd'hui régner dans tous les livres. Que d'ouvrages bien faits depuis Descartes! Que d'heureux efforts depuis les fiens! Ses plus frivoles conjectures ont fait naître l'idée de faire mille expériences, auxquelles on n'auroit peut-être jamais songé. Il est donc permis aux esprits vifs, ardens à inventer, de devancer par leurs spéculations, quelque inutiles qu'elles soient en elles-mêmes , l'expérience même qui les detruit. C'est risquer d'être utile, du moins indirectement.

fort loin la Géométrie, du point où il l'a trouvée, peut-être autant

2. Ceux qui disent que Descartes ne fait pas un grand Géométre, peuvent, comme dit M. de Voltaire, (Lettre sur l'Ame 73.74.) se reprocher de battre leur nourrice. Mais on voit par ce que je dis dans le texte au sujet de la Géométrie, qu'il ne sussit pas d'être un grand Géométre, pour être

à juste tître qualifié de Génie.

2. Après la méthode & les ouvrages Géométriques de ce Philosophe, on ne trouve plus que des systèmes ; c'est-à-dire , des imaginations, des erreurs. Elles sont fi connuës, qu'il suffira, ce me semble, de les exposer. Descartes avoue, comme Locke, qu'il n'a aucune idée de l'Etre & de la substance, & cependant il la définit ( Def. 6. de ses Medit. Rép. aux 2es. Object. à la 20. des 3es. & aux 4es. Il fait consister l'essence de la matière, qu'il ne connoît pas, dans l'étenduë folide; & lorsqu'on lui demande ce que c'est que le corps, ou la substance étenduë, il répond que c'est une substance composée de plusieurs autres substances étenduës, qui le sont encore elles - mêmes de plusieurs autres semblables. Voila une définition bien claire & bien expliquée! Avec cette étendue, Descartes n'admet que du mouvement dans les corps. Dieu est la cause premiere de ce mouvement, comme Descartes est l'Auteur de ces loix reconnues

que Newton l'a poussée lui-même, du point où l'avoit laissée Descartes.

pour fausses, & que les Cartésiens mêmes corrigent tous les jours dans leurs ouvrages. On explique tous les phénomenes par ces deux seules propriétés, l'étendue matérielle. & le mouvement communiqué sans cesse immédiatement par la force divine. On imagine non-seulement qu'il n'y a que trois fortes de particules ou de matiere dans le monde, subtilis, globulosa, striata, mais on décide de quelle maniere Dieu a mis chacune d'elles en mouvement. Ces particules remplissent tellement le monde, qu'il est absolument plein. Sans Newton, ou plutôt sans la Physique, la Mécanique, & l'Astronomie, adieu le vuide des Anciens. On fabrique des tourbillons, & des cubes qui expliquent tout jusqu'à ce qui est inexplicable, la création. Voila le poison, voici l'Antidote. L'Auteur avouë dans son L. des Princip. art. 9. que son système pourroit bien n'être pas vrai, & qu'il ne lui paroît pas tel à lui-même. Que pouvoit-il donc penser de son risible traité de form. fæt. ?

4. Descartes est le premier qui ait admis un principe moteur, différent de celui qui est dans la matière, connu, comme on l'a dit au commencement de l'Ouvrage, sous le nom de force motrice, ou de forme active. Mallebranche convient lui-même de ce que j'avance, pour en faire honneur a Des-

Enfin

Enfin personne ne lui resuse un esprit naturellement Philosophique.

cartes. Aristote & tous les Anciens (excepté les Epicuriens qui par un intérêt hypothétique n'avoient garde d'admettre aucun principe moteur, ni matériel, ni immatériel; ) reconnurent la force motrice de la matiere, fans laquelle on ne peut completter l'idée des corps. Mallebranche ( L. vt. p. 387. in 4°, 1678. ) convient du fait, & à plus forte raison Leibnitz, dont on parlera à son Article. Enfin si vous lisez Goudin, p. 21. 165. 167. 264. , &c. Tom. II. 2. Edit. Barbay Comment. in Axist. Phys. p. 121. 123. & autres Scholastiques, vous verrez que la force motrice de la matiere a été enseignée dans tous les tems dans nos Ecoles Chrétiennes. Ratio principii activi, dit Goudin , convenit substantiis corporeis , & inde pendent affectiones corporum que cernuntur in mundo.

. Descartes écrit à la fameuse Princesse Palatine Elisabeth, qu'on n'a aucune affurance du destin de l'Ame après la mort : il définit la pensée, Art. 13. toute connoissance , tant Sensitive qu'intellectuelle. Ainsi penser, selon Descartes, c'est sentir, imaginer, vouloir, comprendre; & lorfqu'il fait confister l'essence de l'Ame dans la penfée, lorsqu'il dit que c'est une substance qui pense, il ne donne aucune idée de la Nature de l'Ame; il ne fait que le dénom-

(178

Jusques - là Descartes n'est pas un homme ordinaire; ce seroit même

brement de ses propriétés, qui n'a rien de si révoltant. Chez ce Philosophe, l'Ame spirituelle, inétenduë, immortelle, sont de vains sons pour endormir les Argus de Sorbonne. Tel a été encore son but, lorsqu'il a fait venir l'origine de nos idées de Dieu même immédiatement. Qua queso ratione, dit le Professeur en Théologie, que je viens de citer, Cartesius demonstravit ideas rerum esse immediate à Deo nobis inditas & non à sensibus acceptas sicuti docent Aristoteles . Divus Thomas, ac primates Theologi ac Philosophi? ..... cur anima non esset corporea, licet suprà suam cogitationem reflectendo, in ea corporeitatem non adverteret? Et quid non potest, qui omnia potuit? M. Goudin ne se seroit point si fort emporté contre Descartes, s'il l'eût aussi-bien entendu, que le Médecin Lamy qui le soupconne avec raison d'être un adroit matérialiste : & si M. Deslandes, ( Histoire Critique de la Philosophie, T. II. à l'article de l'immortalité de l'Ame ) eut auffi solidement réfléchi , qu'il a coutume de faire, il n'eût pas avancé témérairement que Descartes est le premier qui ait bien éclairci les preuves de ce dogme, qui ait bien fait distinguer l'Ame, du corps, les substances spirituelles, de celles qui ne le sont pas; il ne s'en seroit pas fixé aux quatre propositions qu'il rapporte, & qui, loin de rien éclaireir, sont aussi obscures que la quesun Gênie, si pour mériter ce tître, il ne falloit qu'éclipser & laisser fort loin derriere soi tous les autres Mathématiciens. Mais les idées des grandeurs font simples, faciles à

tion même. Un être inétendu ne peut occuper aucun espace; & Descartes qui convient de cette vérité, recherche sérieusement le siège de l'Ame, & l'établit dans la glande pinéale. Si un être sans aucunes parties pouvoit être conçu exister réellement quelque part, ce seroit dans le vuide, & il est banni de l'hypothèse Cartésienne. Enfin ce qui est sans extension, ne peut agir sur ce. qui en a une. A quoi servent donc les causes occasionnelles par lesquelles on explique l'union de l'Ame & du corps ? Il est évident par-là que Descartes n'a parlé de l'Ame, que parce qu'il étoit forcé d'en parler. & de la maniere qu'il en a parlé, dans un tems où tout son mérite même étoit plus capable de nuire à sa fortune, que de l'avancer. Descartes n'avoit qu'à ne pas rejetter les propriétés frappantes dans la matiere, & transporter à l'Ame la définition qu'il a donnée de la matiere, il eut évité mille erreurs, & nous n'eussions point été privés des grands progrès que cet excellent esprit eut pu faire, fi au lieu de se livrer à de vains systèmes, il eût toûjours tenu le fil de sa Géométrie & ne se fût point écarté de sa propre Méthode.

(178

Jusques - là Descartes n'est pas un homme ordinaire; ce seroit même

brement de ses propriétés, qui n'a rien de si révoltant. Chez ce Philosophe, l'Ame spirituelle, inétenduë, immortelle, sont de vains sons pour endormir les Argus de Sorbonne. Tel a été encore son but, lorsqu'il a fait venir l'origine de nos idées de Dieu même immédiatement. Qua queso ratione, dit le Professeur en Théologie, que je viens de citer, Cartesius demonstravit ideas rerum esse immediate à Deo nobis inditas & non à sensibus acceptas sicuti docent Aristoteles, Divus Thomas, ac primates Theologi ac Philo-Sophi? ..... cur anima non esset corporea, licet suprà suam cogitationem reflectendo, in ea corporeitatem non adverteret? Et quid non potest, qui omnia potuit? M. Goudin ne se seroit point si fort emporté contre Descartes, s'il l'eût aussi-bien entendu, que le Médecin Lamy qui le soupçonne avec raison d'être un adroit matérialiste : & si M. Deslandes, ( Histoire Critique de la Philosophie, T. II. à l'article de l'immortalité de l'Ame ) eut aussi solidement résléchi, qu'il a coutume de faire, il n'eût pas avancé témérairement que Descartes est le premier qui ait bien éclairci les preuves de ce dogme, qui ait bien fait distinguer l'Ame, du corps, les substances spirituelles, de celles qui ne le sont pas; il ne s'en seroit pas fixé aux quatre propositions qu'il rapporte, & qui, loin de rien éclaireir, sont auffi obscures que la quesun Génie, si pour mériter ce tître, il ne falloit qu'éclipser & laisser fort loin derriere soi tous les autres Mathématiciens. Mais les idées des grandeurs sont simples, faciles à

tion même. Un être inétendu ne peut occuper aucun espace; & Descartes qui convient de cette vérité, recherche sérieusement le siège de l'Ame, & l'établit dans la glande pinéale. Si un être sans aucunes parties pouvoit être conçu exister réellement quelque part, ce seroit dans le vuide, & il est banni de l'hypothèse Cartésienne. Enfin ce qui est sans extension, ne peut agir sur ce. qui en a une. A quoi servent donc les causes occasionnelles par lesquelles on explique l'union de l'Ame & du corps? Il est évident par-là que Descartes n'a parlé de l'Ame, que parce qu'il étoit forcé d'en parler, & de la maniere qu'il en a parlé, dans un tems où tout son mérite même étoit plus capable de nuire à sa fortune, que de l'avancer. Descartes n'avoit qu'à ne pas rejetter les propriétés frappantes dans la matiere, & transporter à l'Ame la définition qu'il a donnée de la matiere, il eut évité mille erreurs, & nous n'eussions point été privés des grands progrès que cet excellent esprit eut pu faire, si au lieu de se livrer à de vains systèmes, il eût toûjours tenu le fil de sa Géométrie & ne se fût point écarté de sa propre Méthode.

M 2

faisir & à déterminer. Le cercle en est petit, & des signes toûjours présens à la vue, les rendent toûjours sensibles; de sorte que la Géométrie & l'Algébre sont les Siences où il y a moins de combinaisons à faire, sur tout de combinaisons difficiles; on n'y voit par tout que problêmes, & jamais il n'y en eut moins à résoudre. De là vient que les jeunes gens qui s'apliquent aux Mathématiques pendant trois ou quatre ans avec autant de courage, que d'esprit, vont bientôt de pair avec ceux qui ne sont pas faits pour franchir les limites de l'Art : & communément les Géométres, loin d'être des Génies, ne sont pas même des gens d'esprit; ce que j'atribuë à ce petit nombre d'idées qui les absorbent, & bornent l'esprit, au lieu de l'étendre, comme on sel'imagine. Quand je vois un Géométre qui a de l'efprit, je conclus qu'il en a plus qu'un autre ; ses calculs n'emportent que le superflus, & le nécessaire lui reste toûjours. Est-il étonnant que le cercle de nos idées se resserre proportionnellement à celui des objets qui nous occupent sans cesse? Les Géométres, j'en conviens, manient facilement la vérité: & ce seroit doublement leur faute, s'ils ne savoient pas la vraie méthode de l'exposer, depuis que le célébre M. Clairaut a donné ses Elémens de Géométrie; (car, bon Dieu! avant cet excellent ouvrage, en quel désordre, & quel cahos étoit cette science!) Mais faites les sortir de leur petite sphére; qu'ils ne parlent ni de Physique, [1]nid'Astronomie; qu'ils passent à de plus grands objets, qui n'aient aucun raport avec ceux qui dé-

[ 1 ] Encore faut-il beaucoup plus de talens pour la Physique, que pour la Géométrie. De-là vient que les Géométres sont encore communément d'assez mauvais Physiciens.

M 3

pendent des Mathématiques, par exemple, à la Métaphysique, à la Morale, à la Physiologie, à la Littérature : semblables à ces enfans qui croïoient toucher le Ciel au bout de la plaine, ils trouveront le monde des idées bien grand. Que de problêmes, & de problêmes très-composés & très-difficiles! Quelle foule d'idées, (fans compter la peine que les Géométres ne se donnent pas ordinairement d'être lettrés & érudits) & de connoissances diverses à embrasser d'une vue générale, à rassembler, à comparer! Ceux qui, faute de lumieres, veulent des autorités pour juger, n'ont qu'à lire le Difcours que M. de Maupertuis prononça le jour qu'il fut reçu à l'A-cadémie Françoise, & l'on verra si j'exagere le peu de mérite des Géométres & les talens nécessaires pour réuffir dans des Sciences d'une sphére plus étendue. Je n'en appelle, comme on voit, qu'au suffrage d'un profond Géomètre, & pourtant homme de beaucoup d'esprit, orné de diverses connoissances, & qui plus est, vrai Génie, si on l'est par les qualités les plus rares qui le caractérisent, la vérité, la justesse, la précision & la clarté, même en des matieres qui lui sont tout à fait étrangeres. Qu'on me montre en Descartes des qualités aussi essentielles au Génie, & sur tout qu'on me les fasse voir ailleurs qu'en Géométrie, puisqu'encore une fois le premier des Géométres feroit peut - être le dernier des Métaphysiciens; & l'illustre Philosophe dont je parle, en est lui même une preuve trop sensible. Il parle des idées fans savoir d'où, ni comment elles lui viennent; ses deux premieres définitions sur l'esfence de l'Ame & de la matiere font deux erreurs, d'où découlent toutes les autres. Assûrément

dans ces Méditations Métaphysiques dont M. Deslandes admire la profondeur, ou plutôt l'obscurité, Descartes ne sait ce qu'il cherche, ni où il veut aller : il ne s'entend pas lui - même. Il admet des idées innées ; il ne voit dans les corps qu'une force divine. Il montre son peu de jugement, soit en refusant le sentiment aux bêtes, soit en formant un doute impraticable, inutile, dangereux, soit en adoptant le faux, comme le vrai, en ne s'acordant pas fouvent avec lui-même, en s'écartant de sa propre Méthode; en s'élevant par la vigueur déréglée de ses esprits, pour tomber d'autant plus, & n'en retirer que l'honneur de donner, comme le téméraire Icare, un nom immortel aux Mers dans lesquelles il s'est noïé.

Je veux, & je l'ai insinué moimême, que les égaremens mêmes de Descartes soient ceux d'un grand homme; je veux que sans lui nous n'eussions point eû les Huygens, les Boyle, les Mariotte, les Newton, les Musschenbroeck, les s'Gravefande, les Boerhaave, &c. qui ont enrichi la Physique d'une prodigieuse multitude d'expériences; & qu'en ce sens il soit, fort permis aux imaginations vives de se donner carriere. Mais, n'en déplaise à M. Privat de Moliere, grand partisan des systèmes, & en particulier de l'hypothèse Cartésienne (1), qu'est-ce que cela prouve en faveur des conjectures frivoles de Descartes? Il a beau dire, des systèmes gratuits ne seront jamais que des châteaux en l'air, fans utilité, comme sans fondement.

Et vous, Enfant de l'imagination, Oratorien (a) célébre, ingrat, qui déclamant contr'elle, pouvez bien passer pour battre votre pro-

(1) Leçons de Physique T. III. Lec. II.

( a ) Mallebranche, après avoir distingué

pre nourrice; vous êtes plus habile à édifier que Bayle ne l'étoit à dé-

la substance de ses modifications, & définice dont il n'a point d'idée, l'essence d'une chose (V. Rech. de la vérit. L. 3. c. 1. 2. Part. c. 7. 8., ) fait consister l'essence de la matiere dans l'étenduë, comme a sait Descartes. En habile Cartésien il déploie toute sa force & son éloquence contre les sens, qu'il imagine toûjours trompeurs; il nie aussi le vuide, met l'essence de l'Ame dans la pensée. L. 3. P. 1. c. 1., &c.

2. Quoiqu'il admette dans l'homme deux substances distinctes, il explique les facultés de l'Ame par celles de la matière (L. 1. c. 1. L. 111. c. v111. ) Sur une idée fausse du mot pensée, dont il fait une substance, il croit qu'on pense toujours, & que lorsque l'Ame n'a pas conscience de ses penices, c'est alors qu'elle pense le plus, parce qu'on a toûjours l'idée de l'être en général. (L. 3. c. 2. p. 1. c. 8. ) Il définit l'entendement, " la faculté de recevoir differentes " idées, & la volonté, celle de recevoir " differentes inclinations , ( L. 1. c. 1. ) , ou , si l'on veut , une impression na-, turelle qui nous porte vers le bien en gé-" néral , l'unique amour ( L. 4. c. 1. ) , que Dieu nous imprime. Et la liberté , est la force qu'a l'esprit de déterminer , cette impression Divine vers les objets , qui nous plaisent. Nous n'avons cepentruire; mais cesavant homme avoit l'esprit juste, & prompt à éviter

" dant, ajoûte-t'il, ni idée claire, ni mê-" me sentiment intérieur de cette égalité de " mouvement vers le bien: " & c'est de ce défaut d'idées qu'il part pour donner les définitions que je viens de rapporter, auxquelles on s'apperçoit effectivement que l'Auteur mauque d'idées.

3. Mallebranche est le premier des Philofophes qui ait mis fort en vogue les esprits animaux, mais comme une hypothèse, car il n'en prouve nulle part l'existence d'une

maniere invincible.

4. Je viens au fonds du système principal

du P. Mallebranche. Le voici.

" Les objets que l'Ame apperçoit, sont ,, dans l'Ame, ou hors de l'Ame; les pre-" miers se voient dans le miroir de nos sen-" timens, & les autres dans leurs idées, , ( L. 3. c. 1. p. 2. ) c'est-à-dire, non eux-" mêmes, ni dans les idées, ou images ,, qui nous en viennent par les sens ( L. 3. , c. 1. 4. p. 2. c. 1x., ) mais dans quel-" que chose qui étant intimement uni à no-, tre Ame, nous représente les corps ex-,, ternes. Cette chose est Dieu. Il est très-" étroitement uni à nos Ames par sa pré-" sence... cette présence claire, intime, " nécessaire de Dieu agit fortement sur l'es-, prit. On ne peut se défaire de l'idée de " Dieu. Si l'Ame confidere un être en par-

## l'erreur, & yous êtes un esprit faux, incapable de saisir la verité; l'ima-

" ticulier, alors elle s'approche de quelques-" unes des perfections divines, en s'éloi-" gnant des autres, qu'elle peut aller cher-", cher le moment suivant (L. III. p. 2. c.

22 V. VI. ) Les corps ne sont visibles que par le , moien de l'étenduë. Cette étenduë est in-, finie, spirituelle, nécessaire, immuable, of fouvent Mallebranche en parle comme d'une étenduë composée ) c'est un des attributs de Dieu. Or tout ce qui est en Dieu, est " Dieu; c'est donc en Dieu que je vois les corps. Je vois clairement l'infini en " ce sens que je vois clairement qu'il n'a point de bout. Je ne puis voir l'infini dans des êtres finis; donc, &c. donc , l'idée de Dieu ne se présente à mon Ame. , que par son union intime avec elle. Donc ,, il n'y a que Dieu qu'on connoisse par lui-, même, comme on ne connoît tout , que par lui.

"Comme tout ce qui est en Dieu, est "très-spirituel, très-intelligible, & trèsprésent à l'esprit, de-là vient que nous "voyons les corps sans peine dans cette idée "que Dieu renserme en soi, & que j'ap-"pelle l'étendue ou le monde intelligible. Ce "monde ne représente en soi les corps que "comme possibles, avec toutes les idées "des vérités, & non les vérités mêmes qui gination qui vous domine ne vous permet pas de parler des passions,

" ne sont rien de réel ( L. 3. c. 6. p. 2. ) " Mais les sentimens de lumiere & de cou-" leurs, dont nous sommes affectés par l'él " tenduë, nous font voir les corps existans. Ainsi Dieu, les corps possibles, les corps existans se voient dans le monde intelligible, qui est Dieu, comme nous nous voyons dans nous-mêmes. Les Ames , des autres hommes ne se connoissent que " par conjectures: enfin il s'en suit que notre , entendement reçoit toutes ses idées, non , par l'union des deux substances, ( qui est " inutile dans ce système, ) mais par l'union " seule du verbe, ou de la sagesse de Dieu, ,, par ce monde immatériel, qui renferme " l'idée, la représentation, & comme l'image du monde matériel ; par l'étendue " intelligible, qui est les corps possibles. ,, ou la substance divine même, en tant " qu'elle peut être participée par les corps " dont elle est représentative.

C'est jusqu'ici Mallebranche qui parle, ou que je sais parler, conformément à ses principes, desquels il s'ensuit, comme on l'a remarqué il y a longtems, que les corps sont des modifications de Dieu, que notre célébre Métaphysicien appelle tant de sois l'être en général, qu'il sembleroit n'en saire qu'un être idéal. Ainsi voilà notre dévot Oratorien, Spinosiste sans le sçavoir, quoi-

sans en montrer vous-même, ni d'exposer les erreurs des sens, sans

qu'il fût déja Cartésien, car Spinosa l'étoit. Mais comme dit sagement M. de St. Yacinthe dans ses Recherches Philosophiques, c'est une chose qu'il ne faut pas chercher à ap-

profondir.

De telles visions ne méritent pas sans doute d'être sérieusement résutées. Qui pourroit seulement imaginer ce qu'un cerveau brûlé par des Méditations abstraites croit concevoir? Il est certain que nous n'appercevons pas l'infini, & que nous ne connoissons pas même le fini par l'infini; & cette vérité suffit pour ruïner le système du P. Malsebranche qui porte tout entier sur une supposition contraire. D'ailleurs je n'ai point d'idées de Dleu, ni des esprits; il m'est donc impossible de concevoir comment mon Ame est unie à Dieu.

Pascal a bien raison de dire qu'on ne peut concevoir un être pensant sans tête. C'estlà en esset que sont nos idées, elles ne sont que des modifications de notre substance; & si je n'en avois pas une parsaite conviction par mon sens intime, je serois également sûr que mes idées des objets sont dans moi, & à moi, & non hors de moi, dans Dieu, & à Dieu, puisque c'est toûjours dans moi que se grave l'image qui représente les corps. D'où il suit que ces idées hors de mon Ame, distinguées de ma substance, quelque étroi(191)

les éxagérer. J'admire la magnificence de votre ouvrage, il forme une chaîne nulle part interrompue; mais l'erreur, l'illusion, les rêves, les vertiges, le délire, en sont les matériaux, & comme les guides qui vous menent à l'immortalité. Votre palais ressemble à celui des Fées, leurs mains ont apprêté les mets que vous nous présentez. Qu'on a bien raison de dire que vous n'avez recherché la verité que dans letître de votrelivre! car vous

dement unies qu'on les suppose, sont chimériques. Je croirai que je vois en Dieu, quand une expérience fondée sur le sens intime, quand ma conscience me l'aura appris. Mallebranche paroît avoir pris la magnisque imagination de son monde intelligible 10. Dans Marcel Platonicien Zodiaq. chant 7. où l'on trouve des rêves à peu près semblables; 20. dans la Parmenide de Platon, qui croyoit que les idées étoient des êtres réels, distincts des créatures qui les apperçoivent hors d'elles. Ce subtil Philosophe n'a donc pas même ici le mérite de l'invention, & encore ce mérite-là feroit-il peu d'honneur à l'esprit.

ne montrez pas plus de sagacité à la découvrir, que d'adresse à la faire connoître aux autres. Esclave des préjugés, vous adoptez tout; dupe d'un phantôme ou d'une apparition, vous réalisez les chiméres qui vous passent par la tête. Les préjugés ont justement été comparés à ces saux amis qu'il saut abandonner, dès qu'on en a reconnu la persidie. Eh! qui la doit reconnoîtte, qui doit s'en garantir si ce n'est un Philosophe?

Ce n'est pas tout : non-seulement vous voyez tout en Dieu, excepté vos extravagances & vos solies, mais on a remarqué que vous en saites un machiniste si mal-habile, que son ouvrage ne peut aller, si l'ouvrier ne le sait mouvoir sans cesse, comme si vous aviez prétendu par cette idée Cartésienne, saire trouver peu surprenant que Dieu se sût repenti d'avoir sait l'homme.

Après

( 193 )

Après cela, Mallebranche, auriez-vous donc prétendu au rang des Génies, c'est-à-dire de ces esprits heureusement faits pour connoître & exposer clairement la vérité? Que vous en êtes different! Mais fans doute on vous prendra pour un esprit céleste, éthéré, dont les spéculations s'étendent au-delà du douzieme ciel de Ptolomée; car des idées acquises par les sens, que dis-je? les idées innées de Descartes ne vous suffisent pas; il vous en faut de divines, puisées dans le sein de l'immensité, dans l'infini: il vous faut un monde Spirituel, intelligible [ ou plutôt inintelligible ], où se trouvent les idées, c'est-àdire, les images, les représentations de tous les corps, au hazard d'en conclure que Dieu est tout ce qu'on voit, & qu'on ne peut faire un pas, fans le trouver dans ce vaste Univers, selon l'idée que Lucain exprime ainsi dans le neu-

N

# viéme livre de sa Pharsale,

Jupiter est quodeumque vides, quocumque moveris.

### Célébre Leibnitz, [a] vous rai-

(a) Leibnitz fait confister l'essence, l'être, ou la substance ( car tous ces mots sont synonimes ) dans des Monades, c'està-dire, dans des corps simples, immuables, indiffolubles, solides, individuels, aiant toûjours la même figure & la même masfe. Tout le monde connoît ces Monades. depuis la brillante acquisition que les Leibnitiens ont faite de Me. la Marquise du Chattelet. Il n'y a pas, selon Leibnitz, deux particules homogenes dans la matiere, elles sont toutes différentes les unes des autres. C'est cette constante hétérogénité de chaque élément, qui forme & explique la diversité de tous les corps. Nul être pensant, & à plus forte raison Dieu ne fait rien sans choix, sans motifs qui le déterminent. Or si les atômes de la matiere étoient tous égaux. on ne pourroit concevoir pourquoi Dieu eût préféré de créer & de placer tel atôme ici, plutôt que là, ni comment une matiere homogène eut pu former tant de differens corps. Dieu n'aiant aucun motif de préférence, ne pourroit créer deux êtres semblables possibles. Il est donc nécessaire qu'ils soient tous hétérogènes. Voila comme on

[ 195 )

sonnés à perte de vue sur l'être, & la substance, vous croïés connoître

combat l'homogénéité des élémens par le fameux principe de la raison suffisante. J'avouë qu'il n'est pas prouvé qu'un élément doive être similaire, comme le pensoit M. Boerhaave; mais réciproquement parce qu'on me dit que Dieu ne fait rien sans une raison qui le détermine, dois-je croire que rien n'est égal, que rien ne se ressemble dans la nature, & que toutes les Monades ou Essences sont differentes? Il est évident que ce système ne roule que sur la suposition de ce qui se passe dans un être qui ne nous a donné aucune notion de ses atributs. Mr. Clarke & plusieurs autres Philosophes admettent des cas de parfaite égalité, qui excluent toute raison Leibnitienne; elle seroit alors non pas suffisante, mais inutile, comme on le dit dans le texte.

Comme on dit l'homme & le monde de Defcartes, on dit les Monades de Leibnitz, c'està-dire, des imaginations. Il est possible, je le veux, qu'elles se trouvent conformes aux réalités. Mais nous n'avons aucun moien de nous assurer de cette conformité. Il saudroit pour cela connoître la premiere détermination de l'être, comme on connoît celle de toute sigure, ou essence géométrique, par exemple, d'un cercle, d'un triangle, &c. mais de pareilles connoissances ne pourroient s'acquérir qu'au premier instant de la l'essence de tous les corps. Sans vous, il est vrai, nous n'eussions

création des êtres, à laquelle personne n'a affisté: & cette création même est encore une hypothèse qui souffre des difficultés infurmontables, lesquelles ont fait tant dAthées, & la moitié de la baze fondamentale

du Spinosisme.

Puisque nous ne connoissons pas la substance, nous ne pouvons donc savoir si les élémens de la matiere sont similaires ou non, & si véritablement le principe de la raison suffisante en est un. A dire vrai, ce n'est qu'un principe de système, & fort inutile dans la recherche de la vérité. Ceux qui n'en ont jamais entendu parler, savent par les idées qu'ils ont acquises, que le tout, par exemple, est plus grand que sa partie; & quand ils connoîtroient ce principe, auroient-ils fait un pas de plus, pour dire que cela est vrai, parce qu'il y a dans le tout quelque chose qui fait comprendre pourquoi il est plus grand que sa partie?

La Philosophie de M. Leibnitz porte encore sur un autre principe, mais moins célébre, & encore plus inutile, c'est celui de contradiction. Tous ces prétendus premiers principes n'abrégent & n'éclaircissent rien; ils ne sont estimables & commodes, qu'autant qu'ils sont le résultat de mille connoissances particulieres, qu'un Général d'Armée, un Ministre, un Négociateur, &c. (197)

jamais déviné qu'il y eût des monades au monde, & que l'Ame

peuvent rédiger en axiomes utiles & impor-

Ces êtres, qui séparés sont des monades, ou la substance, forment par leur assemblage les corps, ou l'étenduë, étenduë métaphysique, comme je l'ai dit chap. Iv. puisqu'elle est formée par des êtres simples, parmi lesquels on compte l'Ame sensitive & raisonnable. Leibnitz a reconnu dans la matiere 1°. non seulement une force d'inertie, mais une force motrice, un principe d'action, ou autrement une nature. 2°. Des perceptions & des sensations semblables en petit à celles des corps animés. On ne peut en esset les resuser, du moins à tout ce qui n'est pas inanimé.

Leibnitz remarque 3°. que dans tous les tems on a reconnu la force motrice de la matiere; 4°. que la doctrine des Philosophes sur cette propriété essentielle, n'a commencé à être interrompue qu'au tems de Descartes. 5°. Il attribue la même opinion aux Philosophes de son tems. 6°. Il conclut que chaque être, indépendamment de tout autre, & par la force qui lui est propre, produit tous ses changemens. 7°. Il voudroit cependant partager cet ouvrage entre la cause premiere, & la cause seconde, Dieu & la nature; mais il n'en vient à bout que par des distinctions inutiles, ou par de

N 3

en fût une; nous n'eussions point connu ces sameux principes qui ex-

frivoles abstractions.

Venons au système de l'harmonie préétablie; c'est une suite des principes établis cidevant. Il consiste en ce que tous les changemens du corps correspondent si parsaitement aux changemens de la Monade appellée esprit, ou Ame, qu'il n'arrive point de mouvemens dans l'une auxquels ne coéxiste quelque idée dans l'autre, & vice versa. Dieu a préétabli cette harmonie en faisant choix des substances, qui par leur propre force produiroient de concert la suite de leurs mutations, de sorte que tout se fait dans l'Ame, comme s'il n'y avoit point de corps; & tout se passe dans le corps, comme s'il n'y avoit point d'Ame.

Leibnitz convient que cette dépendance n'est pas réelle, mais métaphisique

ou idéale.

Or est - ce par une siction qu'on peut découvrir & expliquer les perceptions? Les modifications de nos organes semblent en être la vraie cause; mais comment cette cause produit-elle des idées? réciproquement comment le corps obéit-il à la volonté? comment une monade spirituelle, ou inétendue, peut-elle faire marcher à son gré toutes celles qui composent le corps, & en gouverner tous les organes? L'Ame ordonne des mouvemens dont les moiens lui sont

(199)

cluent toute égalité dans la nature, & expliquent tous les Phénoménes par une raison plus inutile que suffisante: & vous, (a) Wolff son illustre disciple, commenta-

inconnus; & dès qu'elle veut qu'ils soient, ils sont, aussi vîte que la lumiere sut. Quel plus bel appanage, quel tableau de la Divinité! qu'on me dise ce que c'est que la matiere, & quel est le mécanisme de l'organisation de mon corps, & je répondrai à ces questions. En attendant on me permettra de croire que nos idées ou perceptions ne sont autre chose que des modifications corporelles, quoique je ne conçoive pas comment des modifications pensent, apperçoivent, &c.

(a) J'ai donné une idée très-fuccinte des systèmes des trois grands Philosophes. Voici l'abregé de celui de Wolff, fameux commentateur de Leibnitz & qui ne céde en rien à tous les autres. Il définit l'être tout ce qui est possible, & la substance un sujet durable & modifiable. Ce qu'on entend par sujet, ou substratum, comme parle Locke, est une chose qui est, ou qui existe en ellemême & par elle-même: ainsi elle peut être ronde, quarrée, &c. au contraire les accidens sont des êtres qui ne subsistent point par eux-mêmes, mais sont dans d'autres êtres, auxquels ils sont inhérens, comme

(200) teur original, jusqu'à donner vo-tre nom à la secte de votre maî-

les trois côtés sont dans un triangle. Ce sont donc des manieres d'êtres, & par conséquent ils ne sont point modifiables, quoiqu'en disent les Scholastiques, dont la subtilité a été de faire du cercle & de sa rondeur deux êtres réellement distincts; ce qui me surprend d'autant plus, qu'ils ont eux-mêmes le plus souvent confondu la pensée avec le corps.

L'essence. ou l'être, selon Wolff, est formé par des déterminations essentielles, qu'aucune autre ne détermine, ou qui ne présupposent rien par où l'on puisse concevoir leur existence. Elles sont la substance, comme les trois côtés sont le triangle. Toutes les propriétés, ou tous les atributs de cetté figure découlent de ces déterminations essentielles, & par conséquent quoique les atributs soient des déterminations constantes, ils supposent un sujet qui les détermine, quelque chose qui soit premier, avant tout, qui soit le sujet, & n'en ait pas besoin. C'est ainsi que Wolff croit marquer ce en quoi confiste la substance, contre Locke, Philosophe beaucoup plus sage, qui avoue qu'on n'en a point d'idée. Je passe sous silence ses déterminations variables; ce ne sont que des modifications. Tout cela ne nous donne pas la moindre notion de l'être, du soutien, ou support des atributs, de ce sujet dont les modes varient sans cesse. Pour connoître, qui s'accroît tous les jours sous vos auspices, le système que vous

tre l'essence de quelque chose que ce soit, il saudroit en avoir des idées qu'il est impossible à l'esprit humain d'acquérir. Les objets sur lesquels nos sens n'ont aucune prise, sont pour nous, comme s'ils n'étoient pas. Mais comment un Philosophe entreprent-il de donner aux autres des idées qu'il n'a pas luimême? Voiés Wolff Inst. de Phys. sur tout chap. 3.

", L'être simple ou l'élément n'est ni éten-,, du, ni divisible, ni figuré, il ne peut rem-,, plir aucun espace. Les corps résultent de

,, la multitude & de la réunion de ces êtres, fimples, dont ils sont composés; & comme on dit, des aggregats. L'imagination

,, ne peut distinguer plusieurs choses entre-,, elles, sans se les representer les unes hors

", des autres; ce qui forme le phénoméne ", de l'étendue, qui n'est par conséquent que ", métaphysique, & dans laquelle consiste

" l'essence de la matiere. "

Non seulement l'étendue n'est qu'une apparence, selon Wolff, mais la force motrice qu'il admet, la force d'inertie, sont des phénoménes, ainsi que les couleurs mêmes, c'est-à-dire des perceptions consuses de la réalité des objets. Ceci roule sur une fausse hypothèse des perceptions. Wolff suppose " que nos sensations sont compo-, sées d'un nombre infini de perceptions.

## embellissés par la fécondité & la subtilité d'idées merveilleusement

" partielles, qui toutes séparément repré-" sentent parfaitement les êtres simples, ou " sont semblables aux réalités; mais que " toutes ces perceptions, se consondant en " une seule, représentent consondues des

choses distinctes. ,,

Il admet contre Locke des perceptions obscures dans le sommeil, dont l'Ame n'a point connoissance : & par conséquent il croit, avec Mallebranche, que l'Ame pense toujours, au moment qu'elle y pense le moins. Nous avons prouvé ailleurs le contraire. Mais suivant Wolff, toute substance simple n'est pas douée de perceptions; il en dépouille les monades Leibnitiennes, & ne croit pas que la sensation soit une suite & comme un développement nécessaire de la force motrice. D'où il suit, contre ses propres principes, que les perceptions ne sont qu'accidentelles à l'Ame : & par conséquent encore il est aussi contradictoire, que gratuit, d'assûrer, comme fait Wolff, que l'Ame est un petit monde sensitif, un miroir vivant de l'Univers qu'elle se représente par sa propre force, même en dormant. Pourquoi cela? Ecoutez [ car cela est fort important pour expliquer l'origine & la génération des idées ] : parce que l'objet qui donne la perception, est né avec toutes les parties du monde, & qu'ainsi les sensations

súivies, est sans doute les plus ingénieux de tous. Jamais sans dou-

tiennent à l'Univers par nos organes.

Je ne parle point du système de l'harmonie préétablie, ni des deux principes fameux de Leibnitz, le principe de contradiction, & le principe de la raison suffisante. C'est une doctrine qu'on juge bien que Wolff a fait valoir avec cette sagacité, cette intelligence, cette justesse, & même cette clarté qui lui est propre, si ce n'est lorsqu'elle vient quelquefois à se couvrir des nuages de l'Ontologie: exemple si contagieux, dans une sece qui s'accroît tous les jours, qu'il faudra bientôt qu'un nouveau Descartes vienne purger la Métaphysique de tous ces termes obscurs dont l'esprit se repaît trop souvent. La Philosophie Wolfienne ne pouvoit se dispenser d'admettre ce qui servoit de fondement à la Leibnitienne; mais je suis fâché d'y trouver en même tems des traces du jargon inintelligible des écoles.

Je viens encore un moment à la force motrice. C'est, comme dit Wolff, "le, résultat des différentes forces actives des , élémens, confondués entr'elles; c'est, un effort des êtres simples qui tend à , changer sans cesse le mobile de lieu. , Ces efforts sont semblables à ceux que , nous faisons pour agir. , Wolff en fait lui-même de bien plus grands sans doute, pour que Dieu, témoin de cette action de la

te l'esprit humain ne s'est si conséquemment égaré : quelle intelli-

nature qui fait tout dans le système de ce subtil Philosophe, ne reste pas oisif, &, pour ainsi dire, les bras croisés devant elle. Mais dans ce partage il n'est pas plus heureux que son Maître. C'est toujours la nature qui agit seule, qui produit & conserve tous les phénoménes. Le choc des substances les unes fur les autres fait tout, quoiqu'il ne soit pas décidé s'il est réel, ou apparent : car en général les Leibnitiens se contentent de dire que nous ne pouvons juger que sur des apparences, dont la cause nous est inconnuë. Tant de modestie a dequoi surprendre dans des Philosophes si hardis, si témeraires à s'élever aux premiers principes, qui cependant, dans l'hypothèse des perceptions Wolfiennes, devoient au premier coup d'œil paroître incompréhensibles.

Il étoit, ce me semble, curieux & utile d'observer par quelles voies les plus grands
génies ont été conduits dans un labyrinthe
d'erreurs, dont ils ont en vain cherché l'issué. La connoissance du point où ils ont
commencé à s'égarer, à se séparer, à se
ralier, peut seule nous faire éviter l'erreur,
& découvrir la vérité, qui est souvent si proche d'elle, qu'elle la touche presque. Les
fautes d'autrui sont comme une ombre qui
augmente la lumiere, & par conséquent rien
n'est plus important dans la recherche de la

gence, quel ordre, quelle clarté président à tout l'ouvrage! De si grands talens vous font à juste tître regarder comme un Philosophe

vérité, que de s'assurer de l'origine de nos erreurs. Le premier Antidote, est la con-

noissance du poison.

Mais si tant de beaux génies se sont laissés aveugler par l'esprit de systèmé, l'écüeil des plus grands hommes, rien doit-il nous inspirer plus de méfiance dans la recherche de la vérité? Ne devons-nous pas penser que tous nos foins, nos projets doivent être de rester toûjours attachés au char de la nature, & de nous en faire honneur, à l'exemple de ces vrais génies, les Newton, les Boërhaave, ces deux glorieux esclaves dont la nature a si bien récompensé les services. ( Boërh. de honore Med. servit.) Mais pour arriver à ce but, il faut se défaire courageusement de ses préjugés, de ses goûts les plus favoris pour telle ou telle secte, comme on quitte d'anciens amis dont on reconnoît la perfidie. Il est assez ordinaire aux plus grands Philosophes de se vanter comme les petits Maîtres; ceux-ci ont obtenu des faveurs de femmes qu'ils n'ont jamais ni vûës ni connuës; ceux-là prétendent avoir pris la nature sur le fait, comme dit un fameux Néologue, qu'elle leur a ré-vélé tous ses sécrets, & qu'ils ont, pour

(206) très-supérieur à tous les autres, & à celui même qui a fourni le fond de la Philosophie Wolfienne. La chaîne de vos principes est bien tiffue, mais l'or dont elle paroît formée, mis au creuset, ne paroît qu'un métal imposteur. Eh! fautil donc tant d'art à enchasser l'erreur, pour mieux la multiplier, tandis que la trifte vérité gémit sans appui & sans protecteurs, qui la tirent de l'obscurité, où elle tient, pour ainsi dire, compagnie au vrai mérite. Ambitieux Métaphysiciens, qui semblés avoir assisté à la création du monde, ou au débrouillement du cahos, vospremiers principes ne sont que des supposiainsi dire, tout vû, tout entendu, lors même que la nature garde encore plus de voiles, que jamais n'en eut l'Isis des Egyptiens. Pour avancer dans le chemin de la vérité, qu'il faut suivre une conduite differente! 11 faut faire affiduëment les mêmes pas avec la nature, toûjours aidé, (comme dit Me. la Marquise du Chattelet à M. ) du bâton de l'observation & de l'expérience.

tions hardies, qui n'ont pas l'art de me séduire, & où le génie a bien moins de part qu'une présomptueuse imagination. Cependant qu'on vous appelle, si l'on veut, de grands génies, parce que vous avés recherché & que vous vous êtes vantés de connoître les premieres causes; pour moi je crois que ceux qui les ont dédaignés, vous seront toûjours présérables; & que le succès des (a) Locke, des (b) Boër-

) a) 1°. M. Locke fait l'aveu de son ignorance sur la nature de l'essence des corps; en esset, pour avoir quelque'idée de l'être, ou de la substance, (car tous ces mots sont synonimes) il faudroit savoir une Géométrie inaccessible même aux plus sublimes Métaphysiciens, celle de la nature. Le sage Anglois n'a donc pu se faire une notion imaginaire de l'essence des corps, comme Wolff le lui reproche sans assez de fondement.

20. Il prouve contre l'Auteur de l'Are de Penser & tous les autres Logiciens, l'inutilité des syllogismes, & de ce qu'on appelle Analyses parfaites, par lesquelles on a la puérilité de vouloir prouver les axio-

haave, & de tous ces hommes sages, qui se sont bornés à l'examen

mes les plus évidens, minuties qui ne se trouvent ni dans Euclide, ni dans Clairaut. Voyez Locke L. 4. c. 17. sf. 10. p. 551. 552.

30. Il a cru les principes généraux trèspropres à enseigner aux autres les connoisfances qu'on a soi-même. En quoi je ne suis pas de son avis, ni par conséquent de celui de l'Auteur de la Logique, trop estimée, que je viens de citer, chap. 4. c. 7. Ce grand étalage, cette multitude confuse d'axiomes, de propositions générales systématiquement arrangées, ne sont point un fil assuré pour nous conduire dans le chemin de la vérité. Au contraire cette méthode syntétique, comme l'a fort bien senti M. Clairaut, est la plus mauvaise qu'il y ait pour instruire. Je dis même qu'il n'est point de cas, ou de circonstances dans la vie, où il ne faille acquérir des idées particulieres, avant que de les rappeller à des généralités. Si nous n'avions acquis par les sens les idées de tout, & de partie, avec la notion de la difference qu'il y a entre l'un & l'autre, saurions-nous que le tout est plus grand que sa partie? Il en est ainsi de toutes ces vérités qu'on appelle éternelles & que Dieu même ne peut changer.

40. Locke a été le destructeur des idées innées, comme Newton l'a été du syste-

des

des causes secondes, prouve bien que l'amour propre est le seul qui

me Cartésien. Mais il a fait, ce semble, trop d'honneur à cette ancienne chimere, de la résuter par un si grand nombre de solides réslexions. Selon ce Phitosophe & la vér vé; rien n'est plus certain que cet ancien axio me, mal reçû autresois de Platon, de Timée, de Socrate & de toute l'Académie: Nibil est in intellectu, quod priùs non suerit in sensu. Les idées viennent par les sens, les sensations sont l'unique source de nos connoissances. Locke explique par elles toutes les opérations de l'Ame.

quoique sa modestie ne lui ait pas permis de le décider. " Nous ne serons peut-être , jamais, dit-il, capables de décider, si un , être purement matériel pense ou non, &c. , parce que nous ne concevons ni la ma, tiere ni l'esprit. , Cette simple réstéxion n'empêchera pas les Scholastiques d'argumenter en forme pour l'opinion contraire;

mais elle sera toûjours l'écueil de tous leurs vains raisonnemens.

69. Il renonce à la vanité de croire que l'Ame pense toûjours; il démontre par une foule de raisons tirées du sommeil, de l'enfance, de l'apoplexie, &c. que l'homme peut exister, sans avoir le sentiment de son être : que non-seulement il n'est pas évident que l'Ame pense en tous ces états

n'en tire pas le même avantage, que des premieres!

mais qu'au contraire, à en juger par l'obfervation, elle paroît manquer d'idées, & même de sentiment. En un mot, M. Locke pie que l'Ame puisse penser & pense réellement, sans avoir conscience d'elle-même, c'est-à-dire, sans sçavoir qu'elle pense, sans avoir quelque notion, ou souvenir des choses qui l'ont occupée. Ce qui est bien certain, c'est que l'opinion de ce subtil Métaphysicien est confirmée par les progrès & la décadence mutuelle de l'Ame & du Corps, & principalement par les Phénoménes des maladies, qui démontrent clairement, à mon avis, contre Paseal même, c. 23. n. 1. que l'homme peut fort bien être conçu sans la pensée, & par conséquent qu'elle ne fait point l'être de 12homme.

Quelle différence d'un Philosophe aussi sage, aussi retenu, à ces présomptueux Métaphysiciens, qui ne connoissant ni la sorce ni la soiblesse de l'esprit humain, s'imaginent pouvoir atteindre à tout, ou à ces pompeux Déclamateurs, qui comme Abadie, ( de la vérité de la Religion Chrétienne, ) aboient presque pour persuader, & qui par le dévot entousiasme d'une imagination échaussée, & pour ainsi dire, en courroux, sont suir la vérité, au moment même qu'elle auroit le plus de disposition

( 211 )

## Enfin Spinosa auroit-il prétendu au rang des Génies? Non, ce

à se laisser en quelque sorte apprivoiser! Pour punir ces illuminés fanatiques, ils seront condamnés dans la suite à écouter tranquillement, s'ils peuvent, l'histoire des différens saits que le hazard a sournis dans tous les tems, comme pour consondre les

préjugés.

70. Il est donc vrai que M. Locke a le premier débrouillé le cahos de la Métaphysique, & nous en a le premier donné les vrais principes, en rappellant les choses à leur premiere origine. La connoissance des égaremens d'autrui l'a mis dans la bonne voie. Comme il a pensé que les observations sensibles sont les seules qui méritent la confiance d'un bon esprit, il en a fait la base de ses méditations ; par tout il se fert du compas de la justesse, ou du flambeau de l'expérience. Ses raisonnemens sont aussi sévères qu'exempts de préjugés de partialité; on n'y remarque point aussi cette espéce de fanatisme, d'irréligion qu'on blame dans quelques - uns & dont l'imprudence seule révolte. Eh! ne peut-on sans passion remédier aux abus & sécouer le joug des préjugés ?

[b] 10. M. Boërhaave a pensé qu'il étoit inutile de rechercher les attributs qui conviennent à l'être, comme à l'être; c'est se qu'on nomme dernieres causes Métaphys

n'est qu'un monstre d'incrédulité, dont l'Athéisme ressemble assez bien

siques. Il rejette ces causes, & ne s'inquiete pas même des premieres Physiques, telles que les Elémens, l'origine de la premiere forme des semences, & du mouvement (Inst. Med.

XXVIII. )

2º. Il divise l'homme en corps & en Ame, & dit que la pensée ne peut être que l'opération de l'esprit pur: (xxv11) Cependant non-seulement il ne donne jamais à l'Ame les épithétes de spirituelle & d'immortelle; mais lorsqu'il vient à traiter des sens internes, on voit que cette substance n'est point si particuliere, mais n'est que je ne sai quel sens interne, comme tous les autres,

dont elle semble être la réunion.

3°. Il explique par le seul mécanisme toutes les facultés de l'Ame raisonnable; & jusqu'à la pensée la plus métaphysique, la plus intellectuelle, la plus vraie de toute éternité, ce grand Théoricien soumet tout aux loix du mouvement : de sorte qu'il m'est évident qu'il n'a connu dans l'homme qu'une Ame sensitive plus parfaite que celle des Animaux. Voïez ses leçons données par MM. Haller & de la Mettrie, les Institutions qui en sont le texte, sur-tout de sensib. Intern. & ses Discours de honore Medic. servitut. de usu ratiocinii Mecanici in Medicina, de comparando certo in Phys., &c.

(213)

au labyrinthe de Dédale, tant il a de tours & de détours tortueux.

40. On sait ce qu'il en pensa couter à cet honnête Philosophe, pour avoir semblé prendre le parti de Spinosa devant un inconnu avec lequel il voyageoit ( vie de Boërh. par M. de la Mettrie; Schultens in Boërh. Laud. Mais au fond personne ne fut moins Spinofiste; par tout il reconnut l'invisible main de Dieu; c'est elle, selon lui, qui a tissu jusqu'aux plus petits poils des corps animés; c'est elle qui a formé ces parties cachées, pour des futurs usages. telles que le poumon, la valvule du trou ovale, le papillon enfermé dans la chenille. les dents dans les machoires : c'est elle qui a fait les unes pour broyer, les autres pour couper, & qui a donné à toutes ensemble la mécanique des ciseaux, qui leur étoit nécessaire: d'où l'on voit combien Boërhaave étoit different de ces deux Epicuriens Modernes, Gassendi & Lamy, qui n'ont pas voulu voir que les instrumens du corps humain font faits pour produire certains mouvemens déterminés, s'il survient une cause mouvante (Boern. Inst. Med. XL., ) & qui plus aveugles que le concours fortuit d'Atômes qu'ils ont adopté, se sont abandonnés à toute l'étendue du système Lucrétien ( De Natur. Rer. L. iv. ) Enfin lorsqu'il s'agit d'expliquer la correspondance mutuelle du corps & de l'Ame, ou Boër-

 $0_3$ 

(214)

Le fil de la Géométrie qui devoit le conduire, ne sert qu'à l'égarer. Ne connoissant ni Dieu, ni Ame, Cartésien outré, il fait de l'homme même, un véritable automate, une machine assujettie à la plus constante nécessité, entrainée par un impétueux futalisme, comme un vaisseau, par le courant des eaux. La sagesse, l'honneur, la probité, la vertu ne sont que de vains sons; tout est hazard, ou destin. Il n'y a ni bien, ni mal, ni juste, ni injuste, ni ordre, ni désordre; la nature y réclame en vain ses

haave se tire de là, en n'admettant au fond qu'une seule substance, ou il suppose des loix Cartésiennes établies par le Créateur, selon lesquelles de tel mouvement corporel il fait s'élever telle pensée dans l'Ame & réciproquement, &c. il avouë qu'il est inutile aux Médecins de connoître ces loix, & qu'il est impossible à tous les hommes de venir à bout de les découvrir. Je conclus de tout cela que le grand Boërhaave sur le plus éclairé & le plus sage des Désstes.

droits, & la conscience même y est totalement étouffée. On la regarde comme un barometre trop infidéle pour marquer le dégré précis des vertus & des vices, puifqu'elle s'éteint dans tous les cas où les nerfs sont comprimés à leur origine, se racornit ou s'émousse chez les scélérats. On veut enfin que nos principes naturels ne foient que nos principes acoutumés. Et c'est une erreur dans laquelle a donné Pascal, lorsqu'il dit qu'il craint bien que la nature ne soit une premiere coutume, & que la coutume ne soit une seconde nature. Dans ce système, qui a été celui de Xénophanes, de Mélissus, de Parmenide, & de tous les anciens Athées, celui qu'on pend est injustement pendu, puisqu'il n'a pu se dispenser de faire ce qu'il a fait; mais il ne l'est cependant pas sans raison, parce que ce seroit autoriser le meurtre de Citorens né-

0 4

cessaires à l'Etat, que de le laisser impuni. [ a ]

[ a ] Voici en peu de mots le Système de Spinosa. Il soutient, 10. qu'une substance ne peut produire une autre substance. 20. Oue rien ne peut être créé de rien. 30. Qu'il n'y a qu'une seule substance, parce qu'on ne peut appeller substance, que ce qui est éternel & indépendant de toute cause supérieure, que ce qui existe par soi-même & nécessairement. Il ajoûte que cette substance unique, ni divisée, ni divisible, est non-seu ement douée d'une infinité de perfections, mais qu'elle se modifie d'une infinité de manieres : en tant qu'étenduë, les corps & tout ce qui occupe un espace; en tant que pensée, les ames & toutes les intelligences sont ses modifications : le tout cependant reste immobile, & ne perd rien de son essence pour changer.

Il faut avouer que voila un hardi Athée; car il n'y a certainement aucune preuve qui nous convainque que la suprême Intelligence doive être placée dans la matiere, pas même dans la matiere ignée ou éthérée dans laquelle les anciens Hébreux, Alchymistes, & Auteurs Sacrés avoient mis le trône de la Divinité, comme le dit M. Boërhaave dans son traité du Feu, & d'où, suivant eux. Dieu lance des feux vivifians sur toute la nature : comme si le seu & l'éther même qui donnent le mouvement à tous les corps,

Nous avons examiné ceux qui n'ont été que Philosophes; passons aux Philosophes beaux esprits, & voïons quelle part peuvent prétendre au Génie ceux qui passent pour en avoir le plus. Nous passerons ici sous silence non seulement les Anciens, comme nous avons déja

ne le recevoient pas eux-mêmes des causes

qui nous sont inconnuës.

Spinosa définit les sens, conséquemment à ses principes, des mouvemens de l'Ame, cette partie pensante de l'Univers, produits par ceux des corps, qui sont des parties étendues de l'Univers. Mais cette définition est évidemment fausse, puisqu'il est prouvé 10. que la pensée n'est qu'une modification accidentelle du principe sensitif, qui par conféquent n'est oint une partie pensante du monde : 20. que les choses externes ne sont point représentées à l'Ame, mais seulement quelques propriétés differentes de ces choses, toutes relatives & arbitraires; & qu'enfin la plupart de nos sensations, ou de nos idées dépendent tellement de nos organes, qu'elles changent sur le champ avec eux. Mais je n'entreprens point de réfuter Spinosa: il raisonne si mal, que je suis surpris qu'il ait été jusqu'à présent si mal réfuté.

fait, mais nous nous bornerons à

peu d'illustres Modernes.

On a trouvé trop fort l'espéce de paralléle que j'ai fait de Mr. de de Voltaire avec Corneille & Racine ; je vais le justifier. Je réponds qu'il n'est en effet ni l'un ni l'autre. Corneille semble avoir passé les bornes de l'esprit humain; c'est un vrai génie, & le feul que nous ayons dans son genre. Racine qui avoit le cœur plus tendre & l'Ame moins élevée que Corneille, a mis beaucoup d'amour dans ses Tragédies, [ car c'est le tempérament qui décide par tout, dans les goûts qu'on a, dans les hypothèses, dans les raisons qu'on imagine pour expliquer un Dogme de Religion, dans les professions qu'on embrasse, &c.] un amour pur, délicat, filé avec tout l'art imaginable. Ses piéces font bien soutenuës dans leur versification. comme dans leur conduite. Quelle Poësie! Quelle pompe! Quelle douceur! Quelle oreille ne seroit pas flattée des Vers où le Poëte a le plus exercé sa lime, tels que ceux de Phédre, qu'il fut deux ans à versisser! Voltaire semblable à Virgile, a des endroits foibles, trop peu travaillés; il ne s'éléve que par détails, & il tombe souvent après la plus belle tirade. Mais que ces détails sont beaux & fréquens! Quelle harmonie! Quelle facilité! fupérieur à Racine même par l'une & l'autre, il ne peut, à mon avis, être comparé qu'au Prince des Latins.

Corneille éleve les hommes audessus d'eux - mêmes, leur Ame n'a pas tant de grandeur; Racine les peint tendres & amoureux; son Théâtre ne retentit que de soupirs & de langueurs. Ils nous montrent tour-à-tour, comme dit fort bien M. de la Motte, ce que le cœnr a de plus tendre; ce que l'esprit a de plus grand. Voltaire plus Philosophe a mieux connu l'homme; il n'est chez lui ni toûjours Romain, ni toûjours amoureux, mais il est toûjours être pensant. Que de traits hardis, que de résléxions neuves, frappantes, que de vérités renduës avec force!

Avec moins d'art pour la conduite parfaite d'une Tragédie, que Corneille & Racine, avec beaucoup moins de génie que le premier de ces deux hommes illustres, je pense donc que M. de V.... a plus, & sur-tout beaucoup plus d'esprit que Racine, de cet esprit qui coule du pinceau de la plus heureuse imagination, & sait à la sois le Peintre de la vérité & celui de l'agrément. Plus Philosophe que l'un & l'autre, c'est le premier Poëte qui ait osé faire penser l'homme sur nos Théâtres. Des Vers

aussi harmonieux, aussi sonores, aussi pensés que les siens, le sont déjà regarder à juste tître comme le plus grand Poëte qui ait jamais paru dans les détails. Tel est le jugement de ses contemporains, ils craignent même, à ce que j'entrevois, que la postérité n'en juge encore plus savorablement. C'est ainsi que Voltaire joüit vivant de sa mémoire, quoiqu'il eût modestement promis d'attendre qu'il sût mort pour apprendre quelle est sa place. Il mérite sans doute la premiere dans le Temple du goût, de l'esprit & des talens.

Que je plains les Auteurs forcés d'appeller du jugement de leur siécle à la posterité! Il vaut mieux étre un peu loué pendant la vie, que d'être comblé d'éloges après la mort. Vraisemblablement il y a peu d'Ecrivains qui ne ressemblent à cette coquette de la Comédie d'Alcibiade, qui dit qu'elle aime-

roit mieux être bien moins aimable, & rencontrer quelqu'un qui lui fit compliment. Mais par malheur on ne rencontre jamais la postérité.

Que dis-je! M. de V... & peu d'autres avec lui, la trouvent sur leurs pas cette chimérique postérité; elle se réalise pour eux dans le plaisir que les gens de goût, les vrais connoisseurs ont à les lire, ou à les entendre. Etre témoin de ce plaisir, de l'empressement du Public, lorsqu'on affiche Zayre ou Mêrope, c'est un bien auquel je facrifierois tous les hommages de nos derniers neveux. Qu'un tel fuccès, que ces larmes de sentiment & de volupté, que ces nuées d'applaudissemens par lesquels un Poëte Tragique est forcé de se montrer au Parterre, qui semble lui crier vivat, comme au Roi des Auteurs ; qu'une gloire si fort au dessus des autres gloires, le vengent bien des discours de Marie Alacoque, de la jalouse fureur de ce pesant Abé [ ce vil fripier d'écrits, que l'intérêt dévore..... ce vil mortel, qu'il écrase en passant.... cet ignorant Zoüle, qui quatre fois par mois, éléve en frémissant une voix imbécile, & dont la haine a formé tous les sons, &c.] & pour une porte fermée, lui ouvrent celle de tous les cœurs.

Voltaire, il est vrai, n'est ni Corneille, ni Racine, comme Rameau n'est pas Lulli; mais il est Voltaire. C'est d'un tel nom qu'on peut dire qu'il sussit de l'avoir nommé. Lorsqu'un Auteur reçoit de ses contemporains ce tribut d'éloges qu'on n'a le droit (ce droit est aussi honteux pour le public, que cruel pour l'Auteur,) d'attendre que de la postérité, la mordante satyre aiguise envain ses traits, & la critique est une ombre

qui donne du lustre au tableau.

Rousseau est, je l'avouë, un plus grand Poete. Quel feu! Quel entousiasme! Quelles images! Quelle richesse & de rimes & d'idées! Quel heureux délire! Quelle fougue! Que de nobles écarts! Tous les ressorts de l'imagination se seroient-ils à la fois débandés, ou plûtôt bornés aux petites sphéres des objets quelle embrasse? [ 1 ] semblable à ces jets d'eaux dont le diamêtre est Angustié, cette riante & féconde partie de l'Ame n'en deviendroit-elle pas en quelque forte plus élastique, & par-là plus forte, & plus magnifique dans ses productions? Oui sans doute, il est plus aisé de remplir un petit cercle d'idées, que de parcourir avec

[ 1 ] Les Vers qu'on a faits à la louange du Roi, prouvent cependant que ces petits objets sont fort grands pour la plûpart des Poëtes; & sans doute l'Auteur de l'Ode de la Fortune &c. Les eût facilement surpassé tous.

**fuccès** 

fuccès la plus vaste carrière; & l'on peut, à l'exemple [ 1 ] de la nature, avoir en force ce qui manque en étenduë. Rousseau n'a jamais ofé chausser le Cothurne, & il a échoué dans la Comédie; ce qui prouve les bornes de son génie, & combien il seroit peu sensé de le comparer au favori de Melpomène.

Enfin, quoique M. de C... montre peut-être autant de génie dans ses piéces, que de dureté dans ses Vers , & que Rhadamiste & Electre aïent bien mérité leur prodigieux succès, à tout prendre, qu'il est inférieur au Poëte régnant! Je ne dis rien de M. P... Cortés a décidé son sort ; l'Ode, sur-tout obscène, l'eût peut-être élevé à Rousseau, & l'Opéra Comique à

<sup>[ 1 ]</sup> Je ne sais si on me permettra cette allusion aux muscles de nos corps, qui ont d'autant plus de vigueur , qu'ils sont plus couts.

Favart. Pourquoi ne pas suivre son

génie ?

Il est un autre Ecrivain célébre, qu'on regarde comme le Coriphée de la Littérature & du Pinde, parce qu'il en est le Nestor. L'Auteur du Temple du Goût le peint ingénieusement dans ces jolis vers:

" D'une Planette, à tire d'aîle,

" En ce moment il revenoit,

" Avec Quinaut il badinoit,

", Avec Mairan il raisonnoit,

" D'une main legère il tenoit

" Le compas, la plume, & la lyte.

Legère sans doute, car nonseulement il n'a pas fait un seul pas au-delà des autres en Mathématiques, & en Philosophie, trop content de manier & d'embellir les pensées de ses consrères pendant une très-longue suite d'années; mais ses préjugés pour son premier lait Philosophique, ( le (227)

Cartésianisme, ) l'ont empêché lui & M. de M... de se dépouiller de leur vieille peau Académique. Un tel courage réservé aux C... ensin Newtoniens, ne pouvoit entrer que dans des ames vraiment Philosophes. L'homme se trompe, & le grand homme avoue qu'il s'est

trompé.

Quoi ! Parce que M. de F.... raisonne avec M. de M... c'està-dire a une érudition très-variée, & peut savoir beaucoup de Philosophie, je lui donnerai le tître de Philosophe? parce qu'il a fait l'His. toire des découvertes des autres ingénieux compendiaire de pensées qui ne sont point à lui, & a su louer les morts avec moins de candeur, que d'une maniere à fair re souvent rire les vivans, il faudra que je le compte parmi les Newton, les Maupertuis? &c. Auroise je donc aussi eu tort d'oublier l'Aur teur des Elémens de la Philoso.

phie de Newton? Mais non; je ne connois de Philosophes & de Génies, que ces esprits qui raisonnent toûjours conséquemment sur de nouvelles vérités connues par l'expérience; ou, si l'on veut, ceux qui, comme les Cartésiens, les Leibnitiens, les Staahliens, &c. ont inventé de nouveaux principes sur lesquels la vérité bâtiroit, pour ainsi dire, le plus superbe édifice, s'ils étoient réels & solides.

On peut penser sur toutes sortes de sujets en Philosophe, sans l'être. Cette Philosophie-là n'est le plus souvent que l'art de rendre sortement une vérité hardie, comme lorsque Voltaire dit dans Mahomet:

La nature, crois-moi, n'est rien que l'habitude.

Dans la Henriade:

Tel brille au second rang qui s'éclipse au premier.

(229)

## Dans Mérope:

Le premier qui fut Roi fut un Soldat heu.

Ce n'est pas aux Tyrans à sentir la nature.

Dans Oedipe:

Nos Prêtres ne sont pas ce qu'un vain Peu-

Notre crédulité fait toute leur science.

Cette hardiesse de pinceau montre par tout l'homme qui pense dans les Oeuvres de cet illustre Auteur; elle se communique aux esprits trop sûrs d'être séduits par l'agrément & les graces qui l'accompagnent, & l'Ame engourdie est excitée à résléchir. C'est en ce sens que j'ai dit ci-devant que Mr. de Voltaire nous aprend à penser. Il n'y a qu'à lire ses Ouvrages, pour connoître les abus & les préjugés; & on les a bientôt méprisés, dès qu'on les a connus. Il corrige les uns avec es-

prit, il secoue avec force le joug des autres, & semble inviter ceux qui auroient encore plus de vigueur à détrôner ces Tyrans, à terrasser l'hydre dont un seul homme ne peut à la fois couper toutes les têtes.

Après cela qu'on ne croie pas que je veuille comparer ensemble V. . . & F. . . Le premier, borné à peindre la nature, a essayé en vain de la mesurer : le second, en homme sage n'a chaussé qu'une seule sois le Cothurne ; en voulant parer la nature, son art l'a éclipsée : & s'il l'a mesurée, c'étoit d'un compas emprunté, comme le nom qu'il mit à sa Tragédie.

En lisant l'autre jour les Oeuvres de F... mon Dieu! disois-je, voila un Auteur qui est sans contredit un homme de beaucoup d'esprit, & qui réunit bien des talens agréables, & beaucoup de connoissances! Quel sin badi(231)

nage, si on le compare à la pesante légéreté d'un meilleur Ecrivain, l'Abbé des F.... ! Sans cet art ingénieux, qui eût jamais pû, par exemple, lire tant d'éloges de gens dont la vie particulière intéresse peu de lecteurs? Soit Berger, foit Philosophe, soit Historien, soit Poëte Lyrique, toutes les formes de ce Protée ont des charmes. Fautil qu'insensible au vrai beau, & que fourd, pour ainsi dire, aux cris de la nature, il l'ait fait disparoître sous le fard dont il a prétendu l'embellir! Pourquoi tant d'Art dans l'expression des choses les plus simples? Pourquoi courif sans cesse après l'esprit? Pourquoi me faire remarquer sans cesse combien vous en avez, combien vous en semez par tout? C'est un mauvais moien de me persuader que vous en aïez beaucoup. Ouvrez au hazard les œuvres de V... Prose, ou Vers; en quelque genre de littérature

que ce puisse être, (il les embrasse tous, & sa Prose est encore meil-leure que ces Vers;) vous ne ver-rez point cet excellent Ecrivain toûjours avide de montrer de l'esprit, s'impatienter de l'attendre, & le répandre à contretems. fuit des régles trop sûres, son goût, son sentiment; il ne veut ni vous surcharger, ni vous éblouir; son but est de vous former le goût, si vous en manquez, ou de le fatisfaire, si vous en avez: la force, la gentillesse, la beauté, l'élégance, une galanterie délicate & sans fadeurs, le plus heureux tour, la noblesse de l'expression, la volupté du pinceau, le sentiment enfin rendu de la maniere la plus-naturelle & la plus touchante, voilà l'esprit de V... L'esprit de Fontenelle le plus obligeamment distillé lui est-il comparable?

Voltaire ne manque point degraces; pour vouloir trop s'en don( 233 )

ner, il ne risque pas de déplaire par ces agrémens déplacés, qu'on peut appeller des bors-d'œuvres d'esprit. Rien de recherché dans ses tours, rien d'affecté, & de précieux dans fon style; nul Néologisme. Vous ne l'entendez point dire, comme ces coquettes mal conseillées, "voïez donc combien , je suis aimable, pesez bien tout " ce que je vaux. Admirez com-" je dis singulierement ce qu'il y a " de plus naturel , & tout l'esprit " que je prodigue, où il n'en faut " point. " Il est aimable; comme une jolie femme qui semble l'ignorer, il plait presque sans le savoir, parce que tout son art est d'imiter la nature. Mai en habele

V... est donc sans contredit la seule source vivante du vrai goût; sans lui, ce goût auquel les Arts doivent tous seurs progrès, & l'esprit tous ses plaisirs, étoit perdu: adieu le style & la véritable élo-

(134)

quence! tout étoit dépravé & corrompu par celui-là même qui fembloit devoir la faire refleurir. Ne diroit-on pas que l'élégant & délicat Pétrone sembleroit avoir vu l'Ecrivain dont je parle, avec tous les mauvais Singes d'esprit [ 1 ] qu'il a faits, lorsqu'il dit aux Néologues de son tems, vos primi omnium eloquentiam perdidistis. Quelles ressources encore une fois M. de Voltaire a dû trouver en son génie pour résister au torrent du mauvais goût qui commençoit à entraîner tous les esprits, lorsqu'il a paru! Nous ne devons certainement pas à M. de F... comme on l'a remarqué au sujet de Descar-

Pour se préserver de la contagion du style du premier, je ne puis mieux faire que de renvoyer encore aux 64. pages de discours tenus par la Taupe de Tanzai. La Lettre de l'Abbé Cotin, ou plutôt de M.... sera l'Antidote du dernier: quoique l'Auteur se contredise lui-même de dire des injures à un homme qu'il vient d'adopter pour Confrere.

tes, le goût qui nous fera découvrir ou éviter tous ses désauts. Mais après V... qui nous garantira de l'espéce de contagion qui s'accroît tous les jours? Une bonne Comédie des Prétieux Ridicules, dans le goût de celle de Moliére.

Voilà la différence que je trouve entre l'esprit, la Prose, & les Vers de V... & de F... & j'avouë que je mets l'Auteur même d'Inés au-dessus de ce dernier, qui tout vivant qu'il est, jouit cependant d'une plus grande réputation. Il n'estassurement pas nécessaire, pour mériter d'être comparé à F... d'être meilleur Poëte que M. de la M.... ni d'avoir l'esprit naturellement plus Philosophique, & le raisonnement plus juste, ( & en cette partie essentielle de l'esprit, j'avouë que F... & la M... l'emportent sur V...): il faudroit seulement que la Prose de la M.... fût aussi mauvaife qu'elle est estimée.

Enfin un Génie, au lieu de passer ser sa vie à donner une forme agréable aux vérités connuës, comme a sait l'ancien Sécrétaire de l'Académie des Sciences, eût parti du point où les autres étoient resté; il eût voulu étendre les limites des Arts, & il les eût étendus. Quelle difference par conséquent de M. de F... à un génie, tel que Pascal, par exemple!

J'ai cru en traitant du goût & du génie pouvoir dire librement mon avis sur les hommes illustres qui ont sait le plus d'honneur aux Lettres, pour saire voir combien les vrais génies sont rares, & qu'à proprement parler ni F... ni V... même qui a beaucoup plus embelli la Littérature, (ni l'un ni l'autre n'ont enrichi la Philosophie,) ne doivent prétendre à un rang si élevé.

Je ne me suis pas si fort éloigné de mon suiet, qu'on auroit pû le deux parties de l'Ame, qui avoient besoin d'être plus aprosondies qu'on avoit sait jusqu'à présent, ne sût-ce que pour fixer les idées de termes qui se trouvent tous les jours vuides de sens, dans la bouche mê-

me des gens d'esprit.

Au reste si ce paralléle & les jugemens que je porte avec impartialité déplaisent à bien des Lecteurs, ils doivent penser que plus chaque Secte éléve son Chef, & préconise son Héros par des raisons d'amitié, de petite Académie, par des préjugés, &c. plus il est permis & facile à un esprit de sens froid, de les mettre à hauteur-d'appui. On ne manque point au respect dû aux grands hommes, pour faire voir qu'ils ne sont pas grands de tous les côtés. Non omnia possumus omnes. Mais reprenons le fil de notre hiftoire. Dans le Sommell parlaits

# S. V.

# Du Sommeil & des Reves.

La cause prochaine du Sommeil paroît être l'affaissement des fibres nerveuses qui partent de la substance corticale du cerveau. Cet affaissement peut être produit non seulemnet par l'augmentation du cours des liqueurs qui compriment la moelle, & par la diminution de cette circulation, qui ne suffit pas pour distendre les nerfs, mais encore par la dissipation, ou l'épuisement des esprits, & par la privation des causes irritantes, qui procure du repos & de la tranquilité, & enfin par le transport d'humeurs épaisses & imméables dans le cerveau. Toutes les caufes du Sommeil peuvent s'expliquer par cette premiere.

Dans le Sommeil parfait, l'Ame

sensitive est comme anéantie, parce que toutes les facultés de la veille, qui lui donnoient des sensations, sont entierement interceptées en cet état de compression du cerveau.

Pendant le Sommeil imparfait, il n'y a qu'une partie de ces facultés, qui soit suspendue, ou interrompuë; & les sensations qu'elles produisent, font incomplettes, ou toûjours défectueuses en quelque point. C'est par là qu'on distingue les Rêves qui résultent de ces fortes de sensations, d'avec celles qui affectent l'Ame au réveil. Les connoissances que nous avons alors avec plus d'exactitude & de netteté, nous découvrent assez la nature des Rêves, qui sont formés par un cahos d'idées confuses & imparfaites. Il est rare que l'Ame apperçoive en rêvant quelque vérité fixe qui lui fasse recomnoître son erreur.

Nous avons en rêvant un sentiment intérieur de nous-mêmes, & en même-tems un assez grand délire, pour croire voir, & pour voir en effet clairement une infinité de choses hors de nous; nous agissons, soit que la volonté ait quelque part, ou non, à nosactions. Communément les objets qui nous ont le plus frappés dans le jour, nous apparoissent la nuit, & cela est également vrai des Chiens & des Animaux en général. Il fuit de-là que la cause immédiate des rêves est toute impression forte, ou fréquente, sur la portion sensitive du cerveau, qui n'est point endormie, ou affaissée, & que les objets dont on est si vivement affecté, sont visiblement des jeux de l'imagination. On voit encore que le délire qui accompagne les infomnies & les fiévres, vient des mêmes causes, & que le rêve est une demie veille, en ce qu'une portion (241)

portion du cerveau demeure libre & ouverte aux traces des esprits, tandis que toutes les autres sont tranquiles & fermées. Lorsqu'on parle en rêve, il faut de nécessité que les muscles du larinx, de la langue & de la respiration, obéissent à la volonté, & que par conséquent la region du sensorium, d'où partent les nerfs qui vont se rendre à ces muscles, soit libre & ouverte, & que ces nerfs mêmes soient remplis d'esprits. Dans les pollutions nocturnes, les muscles releveurs & accélérateurs agissent beaucoup plus fortement, que si on étoit éveillé; ils reçoivent conséquemment une quantité d'esprits beaucoup plus considérable : car quel homme fans toucher, & peutêtre même en touchant une belle femme, pourroit répandre la liqueur de l'accouplement, autant de fois que cela arrive en rêve à des gens sages, vigoureux, ou

échauffés? Les Hommes & les Animaux gesticulent, sautent, tréssaillent, se plaignent; les Ecoliers redisent leurs leçons; les Prédicateurs déclament leurs fermons &c. les mouvemens du corps répondent à ceux qui se passent dans le cerveau.

Il est facile d'expliquer à présent les mouvemens de ceux qu'on appelle Somnambules, ou Noctambules, parce qu'ils se promenent en dormant. Plusieurs Auteurs racontent des histoires curieuses à ce sujet, ils en ont vû faire les chutes les plus terribles, & souvent sans danger.

Il suit de ce qui a été dit touchant les rêves, que les Somnambules dorment à la vérité parfaitement dans certaines parties du cerveau, tandis qu'ils sont éveillés dans d'autres, à la faveur desquelles le sang & les esprits, qui profitent des passages ouverts, coulent

aux organes du mouvement. Notre admiration diminuëra encore plus, en considérant les dégrés fuccessifs, qui, des plus petites actions faites en dormant, conduifent aux plus grandes & aux plus composées, toutes les fois qu'une idée s'offre à l'Ame avec assez de de force pour la convaincre de la présence réelle du fantôme que l'imagination lui présente : & alors il se forme dans le corps des mouvemens qui répondent à la volonté que cette idée fait naître. Mais pour ce qui est de l'adresse & des précautions que prennent les Somnambules, avons-nous plus de facilité qu'eux à éviter mille dangers, lorsque nous marchons la nuit dans des lieux inconnus? La Topographie du lieu se peint dans le cerveau du Noctambule ; il connoit ce lieu qu'il parcourt; & le siége de cette peinture est chez lui nécessairement aussi mobile,

Q2

aussi libre, aussi clair, que dans ceux qui veillent.

#### S. V I.

## Conclusions sur l'Etre sensitif.

Il y a beaucoup d'autres choses, qui concernent nos connoissances, & qui n'intéressent pas peu notre curiosité; mais elles sont au-dessus de notre portée : nous ignorons quelles qualités don acquérir le principe matériel fensitif, pour avoir la faculté immédiate de sentir; nous ne savons pas si ce principe posséde cette puissance dans toute sa persection, dès le premier instant qu'il habite un corps animé. Il peut bien avoir des sensations plus imparfaites, plus confuses, ou moins distinctes; mais ces défauts ne peuvent-ils pas venir des autres organes corporels qui lui fournissent ces sensations? Cette

possibilité est du moins facile à établir, puisqu'elles lui sont toutes retranchées par l'interception du cours des esprits durant le sommeil, & que ce même principe sensitif, dans un sommeil léger ou imparfait, n'a que des sensations incomplettes, quoique par lui-même il foit immédiatement prêt à les recevoir complettes & distinctes. Je ne demande pas ce que devient ce principe à la mort, s'il conserve cette immédiate faculté de sentir, & si dans ce cas d'autres causes que les organes qui agissent sur lui durant la vie, peuvent lui donner des sensations qui le rendent heureux ou malheureux. Je ne de-mande pas si cette partie dégagée " de ses liens, & conservant son , essence, reste errante, toûjours " prête à produire un animal nou-" veau, ou à paroître revêtue d'un " nouveau corps? Si après avoir " été dissipée dans l'air, ou dans

(246)

, l'eau, cachée dans les feuilles " des plantes, ou dans la chair des Animaux, elle fe retrouveroit dans la femence de l'Animal qu'el-" le devroit reproduire? Je m'inquiéte peu si l'Ame capable d'a-, nimer de nouveaux corps, ne pourroit reproduire toutes les espéces possibles par la seule diversité des combinaisons., Ces questions sont d'une nature à rester éternellement indécises. Il avouer que nous n'avons sur tout cela aucune lumiere, parce qu'on ne sait rien au-delà de ce que nous aprennent les fensations, qui nous abandonnent ici; & par conséquent on ne doit pas se permettre de former là-dessus aucune sorte de conjecture. Un homme d'esprit propose des problèmes, le sot & l'ignorant décident; mais la difficulté reste toûjours pour le Philosophe. Soumettons-nous donc à l'ignorance & laissons murmurer

(247)

notre vanité. Ce qui me paroît assez vrai, & conforme aux principes établis ci-devant, c'est que les Animaux perdent en mourant leur puissance immédiate de sentir, & que par conséquent l'Ame sensitive est véritablement anéantie avec eux. Elle n'existoit que par des modifications qui ne sont plus.

#### CHAPITRE XIII.

Des Facultés intellectuelles, ou de l'Ame raisonnable.

Es facultés propres à l'Ame raisonnable sont les perceptions intellectuelles, la liberté, l'attention, la réflexion, l'ordre ou l'arrangement des idées, l'examen & le jugement.

in the second

#### S. I.

### Des Perceptions.

Les Perceptions sont les rapports que l'Ame découvre dans les senfations qui l'affectent. Les sensations produisent des rapports qui sont purement sensibles, & d'autres qu'on ne découvre que par un examen férieux. Lorsque nous entendons quelque bruit, nous sommes frappés de trois choses; 10. du bruit, qui est la sensation: 20. de la distance de nous à la cause qui fait le bruit, laquelle est distincte de la sensation du bruit, quoiqu'elle n'en soit pourtant qu'une dépendance, relative à la maniere dont ce son nous affecte, & qu'elle ne soit par conséquent qu'une simple perception, mais une perception sensible, parce que c'est le simple sentiment qui nous la donne: 30. de la maniere dont la cause produit le bruit, en ébranlant l'air qui vient frapper nos oreilles. Mais cette connoissance ne peut s'acquérir que par les recherches de l'esprit, & ce sont les connoissances de ce dernier genre, qu'on appelle perceptions intellectuelles, parce que la simple sensation ne peut nous les donner par elle-même, & qu'il faut, pour les avoir, se replier sur elle & l'examiner.

Ces perceptions ne se découvrent donc qu'à l'aide des sensations attentivement recherchées; car lorsque je vois un quarré, je n'y apperçois rien au premier coup d'œil que ce qui frappe les Animaux mêmes, tandis qu'un Géomètre, qui applique tout son génie à découvrir les propriétés de cette sigure, reçoit de l'impression que ce quarré fait sur les sens, une insinité de perceptions intellectuelles, qui échapent pour toûjours à ceux qui bornés à la sensation de l'objet, ne voient pas plus loin que leurs

(250)

yeux. Concluons donc que cette opération de l'Ame, si déliée, si métaphysique, si rare dans la plûpart des têtes, n'a d'autre source que la faculté de sentir, mais de sentir en Philosophe, ou d'une manière plus attentive & plus étudiée.

# S. 1 I.

#### De la Liberté.

La Liberté est la faculté d'examiner attentivement, pour découvrir des vérités, ou de délibérer pour nous déterminer avec raison à agir, ou à ne pas agir: cette faculté nous offre deux choses à considérer: 1º. les motifs qui nous déterminent à examiner, ou à délibérer; car nous ne faisons rien sans quelque impression, qui agisfant sur le fonds de l'Ame, remuë & détermine notre volonté: 2º. les connoissances qu'il faut examiner pour s'assurer des vérités qu'on cherché, ou les motifs qu'il

faut peser ou apprétier pour pren-

dre un parti.

Il est clair que dans le premier cas ce sont des sensations qui préviennent les premieres démarches de notre liberté, & qui prédéterminent l'Ame, sans qu'il s'y mêle aucune délibération de fa part, puisque ce sont ces sensations mêmes qui la portent à délibérer. Dans le second cas il ne s'agit que d'un examen des sensations; & à la faveur de cette revuë attentive, nous pouvons trouver les vérités que nous cherchons, & les constater. Or il s'agit des differens motifs ou des diverses sensations qui nous portent les uns à agir, les autres à ne pas agir. Il est donc vrai que la liberté confiste aussi dans la faculté de sentir.

# S. III.

De l'Attention.

Je ne veux cependant pas passer

yeux. Concluons donc que cette opération de l'Ame, si déliée, si métaphysique, si rare dans la plûpart des têtes, n'a d'autre source que la faculté de sentir, mais de sentir en Philosophe, ou d'une manière plus attentive & plus étudiée.

#### S. I I.

#### De la Liberté.

La Liberté est la faculté d'examiner attentivement, pour découvrir des vérités, ou de délibérer pour nous déterminer avec raison à agir, ou à ne pas agir: cette faculté nous offre deux choses à considérer: 1°. les motifs qui nous déterminent à examiner, ou à délibérer; car nous ne faisons rien sans quelque impression, qui agisfant sur le sonds de l'Ame, remuë & détermine notre volonté: 2°. les connoissances qu'il faut examiner pour s'assurer des vérités qu'on cherché, ou les motifs qu'il

faut peser ou apprétier pour pren-

dre un parti.

Il est clair que dans le premier cas ce sont des sensations qui préviennent les premieres démarches de notre liberté, & qui prédéterminent l'Ame, sans qu'il s'y mêle aucune délibération de sa part, puisque ce sont ces sensations mêmes qui la portent à délibérer. Dans le fecond cas il ne s'agit que d'un examen des sensations; & à la faveur de cette revuë attentive, nous pouvons trouver les vérités que nous cherchons, & les constater. Or il s'agit des differens motifs ou des diverses sensations qui nous portent les uns à agir, les autres à ne pas agir. Il est donc vrai que la liberté confiste aussi dans la faculté de sentir.

# S. III. De l'Attention.

Je ne veux cependant pas passer

fous filence une dispute qui est encore fans décision. L'examen qui est le principal acte de la liberté, exige une volonté déterminée à s'appliquer aux objets qu'on veut exactement connoître, & cette volonté fixe est connuë sous le nom d'Attention, la mere des Sciences. Or on demande si cette même volonté n'exige pas dans l'Ame une force par laquelle elle puiffe se fixer & s'assujettir elle-même à l'objet de ses recherches, ou si les motifs qui la prédéterminent suffisent pour fixer & soutenir son attention?

Non nostrum inter vos tantas componere lites.

Comme on n'a pu encore s'accorder sur ce point, il y a toute apparence que toutes les raisons alléguées de part & d'autre ne portent point avec elles ce criterium veritatis, auquel seul ac(253)

quies c'est pour quoi nous ne serons point de vaines tentatives pour applanir de si grandes dissicultés. Qu'il nous suffise de remarquer que dans l'attention l'Ame peut agir par sa propre sorce, je veux dire par sa force motrice, par cette activité coessentielle à la matiere & que presque tous les Philosophes, comme on l'a dit, ont comptée au nombre des attributs essentiels de l'être sensitif, & en général de la substance des corps.

Mais ne passons pas si légérement sur l'attention. Les idées qui sont du ressort des Sciences sont complexes. Les notions particulieres qui forment ces idées, sont détruites par les slots d'autres idées qui se chassent successivement. C'est ainsi que s'affoiblit & disparoît peu-à-peu l'idée que nous voulons retourner de tous les cô-

tés, dont nous voulons envisager toutes les faces, & graver toutes les parties dans la mémoire. Pour la retenir, qu'y a-t-il donc à faire, si ce n'est d'empêcher cette succession rapide d'idées toûjours nouvelles, dont le nombre accable ou distrait l'Ame, jusqu'à lui interdire la faculté de penser. Il s'agit donc ici de mettre comme une espéce de frein qui retienne l'imagination, de conserver ce même état du sensorium commune procuré par l'idée qu'on veut faisir & examiner : il faut détourner entierement l'action de tous les autres objets, pour ne conserver que la seule impression du premier objet qui l'a frappé, & en concevoir une idée distincte, claire, vive, & de longue durée; il faut que toutes les facultés de l'Ame tendues & clairvoiantes vers un seul point, c'est-à-dire, vers la pensée favorite à laquelle on s'attache, foient aveugles par tout

(255)

ailleurs: il faut que l'esprit assoupisse lui - même ce tumulte qui se passe en nous - mêmes malgré nous; enfin il faut que l'attention de l'Ame soit bandée en quelque sorte fur une seule perception, que l'Ame y pense avec complaisance, avec force, comme pour conferver un bien qui lui est cher. En effet, si la cause de l'idée dont on s'occupe, ne l'emporte de quelque dégré de force fur toutes les autres idées, elles entreront de dehors dans le cerveau, & il s'en formera même au dedans, indépendamment de celles-là, qui feront des traces nuisibles à nos recherches, jusqu'à les déconcerter & les mettre en déroute. L'attention est la clef qui peut ouvrir, pour ainsi dire, la seule partie de la moëlle du cerveau, où loge l'idée qu'on veut se représenter à soi-même. Alors si les sibres du cerveau extrêmement tenduës ont

mis une barriere qui ôte tout com-merce entre l'objet choisi & toutes les idées indiscrettes qui s'empressent à le troubler, il en résulte la plus claire, la plus lumineuse

perception qui foit possible.

Nous ne pensons qu'à une seule chose à la fois dans le même tems: une autre idée succéde à la premiere avec une vîtesse qu'on ne peut définir, mais qui cependant paroît être differente en divers sujets. La nouvelle idée qui se présente à l'Ame, en est apperçue, si elle succède, lorsque la premiere a disparu; autrement l'Ame ne la distingue point. Toutes nos pensées s'expriment par des mots, & l'esprit ne pense pas plus deux choses à la fois que la langue ne prononce deux mots à la fois. D'où vient donc la vivacité de ceux qui résolvent si vîte les problêmes les plus composés & les plus difficiles? De la facilité avec laquelle leur mémoire (257)

mémoire retient comme vraie, la proposition la plus proche de celle qui expose le problème. Ainsi tandis qu'ils pensent à l'onziéme proposition, par exemple, ils ne s'inquiétent plus de la vérité de la dixiéme, & ils regardent comme des axiômes, toutes les choses précédentes, démontrées auparavant, & dont ils ont un recüeil clair dans la tête. C'est ainsi qu'un habile Médecin voit d'un coup d'œil toutes les causes de la maladie & ce qu'il faut faire pour les combattre.

Il ne nous reste plus qu'à traiter de la réslexion, de la méditation

& du jugement.

## S. IV.

De la Reflexion &c.

La réflexion est une faculté de l'Ame, qui rappelle & rassemble toutes les connoissances qui lui sont

nécessaires pour découvrir les vérités qu'elle cherche, ou dont elle a besoin pour délibérer, ou apprétier les motifs qui doivent la déterminer à agir ou à ne pas agir. L'Ame est conduite dans cette recherche par la liaison que les idées ont entr'elles, & qui lui fournissent en quelque maniere le fil qui doit la guider, pour qu'elle puisse se souvenir des connoissances qu'elle veut rassembler, à dessein de les examiner ensuite, & de se décider; en sorte que l'idée dont elle est actuellement affectée, la sensation qui l'occupe au moment présent, la méne peu-à-peu insensiblement, & comme par la main, à tous les autres qui y ont quelque rapport. D'une connoissance générale, elle passe ainsi facilement aux espéces, & des espéces elle descend jusqu'aux particularités, de même qu'elle peut être conduite par les effets à la cause, de cette cause

(259)

aux propriétés, & des propriétés à l'être. Ainsi c'est toûjours par l'attention qu'elle apporte à ses sensations, que celles dont elle est actuellement occupée, la conduisent à d'autres, par la liaison que toutes nos idées ont entr'elles. Tel est le fil que la nature prête à l'Ame pour la conduire dans le labyrinthe de ses pensées, & lui faire démêler le cahos de matiere & d'idées, où elle est plongée.

# s. V.

# De l'Arrangement des Idées.

Avant de définir la méditation, je dirai un mot sur l'arrangement des idées. Comme elles ont entr'elles divers rapports, l'Ame n'est pas toûjours conduite par la plus courte voie dans ses recherches. Cependant lorsqu'elle est parvenuë, quoique par des chemins détour-

nés, à se rappeller les connoissances qu'elle vouloit rassembler, elle apperçoit entr'elles des rapports qui peuvent la conduire par des sentiers plus lumineux & plus courts. Elle se fixe à cette suite de rapports pour retrouver & examiner ces connoissances avec plus d'ordre & de facilité.

Nous voila donc encore fort en droit d'inférer que l'Ame raisonnable n'agit que comme sensitive, même lorsqu'elle résléchit & travaille à arranger ses idées.

# S. V I.

De la Méditation, ou de l'Examen.

Lorsque l'Ame est déterminée à faire quelque recherche, qu'elle a recüeilli les connoissances qui lui sont nécessaires, qu'elle les a arrangées & mises en revûë avec ordre, vis-à-vis d'elle-même, elle s'appli(261)

que sérieusement à les contempler avec cet œil fixe qui ne perd pas de vûë son objet, pour y découvrir toutes les perceptions qui échappent, lorsqu'on n'en a que des sensations passageres; & c'est cet examen qui met l'Ame en état de juger, ou de s'assûrer des vêrités qu'elle poursuit, ou bien de sensir le poids des motifs qui la doivent décider sur le parti qu'elle doit prendre.

Il est inutile d'observer que cette opération de l'Ame dépend aussi entiérement de la faculté sensitive, parce que examiner, n'est autre chose que sentir plus exactement & plus distinctement pour découvrir dans les sensations les perceptions qui ont pû légérement glisser sur l'Ame, faute d'y avoir fait assez d'attention toutes les autres sois que nous en avons été

affectés.

# S. VII.

## Du Jugement.

La plupart des Hommes jugent de tout, &, ce qui revient au même, en jugent mal. Est-ce faute d'idées simples, qui sont toutes des notions seules, isolées? Non; personne ne confond l'idée du bleu avec celle du rouge; mais on se trompe dans les idées composées, dont l'essence dépend de l'union de plusieurs idées simples. On n'attend pas à avoir acquis la perception de toutes les notions qui entrent dans deux idées composées; il faut pour cela de la patience & de la modestie; attributs, qui font trop rougir l'orgüeil & la paresse de l'Homme. Mais si la notion de l'idée A convient avec celle de l'idée B, je juge souvent qu'A & B sont les mêmes, ( 263 )

faute de faire attention que la premiere notion n'est qu'une partie de l'idée, dans laquelle sont renfermées d'autres notions, qui répugnent à cette conclusion. La volonté même nous trompe beaucoup. Nous avons lié deux idées par sentiment d'amour ou de haine; nous les unissons, quoiqu'elles soient très-differentes, & nous jugeons des idées proposées, non par elles-mêmes, mais par ces idées avec lesquelles nous les avons liées, & qui ne sont pas des notions componentes de l'idée qu'il falloit juger, mais des notions tout à-fait étrangeres & accidentelles à cette même idée. On excuse l'un & on condamne l'autre, suivant le sentiment dont on est affecté. On est encore trompé par ce vice de la volonté & de l'association des idées, quand avant de juger, on souhaite que quelqu'idée s'accorde, ou ne s'accorde pas avec

R 4

une autre, d'où naît ce goût pour telle secte, ou telle hypothèse, avec lequel on ne viendra jamais à bout de connoître la vérité.

Comme le jugement est la combinaison des idées, le raisonnement est la comparaison des jugemens. Pour qu'il soit juste, il faut avoir deux idées claires, ou une perception exacte de deux choses; il faut aussi bien voir la troisième idée qu'on leur compare, & que l'évidence nous force de déduire affirmativement ou négativement, de la convenance, ou de la disconvenance de ces idées. Cela se fait dans un clin d'œil, quand on voit clair, c'est-à-dire, quand on a de la pénétration, du discernement & de la mémoire, qui est bonne & utile à tout, comme je l'ai déja prouvé.

Les sots raisonnent mal, ils ont si peu de mémoire, qu'ils ne se souviennent pas de l'idée qu'ils viennent d'appercevoir; ou s'ils ont pu juger de la similitude de leurs idées, ils ont déja perdu de vûë ce jugement, lorsqu'il s'agit d'en inférer une troisième idée, qui soit la juste conséquence des deux autres. Les fols parlent sans liaison dans leurs idées, ils rêvent, à proprement parler. En ce sens les sots sont des espéces de sols. Ils ne se rendent pas justice de croire n'être qu'ignorans; car ils n'ont leur esprit qu'en amour propre, & c'est un dédommagement fort bien entendu de la part de la nature.

Il s'ensuit de notre Théorie que, lorsque l'Ame apperçoit distinctement & clairement un objet, elle est forcée, par l'évidence même de ses sensations, de consentir aux vérités qui la frappent si vivement, & c'est à cet acquiescement passif, que nous avons donné le nom de jugement. Je dis passif, pour

faire voir qu'il ne part pas de l'action de la volonté, comme le dit Descartes. Lorsque l'Ame découvre avec la même lumiere les avantages qui prévalent dans les motifs qui nous doivent décider à agir, ou à ne pas agir, il est clair que cette décision n'est encore qu'un jugement de la même nature que celui qu'elle fait, lorsqu'elle céde à la vérité par l'évidence qui accompagne ses sensations.

Nous ne connoissons point ce qui se passe dans le corps humain, pour que l'Ame exerce sa faculté de juger, de raisonner, d'appercevoir, de fentir, &c. le cerveau change sans cesse d'état, les esprits y font toûjours de nouvelles traces, qui donnent nécessairement de nouvelles idées, & font naître dans l'Ame une succession continuelle & rapide de diverses opérations. Pour n'avoir point d'idées, il faut que les canaux, où

coulent ces esprits, soient entiérement bouchés par la pression d'un sommeil très-profond. Les fibres du cerveau se relevent-elles de leur affaissement? Les esprits enfilent les chemins ouverts, & les idées qui sont inséparables des esprits, marchent & galopent avec eux. Toutes les pensées, comme l'observe judicieusement Crousaz, naissent les unes des autres, la pensée (ou plutôt l'Ame, dont la pensée n'est qu'un accident) se varie & passe par differens états, & suivant la variété de ses états & de ses manieres d'étre, ou de penser, elle parvient à, la connoissance, tantôt d'une chose, tantôt d'une autre. Elle se sent elle-même, elle est à elle-même son objet immédiat, & en se sentant ainsi, elle se représente des choses differentes de soi. Que ceux qui pensent que les idées different de la pensée, que l'Ame

a, comme la vûë, ses yeux & ses objets, & qu'en un mot toutes les diverses contemplations de l'Ame ne sont pas diverses manieres de se fentir elles-mêmes, répondent à cette sage réflexion? En voici une autre sujet, mais qui a toujours rapport au jugement & à l'imagination. Les gens de cabinet, ceux qui composent des Ouvrages, doivent-ils jetter sur le papier tout ce qui leur vient dans l'idée? Un homme d'esprit, connu dans la littérature par un Ouvrage (a) fort estimable, prétend que ceux qui suivent cette méthode, ont une imagination qui donne bien de l'ouvrage à teur raison. Les Auteurs qui pensent ( & celui-là pense & écrit bien ) invitent les autres à réfléchir, & font, comme on dit, accoucher leurs Letteurs. Voici donc ma ré-

<sup>(</sup>a) Ess. de Mor. & de Litt. par M. l'Abbé Trublet.

flexion; elle est courte, parce qu'elle est Physique. Nous ne connoissons ce qui pense dans le cerveau, que par le sentiment d'un cahos d'idées, de pensées diverses qui se nuisent par leur multitude & leur variété continuelle, même dans ceux qui, ayant perdu la vûë, ne reçoivent point d'idées nouvelles par les yeux, & ont un sens de moins à les distraire, de sorte que rien n'est plus disficile à fixer, que l'attention. Si donc vous n'écrivez pas l'idée qui se présente, sans être interrompu par aucun fâcheux, vous courez rifque de la chercher en vain dans votre mémoire, & par-là votre paresse donne plus d'ouvrage à votre raison, qui s'alambique, se met à la torture, & s'efforce d'enfanter la même production qui est déja bien loin. Au contraire votre pensée est-elle sur le papier? vous avez des caractères qui valent au moins les signes

des Géomètres; ces signes, toûjours présens à leur mémoire, la soutiennent, la rendent durable, ou la rappellent; vos idées retenuës par-là ne peuvent s'échapper, & long-tems après vous êtes fûr de retrouver le fil de votre ouvrage & l'ordre de vos idées. Ainfi cette conduite convient principalement aux génies peu étendus qui forment le plus grand nombre. Il eût toûjours également fallu choisir entre ses idées, & quand elles n'étoient encore que dans la tête, le choix n'en étoit que plus difficile, fur-tout si la matiere est abstraite, comme en Mathématiques, & en Métaphysique. Ceux, qui en composant s'abandonnent à la providence de leur mémoire, ne prennent donc pas le plus court chemin. L'illustre ami de l'Auteur que je réfute, M. de la M... pouvoit bien composer, comme je l'ai dit, cinq Actes de Tragédie, avant que de mettre un seul Vers sur le papier; M. de Voltaire avoit dans la tête toute fa magnifique Henriade au fortir de la Bastille. Mais qu'est-ce que cela prouve? Deux exceptions aux régles générales. Je dis même que M. de V... eût fait plus facilement ce bel Ouvrage, s'il eût eû une plume & de l'ancre, quoique l'agrément des productions de l'imagination, tout, jusqu'à la mine, donne aux Poëtes plus de mémoire qu'aux autres Hommes. Montagne, qui en avoit si peu, à ce qu'il dit, auroit dû, par reméde, apprendre à faire des Vers. Je suis persuadé que la méthode de M. l'Abbé T...: n'a pas été fuivie, même par bien des Génies, je parle de ceux qui ont paru dans les siécles d'ignorance : car comme tout est rélatif, & que les borgnes (comme on dit proverbialement) sont

Rois parmi les aveugles, chaque siècle a dû avoir son génie & son bel esprit, qui aujourd'hui ne seroient peut-être, l'un qu'un Homme à gros bon sens, & l'autre qu'un esprit médiocre. D'où l'on voit, pour le dire en passant, toute l'utilité des beaux Arts: mais on conçoit en même tems que le jugement ou la raison des génies dont je parle auroient été sort embarassés, sans un canevas préparé par l'imagination.

### CHAPITRE XIV.

Que la foi seule peut fixer notre croyance sur la nature de l'Ame raisonnable.

I L est démontré que l'Ame raifonnable à des fonctions beaucoup plus étendues que l'Ame sensitive, bornée aux connoissances qu'elle

qu'elle peut acquérir dans les betes, où elle est uniquement réduite aux fensations & aux perceptions sensibles, & aux déterminations machinales, c'est-à-dire, sans délibération, qui en résultent. L'Ame raisonnable peut en effet s'élever jusqu'aux perceptions, ou aux idées intellectuelles, quoiqu'elle jouisse peu de cette noble prérogative dans la plupart des hommes. Peu, (c'est un aveu que la vérité ne m'arrache pas fans douleur ) peu sortent de la sphére du monde fensible, parce qu'ils y trouvent tous les biens, tous les plaisirs du corps, & qu'ils ne sentent pas l'avantage des plaisirs Philosophiques, du bonheur même qu'on goûte, tant qu'on s'attache à la recherche de la vérité, car l'étude fait plus que la piété; non-seule-ment elle préserve de l'ennui, mais elle procure souvent cette espèce de volupté, ou plutôt de satisfaction intérieure, que j'ai appellée sensations d'esprit, lesquelles sans doute sont fort du goût

de l'amour propre.

Après cela est il donc furprenant que le monde abstrait, intellectuel, où il n'est pas permis d'avoir un sentiment, qu'il ne soit examiné par les plus rigoureux Censeurs; est-il surprenant, dis-je, que ce monde soit presqu'aussi défert, aussi abandonné que celui de l'illustre Fondateur de la secte Cartésienne, puisqu'il n'est habité que par un petit nombre de Sages, c'est-à-dire, d'Hommes qui pensent? (Car c'est-là la vraie sagesse, le reste est préjugés: ) Eh ! Qu'estce que penser, si ce n'est passer sa vie à cultiver une terre ingrate, qui ne produit qu'à force de soins & de culture? En effet sur cent personnes, y en a-t-il deux pour qui l'étude & la réflexion ayent des charmes? Sous quel aspect le

(275)

monde intellectuel, dont je parle, se montre-t-il aux autres hommes, qui connoissent tous les avantages de leurs sens, excepté le principal, qui est l'esprit? On n'aura pas de poine à croire qu'il ne leur paroît dans le lointain qu'un pays idéal, dont les fruits sont purement ima-

ginaires.

C'est en conséquence de cette supériorité de l'Ame humaine fur celle des Animaux, que les Anciens l'ont appellée Ame raisonnable. Mais ils ont été fort attentifs à rechercher si ces facultés ne viennent pas de celles du corps qui font encore plus excellentes dans l'Homme. Ils ont d'abord remarqué que tous les Hommes n'avoient pas, à beaucoup près, le même dégré, la même etendue d'intelligence; & en cherchant la raison de cette difference, ils ont crû qu'elle ne pouvoit dépendre que de l'organisation corporelle plus parfaite dans les uns que dans les autres, & non de la nature même de l'Ame. Des observations fort simples les ont confirmés dans leur opinion. Ils ont vû que les causes, qui peuvent produire du dérangement dans les organes, troublent, altérent l'esprit, & peuvent rendre imbécile l'homme du monde qui a le plus d'intelligence & de sagacité.

De-là ils ont conclu assez clairement que la perfection de l'esprit consiste dans l'excellence des facultés organiques du corps humain: & si leurs preuves n'ont pas été jusqu'ici solidement résutées, c'est qu'elles portent sur des saits; & à quoi servent en esset tous les raisonnemens contre des expériences incontestables & des observa-

tions journalieres?

Il faut cependant favoir que quelques - uns ont regardé notre Ame non-seulement comme une

# [277] Substance Spirituelle [a], parce que chez eux cette expression

[ a ] La spiritualité & la matérialité différoient peu chez les Anciens. Ils entendoient par l'une, une assemblage de parties matérielles , légeres , & déliées , jusqu'à sembler en effet quelque chose d'incorporel ou d'immatériel; & par l'autre, ils concevoient des parties pésantes, groffiéres, visibles, palpables. Ces parties matérielles, appercevables, forment tous les corps par leurs diverses modifications, tandis que les autres parties imperceptibles, quoique de même nature, constituent toutes les Ames. Entr'une substance spirituelle & une substance matérielle, il n'y a donc d'autre difference que celle qu'on met entre les modifications, ou les facons-d'être d'une même substance: & selon la même idée, ce qui est matériel peut devenir insensiblement spirituel, & le devient en effet. Le blanc d'œuf peut ici servir d'exemple, lui qui à force de s'attenuer & de s'affiner au travers des filiaires vasculeuses infiniment étroites du Poulet, forme ou donne tous les esprits de cet Animal; & que l'analogie prouve bien que la lymphe fait la même chose dans l'Homme! Oseroit-on comparer l'Ame aux esprits animaux, & dire qu'elle ne differe des corps, que comme ceux-ci different des humeurs groffieres, par le fin tissu, & l'extrême agilité de ses atômes?

ne fignifioit qu'une matiere déliée, active, & d'une subtilité imperceptible; mais même comme immatérielle, parce qu'ils distinguoient dans la substance des corps, comme on l'a tant de fois répété, la partie muë, c'est-à-dire, celle qu'ils regardoient simplement comme mobile, & à laquelle ils ne donnoient que le nom de matiere, d'avec les formes actives & sensitives de ces substances. Ainsi l'Ame n'étoit autrefois décorée des épithetes de spirituelle & d'immatérielle, que parce qu'on la regardoit comme la forme ou la faculté active & sensitive parfaitement développée, & même élevée au plus haut point de pénétration dans l'Homme. On connoît, par ce que je viens de dire, la véritable ori-gine de la Métaphysique; & la voilà justement dégradée de sa chimérique noblesse.

Plusieurs ont voulu se signaler

en soutenant que l'Ame raisonnable & l'Ame sensitive formoient deux Ames d'une nature réellement distincte, & qu'il falloit bien se donner de garde de confondre ensemble. Mais comme il est prouvé que l'Ame ne peut juger que sur les sensations qu'elle a, l'idée de ces Philosophes a parû impliquer une contradiction manifeste, qui a révolté tous les esprits droits & éxemts de préjugés. Aussi avons-nous fouvent fait observer que toutes les opérations de l'Ame sont totalement arrêtées, lorsque fon fentiment est suspendu, comme dans toutes les maladies du cerveau, qui bouchent & détruisent toutes les communications d'idées, entre ce viscère & les organes sensitifs; de sorte que, plus on examine toutes les facultés intellectuelles en elles-mêmes, plus on demeure fermement convaincu qu'elles sont toutes renfermées dans la fa( 280 )

dent si essentiellement, que l'Ame ne feroit jamais aucune de ses fonctions sans elle.

Enfin quelques Philosophes ont pensé que l'Ame n'est ni matiere ni corps, parce que, considérant la matiere par abstraction, ils l'envisageoient douée seulement de propriétés passives & mécaniques; & ils ne regardoient aussi les corps, que comme revêtus de toutes les formes sensibles, dont ces mêmes propriétés peuvent rendre la matiere susceptible. Or, comme ce sont les Philosophes qui ont fixé la fignification des termes, & que la foi pour se faire entendre aux Hommes, a dû se servir nécessairement du langage même des Hommes, de-là vient que c'est peutêtre en ce sens, dont on a abusé, que la foi a distingué l'Ame & de la matiere & du corps qu'elle habite: & sur ce que les anciens

Métaphysiciens avoient prouvé que l'Ame est une substance active & sensible, & que toute substance est par soi même impérissable, de-là ne semble-t'il pas naturel que la soi ait prononcé en conséquence que l'Ame étoit immortelle? [a]

Philosophiques de l'immortalité de l'Ame, ce n'est certainement pas que nous soyons bien aises qu'elles nous manquent. Nous sommes tous naturellement portés à croire ce que nous souhaitons. L'amour propre, trop humilié de se voir prêt d'être anéanti, se sanchante de la riante perspective d'un bonheur éternel. J'avouë moi-même que toute ma Philosophie ne m'empêche pas de regarder la mort comme la plus triste nécessité de la Nature, dont je voudrois pour jamais perdre l'assignante idée. Je puis dire avec l'aimable Abé de Chaulieu,

- " Plus j'approche du terme & moins je le
- Par des principes sûrs mon esprit affermi?
  Content, persuadé, ne connoît plus le
- " Des suites de ma fin je n'ai jamais frémi,

### Voilà comme on peut accorder selon moi, la révélation & la Phi-

" Et plein d'une douce espérance,

" Je mourrai dans la confiance,

" Au sortir de ce trifte lieu,

" De trouver un azyle , une retraite sure,

" Ou dans le sein de la Nature,

" Ou bien dans les bras de mon Dieu.

Cependant je cesse d'être en quelque sorte, toutes les sois que je pense que je ne serai

plus.

Passons en revue les opinions, ou les défirs des Philosophes sur ce sujet. Parmi ceux qui ont souhaité que l'Ame fût immortelle, on compte, 10. Sénéque, [ Epift. 107. &c. Quast. Nat. L. 7. &c. ] 20. Socrate ; 30. Platon, qui donne à la vérité ( in Phed. ) une démonstration ridicule de ce dogme. mais qui convient ailleurs qu'il ne le croit vrai, que parce qu'il l'a oui dire : 4º. Cicéron, (De Natura Deorum, L. 2.) quoiqu'il vacille, L. 3. dans sa propre Doctrine, pour revenir à dire ailleurs qu'il affectionne beaucoup le dogme de l'immortalité, quoique peu vraisemblable : 50. Pascal, parmi les Modernes; mais sa maniere de raifonner ( 1. Penf. sur la Relig. ) est peu digne losophie, quoique celle-ci finisse où l'autre commence. C'est aux

d'un Philosophe. Ce grand homme s'imaginoit avoir de la foi, & il n'avoit qu'envie de croire, mais sur de légitimes motifs
qu'il cherchoit. Croire parce qu'on ne risque rien, c'est croire parce qu'on ne sait
rien. Le parti le plus sage est du moins de
douter, pourvi que nos doutes servent à
régler nos actions, & à nous conduire d'une manière irréprochable, selon la raison &
les Loix. Le Sage anime la vertu pour
la vertu même.

Enfin les Stoïciens, les Celtes, les Anciens Bretons, &c. désiroient tous que l'Ame ne s'éteignît point avec le corps. Tout le monde, dit indécemment Pomponatius, (de Immort. anim.) souhaite l'immortalité, comme un mulet désire la génération qu'il

n'obtient pas.

Ceux qui ont pensé, sans balancer, que l'Ame étoit mortelle, sont en bien plus grand nombre. Byon se livre à toutes sortes de plaisanteries, en parlant de l'autre monde; César s'en mocque au milieu même du Sénat, au lieu de chercher à doinpter l'hydre du Peuple, & à l'accoûtumer au frein nécessaire des préjugés. Lucréce, (de Nat. rer. L. 3.) Plutarque, &c. ne connoissent d'autre Enser, que les remorts. Je sai, dit l'Auteur d'Electre,

(284)

seules lumieres de la foi à fixer nos idées sur l'inexplicable origine du

- " Je sai que les remords d'un cœur né
- " Souvent pour les ( il parle des crimes ) pu-" nir vont plus loin que les Dieux.

Virgile (Georg. Liv. 2.) se mocque du bruit imaginaire de l'Achéron, & il dit (Eneid. L. 3.) que les Dieux ne se mêlent point des affaires des Hommes:

Scilicet is Superis labor est, ea cura quietos Sollicitat.

Lucréce dit la même chose,

Usque omnis per se Divûm natura necesse est Immortali ævo summâ cum pace fruatur, Semota à nostris rebus, sejunctaque longe; Nam privata dolore o mni, privata persclis Ipsa suis pollens opibus, nibil indiga nostri, Nec bene pro meritis gaudet, nec tangitur irâ.

En un mot tous les Poëtes de l'Antiquité, Homère, Hésiode, Pindare, Callimamal; c'est à elle à nous développer le juste & l'injuste, à nous faire

que, Ovide, Juvénal, Horace, Tibulle, Catulle, Manilius, Lucain, Pétrone, Perfe, &c. ont foulé aux pieds les craintes de l'autre vie. Moyse même n'en parle pas, & les Juiss ne l'ont pas connuè.

Hipocrate, Pline, Galien, en un mot tous les Médecins Grecs, Latins, & Arabes, n'ont point admis la distinction des deux substances, & la plupart n'ont connu

que la nature.

Diogène, Leucippe, Démocrite, Epicure, Lactance, les Stoïciens, quoique d'avis differens entr'eux sur le concours d'atômes, se sont tous réunis sur le point dont il s'agit: & en général tous les Anciens eussent volontiers adopté ces deux Vers d'un Poëte François:

- " Une heure après ma mort, mon ame
- "Sera ce qu'elle étoit une heure avant

Dicéarque, Asclépiade, ont regardé l'A-me comme l'harmonie de toutes les parties du corps. Platon à la vérité soutient que l'A-me est incorporelle, mais c'est comme fai-sant partie d'une chimére qu'il admet, sous

## connoître la nature de la liberté, & tous les secours surnaturels qui

le nom d'Ame du monde; & selon le même Philosophe, toutes les Ames des Animaux & des Hommes sont de même nature, & la difficulté de leurs fonctions ne vient que de la difference des corps qu'elles habitent.

Aristote dit aussi que , ceux qui préten-, dent qu'il n'y a point d'Ame sans corps, , & que l'Ame n'est point un corps, ont , raison ; car , ajoute-t'il, l'Ame n'est point , un corps, mais c'est quelque chose du , corps. , Animam qui existimant neque sine corpore, neque corpus aliquod, bene opinantur : corpus enim non est corporis autem est aliquid. De Anim. Text. 26. c. 2, Il entend bonnement la forme, ou un accident, dont il fait un Etre séparé de la matiere. D'où l'on voit qu'il n'y a qu'à bien éplucher ceux d'entre les Anciens qui paroissent avoir crû-l'Ame immatérielle, pour se convaincre qu'ils ne different pas des autres. Nous avons vû d'ailleurs qu'ils pensoient que la spiritualité éroit austi-bien un véritable attribut de la substance, que la matérialité même ; ainsi ils se ressemblent tous.

Je ferai ici une réflexion. Platon définit l'Ame une essence se mouvant d'elle-même, & Pythagore un nombre se mouvant de lui-même. D'où ils concluoient qu'elle étoit immortelle. Descartes en tire une conséquence toute opposée; tandis qu'Aristote,

en dirigent l'exercice. Enfin puifque les Théologiens ont une Ame

qui vouloit combattre l'immortalité de l'Ame, n'a cependant jamais songé à nier la
conclusion de ces anciens Philosophes, &
s'en est tenu seulement à nier sortement le
principe, pour plusieurs raisons que nous
supprimons, & qui sont rapportées dans
Macrobe. Ce qui fait voir avec quelle confiance on a tiré, en differens tems, des mêmes principes, des conclusions contradictoires.

Le système de la spiritualité de la matiere étoit encore fort en vogue dans les quatre premiers siécles de l'Eglise. On crut jusqu'au Concile de Latran que l'Ame de l'ensant étoit la production moyenne de celle du pere & de la mere. Econtons Tertulien: Animam corporalem prositemur, babentem proprium genus substantia & soliditatis, per quam quod & sentire & pati possit.... quid dicis cœlestem, quam unde cœlestem intelligas, non babes? Quid terrenam negas, quam unde terrenam agnoscas, babes? ... caro atque Anima simùl siunt sine calculo temporis, atque simùl in utero etiam sigurantur... minimè divina res, quoniam quidem mortalis.

nime divina res, quoniam quidem mortalis.
Origène, S. Irénée, S. Justin Martyr,
Théophile d'Antioche, Arnobe, &c. ont pensé
avec Tertulien que l'Ame a une étendue

formelle.

S. Augustin pense-t'il autrement, lorsqu'il

si supérieure à celle des Philosophes, qu'ils nous disent &

dit: Dum corpus animat, vitaque imbuit, Anima dicitur: dum vult, Animus: dum scientia ornata est, ac judicandi peritiam exercet, Mens: dum recolit ac reminiscitur, Memoria: dum ratiocinatur, ac singula discernit, Ratio: dum contemplationi iusistit, Spiritus: dum sentiendi vim obtinet, sensus est Anima.

Il dit dans le même Ouvrage ( de Anim.)

1º. Que l'Ame habite dans le fang, parce qu'elle ne peut vivre dans le fec: pourquoi? (Admirez la fagacité de ce grand Homme;) parceque c'est un Esprit. 2º. Il avouë qu'il ignore si les Ames sont créées tous les jours, ou si elles descendent, par propagation, des peres aux enfans. 3º. Il conclut qu'on ne peut rien résoudre sur la nature de l'Ame. Pour traiter ce sujet, il ne faut être ni Théologien, ni Orateur; il faut être plus, Philosophe.

Mais pour revenir encore à Tertulien, quoique les Ames s'éteignent avec les corps, toutes éteintes qu'elles sont, suivant cet Auteur, elles se rallument, comme une bougie, au Jugement dernier, & rentrent dans les corps ressusciés, sans lesquels elles ne pourroient soussir, & avant lesquels elles n'ont point soussert. Ad persiciendum & ad patiendum, societatem carnis (Anima) expostulat, ut tam plene per eame pati possit, quam sine ea plene agere non po-

nous

(289)

nous fassent imaginer, s'ils peuvent, ce qu'ils conçoivent si bien

Tertulien imaginoit que l'Ame pouvoit être tout ensemble mortelle & immortelle, & qu'elle ne pouvoit être immortelle qu'autant qu'elle est matérielle. Peut-on ajuster plus singulierement la mortalité, l'immortalité & la matérialité de l'Ame avec la résurrection des corps? Conor va plus loin (Evangelium Medici; il pousse l'extravagance jusqu'à entreprendre d'expliquer phy-

siquement ce mystere.

Les Scholastiques Chrêtiens n'ont pas pensé autrement que les Anciens sur la nature de l'Ame. Ils disent tous avec S. Thomas, Anima est principium quo vivimus, movemur, & intelligimus. " Vouloir & ,, comprendre, dit Goudin, sont aussi-bien , des mouvemens matériels, que vivre & " végéter. " Il ajoûte un fait singulier, qui ,, est que dans un Concile tenu à Vienne , sous Clément V. l'autorité de l'Eglise , ordonna de croire que l'Ame n'est que la , forme substantielle du corps , qu'il n'y a ,, point d'idées innées ( comme l'a pensé le " même S. Thomas ) & déclara hérétiques , tous ceux qui n'admettoient pas la maté-" rialité de l'Ame.

Raoul Fornier, Professeur en Droit, enseigne la même chose dans ses Discours Académiques sur l'origine de l'Ame, impri-

T

### (290)

l'essence de l'Ame, & son état après la mort. Car non-seulement

més à Paris en 1619., avec une approbation & des éloges de plusieurs Docteurs en

Théologie.

Qu'on life tous les Scholastiques, on verra qu'ils ont reconnu une force motrice dans la matiere, & que l'Ame n'est que la forme substantielle du corps. Il est vrai qu'ils ont dit qu'elle étoit une forme subsistante (Goudin. T. II. p. 93. 94.) ou qui subfiste par elle-même, & vit indépendamment de la vie du corps. De-là ces entités distinctes, ces accidens absolus, ou plutôt absolument inintelligibles. Mais c'est une distinction frivole : car puisque les scholastiques conviennent avec les Anciens, 10. que les formes tant simples, que composées, ne sont que de simples attributs, ou de pures dépendances des corps: 20. Que l'Ame n'est que la forme ou l'accident du corps; ils ajoûtent en vain, pour se sauver, les épithétes de subfistance ou d'absolu : il falloit auparavant pressentir les conséquences de la Doctrine qu'ils embrassoient, & la rejetter plutôt, s'il eut été possible, que d'y faire de ridicules restrictions. Car qui croira de bonne foi que ce qui est matériel dans tous les corps, cesse de l'être dans l'homme? La contradiction est trop révoltante. Mais les Scholastiques l'ont eux-mêmes sentie, plus que les Théologiens, à l'abri desquels

(291)
la faine & raisonnable Philosophie avoue franchement qu'elle ne conçoît pas cet être incomparable qu'on décore du beau nom d'Ame, & d'attributs divins, mais que c'est le corps qui lui paroît penser; [a] mais elle a toujours

ils n'ont que voulu se mettre par ces dé-

tours & ces vains subterfuges.

C'en est affez & plus qu'il ne faut sur l'immortalité de l'Ame. Aujourd'hui c'est un dogme effentiel à la Religion, autrefois c'etoit une question purement Philosophique. Quelque parti qu'on prît, on ne s'avançoit pas moins dans le Sacerdoce. On pouvoit la croire mortelle, quoique spirituelle, ou immortelle, quoique matérielle. Aujourd'hui il est défendu de penser qu'elle n'est pas spirituelle, quoique cet spiritualité ne se trouve nulle part révélée; & ce n'est pas assez que la foi nous décide sur son immortalité. Ceux qui vivent comme les autres, sont punis de penser autrement que les autres : qu'elle injustice! qu'elle tyrannie! [ a ] Je suis corps & je pense. ( Volt. Lett. Phil. sur l'Ame ) Voyez comme il se mocque agréablement du raisonnement qu'on fait dans les Ecoles pour prouver que la matiere ( qu'on ne connoît pas ) ne peut penser.

(292)

blamé les Philosophes qui ont osé assirmer quelque chose de positif sur l'essence de l'Ame, semblable en cela à ces sages Académies (a) qui, n'admettant que des faits en Physique, n'adoptent ni les sistêmes, ni les raisonnemens des mem-

bres qui les composent.

J'avouë encore une fois que j'ai beau concevoir dans la matiere les parties les plus déliées, les plus subtiles, & en un mot la plus parfaite organisation, je n'en conçois pas mieux que la matiere puisse penser. Mais, 10. la matiere se meut d'elle-même; je demande à ces Philosophes, qui semblent avoir assisté à la création, qu'ils m'expliquent ce mouvement, s'ils le conçoivent? 20. Voilà un corps organisé! Que de sentimens s'im-

<sup>[</sup> a ] Telles que l'Académie des Sciences. Voyez la belle Préface que M. de Fontenelle a mise à la tête des Mémoires de cette Académie.

( 293 )

priment dans ce corps, & qu'il est dissicile d'apercevoir la cause qui les produit! 3°. Est-il plus aisé de se saire une idée d'une sub-stance qui, n'étant pas matiere, ne seroit à la portée ni de la nature, ni de l'art, qu'on ne pourroit rendre sensible par aucuns moyens, d'une substance qui ne se connoît pas elle-même, qui apprend & oublie à penser dans les differens âges de la vie?

Si l'on me permet de parcourir ces âges un moment, nous voyons que les enfans sont des especes d'oiseaux, qui n'apprennent que peu de mots & d'idées à la sois, parce qu'ils ont le cerveau mol: Le jugement marche à pas lent derriere la mémoire; il saut bien que les idées soient saites & gravées dans le cerveau, avant que de pouvoir les aranger & les combiner. On raisonne, on a de l'esprit, il s'accroît par le commerce T 3

(294)

de ceux qui en ont, il s'embellit par la communication des idées ou des connoissances d'autrui. L'adolescence est-elle passée? Les langues & les Sciences s'aprennent difficilement, parce que les fibres peu flexibles n'ont plus la même capacité de recevoir promptement & de conserver les idées acquises. Le vieillard, laudator temporis acti, est esclave des préjugés qui se font endurcis avec lui. vaisseaux raprochent leurs parois vuides, ou font corps avec la liqueur desséchée; tout jusqu'au cœur & au cerveau s'ossifie avec le tems; les esprits se filtrent à peine dans le cerveau & dans le cervelet, les ventricules du cœur n'ont plus qu'un foible coup de piston; défaut de sang & de mouvement, défaut de parens & d'amis qu'on ne connoît plus, défaut de soi-même qu'on ignore. Tel est l'âge décrépit, la nouvelle enfan(295)

ce, la seconde végétation de l'Homme, qui finit comme il a commencé. Faut-il pour cela être Misantrope & mépriser la vie? Non, la douleur seul peut donner ce droit-là;
mais si on a du plaisir à sentir, il n'est
point de plus grand bien que la vie;
si on a sû en joüir, quoi qu'on en
dise, quoi que chantent nos Poëtes, (a) c'étoit la peine de naître,

de vivre & de mourir.

Vous avez vû que la faculté sensitive exécute seule toutes les facultés intellectuelles; qu'elle fait
tout chez l'Homme, comme chez
les Animaux; que par elle ensin
tout s'explique. Pourquoi donc
demander à un être imaginaire plus
distingué les raisons de votre supériorité sur tout ce qui respire?
Quel besoin vous faites-vous d'une
substance d'une plus haute origine?
Est-ce qu'il est trop humiliant pour
votre amour propre d'avoir tant

<sup>(</sup> a ) Rousseau, Miroir de la vie.

d'esprit, tant de lumieres, sans en connoître la fource? Non; comme les femmes sont vaines de leur beauté, les beaux esprits auront toujours un orgüeil qui les rendra odieux dans la société, & les Philosophes même ne seront peut-être jamais affez Philosophes pour éviter cet écueil universel. Au reste qu'on fasse attention que je ne traite ici que de l'Histoire naturelle des corps animés, & que pour ce qui ne concerne en rien cette Physique, il suffit, ce me semble, qu'un Philosophe Chrétien se soûmette aux lumieres de la révélation, & renonce volontiers à toutes ses spéculations, pour chérir une ressource commune à tous les Fidéles. Oui fans doute cela doit suffire, & par conséquent rien ne peut nous empêcher de pousser plus loin nos recherches Physiques, & de confirmer cette théorie des sensations par des faits incontestables.

#### CHAPITRE X V.

Histoires qui confirment que toutes les idées viennent des sens.

### HISTOTRE PREMIERE.

D'un Sourd de Chartres.

"In This peune homme fils d'un Artisan, sourd & muet de naif", fance, commença tout d'un coup
", à parler au grand étonnement de
", toute la Ville. On sut de lui que
", quelques trois ou quatre mois
", auparavant, il avoit entendu le
", son des cloches, & avoit été ex", trêmement surpris de cette sen", fation nouvelle & inconnuë. En", suite il lui étoit sorti comme une
", espèce d'eau de l'oreille gauche,

» & il avoit entendu parfaitement des deux oreilles. Il fut ces trois " ou quatre mois à écouter sans " rien dire, s'acoûtumant à ré-" pêter tout bas les paroles qu'il " entendoit, & s'affermissant dans " la prononciation & dans les idées , atachées aux mots. Enfin il se " crut en état de rompre le silen-" ce, & il déclara qu'il parloit, " quoique ce ne fût encore qu'imparfaitement. Aussi - tôt des Théologiens habiles l'interroge-" rent sur son état passé, & leurs , principales questions roulerent " fur Dieu, fur l'Ame, fur la bon-" té, ou la malice morale des ac-" tions. Il ne parut pas avoir pouf-" fé ses pensées jusques-là. Quoi-" qu'il fût né de parens Catholi-" liques, qu'il assistat à la Messe, " qu'il fût instruit à faire le signe " de la Croix, & à se mettre à " genoux dans la contenance d'un , homme qui prie, il n'avoit ja-

, mais joint à cela aucune inten-" tion, ni compris celle que les autres y joignoient : il ne favoit " pas bien distinctement ce que " c'étoit que la mort, & il n'y " pensoit jamais. Il menoit une " vie purement animale, toute oc-", cupée des objets sensibles & pré-" fens, & du peu d'idées qu'il re-" cevoit par les yeux. Il ne tiroit " pas même de la comparaison " de ces idées tout ce qu'il sem-" ble qu'il auroit pû en tirer. Ce " n'est pas qu'il n'eût naturelle-" ment de l'esprit, [ a ] mais " l'esprit d'un homme privé du ,, commerce des autres, est si peu " cultivé, si peu exercé, qu'il ne " pensoit qu'autant qu'il y étoit in-" dispensablement forcé par les ob-" jets extérieurs. Le plus grand [6]

[ b ] Tout le fond. M. de Fontenelle

<sup>[</sup> a ] Ou plûtôt la faculté d'en avoir, car autrement la pensée seroit fausse & contradictoire avec ce qui suit.

(300)

" fond des idées des hommes est " dans leur commerce récipro-

, que. ,,

Cette Histoire connuë de toute la Ville de Chartres, se trouve dans celle de l'Académie des Sciences [a]. Elle est très-bien racontée; mais si on jugeoit M. de Fontenelle sur ce léger fondement, on ne le croiroit pas un grand Métaphysicien. Aussi ne passe-t'il pas pour l'être; & je pense que, quelque sage que soit l'imagination de ce célébre Ecrivain, elle l'eût difficilement porté à la Métaphysique; ou il eût tout tenté pour en arracher les chardons, & n'y fouffrir que des fleurs, & par-là il eût tout gâté.

l'affirme sans y penser, lorsqu'il dit que ce Sourd n'avoit que les idées qu'il recevoit par les yeux; car il s'ensuit qu'aveugle il eût été sans idées.

[ a ] 1703. p. 19. de l'Hist.

### HISTOIRE IL

D'un Homme sans idées morales.

Dépuis plus de quinze ans il y a à l'Hôtel de Conti un Tourneur de broche, qui, n'ayant rien de fourd si ce n'est l'esprit, répond qu'il a été au Potager, lorsqu'on lui demande s'il a été à la Messe. Il n'a aucune idée acquise de la Divinité, & lorsqu'on veut savoir de lui s'il croît en Dieu, le coquin dit que non, & qu'il n'y en a point. Ce fait passe dans cet Hôtel pour le duplicata de celui de Chartres, auquel pour, cette raison je l'ai joint.



### HISTOIRE III.

De l'Avengle de Cheselden.

D Our voir, il faut que les yeux foient, pour ainsi dire, à l'unisson des objets. Mais si les parties internes de cet admirable organe n'ont pas leur position naturelle, on ne voit que fort confusément. M. de Voltaire, Elémens de la Philosophie de Newton, Chap. 6. raporte que l'aveugle né âgé de 14 ans, auquel Cheselden abatit la cataracte, ne vit, immédiatement après cette opération, qu'une lumiere colorée, sans qu'il pût distinguer un globe d'un cube, & qu'il eût aucune idée d'étenduë, de distance, de figure, &c. Je crois, 10. que faute d'une juste position dans les parties de l'œil , la

(303)

vision devoit se faire mal; ( pour qu'elle se rétablisse, il faut que le cristalin détrôné ait eu le tems de se fondre, car il n'est pas nécessaire à la vûë. ) 20. S'il vit de la lumiere & des couleurs, il vit par conséquent de l'étenduë. 30. Les aveugles ont le tact fin, un sens profite toûjours du défaut d'un aufens: les houpes nerveuses, non perpendiculaires, comme par tout le corps, mais paralléles & longitudinalement étenduës jusqu'à la pointe des doigts, comme pour mieux examiner un objet; ces houpes, dis-je, qui sont l'organe du tact, ont un sentiment exquis dans les aveugles, qui par conséquent acquierent facilement par le toucher les idées des figures, des diftances: &c. Or un globe attentivement considéré par le toucher, clairement imaginé & conçû, n'a qu'à se montrer aux yeux ouverts; il sera conforme à l'image, ou à

(304) l'idée gravée dans le cerveau; & conséquemment il ne sera pas possible à l'Ame de ne pas distinguer cette figure de toute autre, si l'organe dioptrique a l'arangement interne nécessaire à la vision. C'est ainsi qu'il est aussi impossible aux doigts d'un très-habile Anatomiste de ne pas reconnoître, les yeux fermés, tous les os du corps humain, de les emboiter ensemble, & d'en faire un squelette, qu'à un parsait Musicien de ne pas resserrer sa glotte, au point précis, pour prendre le vrai ton qu'on lui demande. Les idées reçûes par les yeux se retrou-vent en touchant, & celles du tact, en voyant.

D'ailleurs on étoit prévenu pour ce qui avoit été décidé avant cette opération, par Locke p. 97. 98. sur les problème du savant Moli-nenx; c'est pourquoi j'ose mettre en fait de deux choses, l'une : Ou on n'a pas donné le tems à l'organe dioptique

( 305 ) dioptique ébranlé, de se remettre dans son affiéte naturelle ; ou à force de tourmenter le nouveau voyant, on lui a fait dire ce qu'on étoit bien aise qu'il dît. Car on a, pour appuyer l'erreur, plus d'a-dresse, que pour découvrir la vérité. Ces babiles Théologiens qui, interrogerent le sourd de Chartres, s'attendoient à trouver dans la nature de l'Homme des jugemens antérieurs à la premiere sensation. Mais Dieu, qui ne fait rien d'inutile, ne nous a donné aucune idée primitive, même, comme on la dit tant de fois, de ses propres attributs; & pour revenir à l'aveugle de Cheselden, ces jugemens lui eussent été inutiles pour distinguer à la vue le globe d'un cube : il n'y avoit qu'à lui donner le tems d'ouvrir les yeux & de regarder le tableau composé de l'Univers. Lorsque j'ouvre ma fenêtre, puis-je au premier instant distinguer les ob( 306 )

jets? De même le pouce peut paroître grand comme une maison, lorsque c'est la premiere sois qu'on apperçoit la lumiere. Ce qu'il y auroit là d'étonnant, c'est qu'un homme, qui voit les choses si fort en grand, n'eût aucune perception de grandeur, comme on le dit contradictoirement.

### HISTOTRE LV.

und & Something and all on

me des insemen

Ou Méthode d'Amman pour apprendre aux sourds à parler.

V Oici la Méthode selon laquelle Amman apprend à parler en peu de tems aux sourds & muets de naissance. [a] 10. Le Disciple

[a] Celui qui devient sourd dans l'enfance avant que de savoir parler, lire & écrire, devient muet peu-à-peu; j'ai vérissé cette observation sur deux sœurs sourdes & muettes que j'ai vûcs au Fort Louis. (307)

touche le gosser du Maître qui parle , pour acquérir par le tact l'is dée, ou la perception du trembles ment des organes de la parole, 20. Il examine lui-même de la même maniere fon propre gosier, & tâche d'imiter les mêmes mouvemens que le toucher lui a déja fait apercevoir. 30. Ses yeux hilfenvent d'oreilles, sselon l'idée d'Amman , ) c'est-à dire , il regarde attentivement, les divers mouvemens de la langue, de la machoire, & des lévres, lorsque le Maître [a] prononce une lettre. 49. Il fait les mêmes mouvemens devant un milroir, & les répéte Jusqu'à une pars faite exécution. 59. Le Maître ferre doucement les parines de fon écolier pour l'accoûtumer à ne faire paffer l'air que par la bouche 60 Il écrit la lettre qu'il fait prononcer; pour qu'en l'étudie , le qu'on la prononce fans cesse en particulien

[ 4] On commence par les voyelles,

Les sourds ne parlent pas, comme on le croit, dès qu'ils entendent; autrement nous parlerions tous faoilement une langue étrangere, qui ne s'aprend que par l'habitude des organes à la prononcer : ils ont cependant plus de facilité à parler; c'est pourquoi l'ouïe qu'Ammam donne aux fourds, est le grand miltere & la baze de fon ant. Sansidoute à force d'agiter le fond de leur gorge, comme ils voient faire, ils sentent à la faveur du canal d'Eustachi un tremblement, une titillation, qui leur fait diffinguer l'air sonore de celui qui ne l'est pas y & leur apprend qu'ils parlent, quoique d'une voix rude & groffiere , qui ne s'adoucit que par l'exércice & la répétition des mêmes fonsed Voilà l'origine d'une sensation qui lepr étoit inconnue; voilà le modele de la fabrique de toutes nos idées. Nous n'aprenons nous-mêmes à parler,

qu'à force d'imiter les fons d'autrui, de les comparer avec les nôtres, & de les trouver enfin ressemblans. Les oiseaux, comme on l'a dit ailleurs, ont la même faculté que nous, le même rapport entre les deux organes, celui de la parole, & celui de l'ouie.

Un fourd donne de la voix, telle qu'elle foit, dès la premiere leçon d'Amman. Alors tandis que la voix se forme dans le larinx, on lui apprend à tenir la bouche ouverte, autant, & non plus qu'il faut pour prononcer telle ou telle voyelle. Mais comme ces lettres ont toutes beaucoup d'affinité entr'elles, & n'exigent pas des mouvemens fort differens, les fourds, & même ceux qui ne le sont pas, ne tiennent pas la bouche précifément ouverte au point nécessaire; c'est pourquoi ils se trompent dans la prononciation; mais il faut aplaudir cette méprise, loin de la relever; parce qu'en tâchant de répêter la même faute, [qu'ils ne connoissent pas] ils en font une plus heureuse, & donnent ensin le son

qu'on demande. The state of

Une phisionomie spirituelle, un âge tendre, [ a ] les organes de la parole bien conditionnés, voilà ce qu'Amman exige de son Disciple, & il préfère l'hyver aux autres saisons, parce que l'air condensé par le froid, rend la parole des sourdsbeaucoup plus sensible à euxmêmes. Notre cerveau est originairement une masse informe, sans nulle idée; il a seulement la faculté d'en avoir, il les obtient de l'éducation, avec la puissance de les lier, & de les combiner ensemble. Cette éducation consiste dans un pur mécanisme, dans l'action de la

<sup>[</sup> a ] Depuis huit ans jusqu'à quinze, Plus jeunes, ils sont trop badins, & ne sentent pas l'utilité de ces leçons; plus vieux, leurs organes sont engourdis.

( 311 )

parole de l'un, sur l'oute de l'autre, qui rend les mêmes sons & apprend les idées arbitraires qu'on a attachées à ces fons : ou, [ pour ne pas quitter nos fourds], dans l'impression de l'air & des sons qu'on leur fait rendre à eux-mêmes machinalement, comme je l'ai dit, sur leur propre nerf acoustique, qui est une des cordes, fi l'on me permet de m'exprimer ainsi, à la faveur desquelles les sons & les idées vont se graver dans la substance medullaire du cerveau, & jettent ainsi les premieres semences de l'esprit & de la raison.

Amman a tort de croire que le défaut, de la luette empêche de parler. M. Astruc [a] & plusieurs autres Auteurs [b] dignes de foi ont des observations contraires. Mais il faut d'ailleurs une parsaite organisation, & comme une comp

<sup>[</sup> b ] Bartholin, Hildanns, Faltope, &c.

munication qui s'ouvre en quelque forte au moindre signal, du cerveau aux nerfs des instrumens qui fervent à parler. Sans ces organes naturellement bien faits, les fourds instruits par Amman pourroient bien un jour entendre les autres parler, & mettre leurs pensées par écrit, mais ils ne pourroient jamais parler eux-mêmes. Il faut aussi des organes [a] bien condition-nés, l'orsqu'on aprend un Animal à parler, ou qu'on l'instruit pour divers usages. Un fourd, & par conséquent muet de naissance, peut apprendre à life & à prononcer un grand nombre de mots dans deux mois. Amman en cite un qui favoit lire & réciter par mémoire l'Oraison Dominicale au bout de 115. jours. Il parle d'un autre enfant qui dans un mois apprit à bien prononcer les lettres, à lire, & à écri-

rendre un Perroquet raisonnable.

re passablement : il savoit même affez bien l'ortographe. Le plus court moyen de l'enseigner aux fourds, & de leur faire retenir plus aisément les idées des mots, c'est de leur faire coudre, ou joindre ensemble les lettres [qu'ils entendent a leur maniere & qu'ils répétent fort exactement, ] dans leur tête, dans leur bouche & fur le papier. La difficulté des combinations doit être proportionnée à l'aptitude du Disciple; on mêle des voyelles, des demi-voyelles, des confonnes, les unes & les autres, tantôt devant, tantôt derriere: mais dans le commencement on reculeroit, pour vouloir trop avancer. Les idées naissantes de deux ou trois lettres seroient troublées par un plus grand nombre ; l'esprit se replongeroit dans fon cahos.

Après les voyelles, on vient aux demi-voyelles, & aux consonnes, & aux lettres les plus faciles de ces

dernieres, enfin à leurs combinaifons les plus aifées : & lorfqu'on fait prononcer toutes les lettres, on fait lire, anial and ob A share)

La lettre M séparée de l'Emuet, qui tient à elle dans la prononciation, s'apprend par la main que le fourd enfonce dans fon gosier, & l'effort qu'il fait pour fermer la bouche en parlant. sod a si and

La lettre N se prononce en regardant dans le miroir la situation de la langue, & en portant une main au nés du Maître, & l'autre au fond de sa bouche, pour sentir le tremblement du larinx : & comme l'air fonore fort des narines.

Les fourds aprennent la lettre L en n'appliquant leur langue qu'aux dents supérieures ; incisives & canines, & à la partie du palais voifine de ces dents : cette action étant faite, on leur fait figne avec la main de faire fortir leur voix par la bouchesp sellon miq.

Dans la lettre R la voix s'éléve, faute en quelque sorte & se rompt. Il faut du tems pour acquérir la souplesse & la mobilité nécessaire à cette prononciation. Cependant je commence, dit l'Auteur, par mettre la main du sourd dans ma bouche, pour qu'il touche en quelque sorte ma prononciation, & apperçoive comme ce son est modifié; & en même tems, il se doit regarder dans un miroir, pour examiner le tremblement & la fluctuation de la langue.

C'estencore dans le miroir, qu'on apprend à rendre sa langue convexe, autant qu'il le faut pour prononcer ensemble ch, sur-tout si on examine avec la main comment l'air sort de la bouche.

Pour prononcer K, T, P, on fait attention aux mouvemens de la bouche & de la langue du Maître, & on examine toûjours avec les doigts le mouvement de son gosier.

L'x se prononce comme K S. Il saut donc sçavoir combiner deux consonnantes simples, avant que de passer aux consonnantes doubles. Tous les sourds prononcent affez facilement les consonnes simples, & sur tout la lettre H. Elles ne sont qu'un air muet ou peu sonore, qui, en fermant ou en ouvrant les conduits, sort successivement, ou tout-à-coup.

Lorsque le Disciple sait prononcer séparément chaque lettre de l'Alphabet, il faut qu'il s'accoûtume à prononcer, la bouche sort ouverte, les consonnes & les demivoyelles, pour que les sévres & les dents ne l'empèchent pas de voir dans le miroir les mouvemens de la langue, Ensuite il doit peu-à-peu s'exercer à les prononcer à toutes sortes d'ouvertures : & lorsqu'ensin on a acquis cette faculté, on prend deux ou trois lettres qu'on tâché de prononcer de suite, ou sans in(317) terruption, suivant l'habileté qu'on

a déja.

L'Ecolier ayant fait ces progrès, lit une ligne d'un livre & répéte par cœur les mêmes mots, après que le Maître, qu'il examine attentivement, les a prononcés. D'un coup d'œil par ce moien il imite seul les fons qu'il lit, comme s'il les entendoit, parce que l'idée lui en est récente & bien gravée.

Amman remarque que c'està peu prés par le même diamêtre de l'ouverture de la bouche qu'on prononce o, u, e, i, o, e, u, e: m; n, ng, p, t, k: ch, k, Toutes ces lettres fortent du fond du gosier. Ainsi elles sont fort difficiles à distinguer par un fourd. Aussi prononce-t'il mal, jufqu'à ce qu'il ait appris beaucoup de mots; mais enfin il est de fait qu'il répéte avec le tems & comprend fort bien les discours d'autrui. A anolisit (nos

Les exploisives, p, t, k, ne se

prononcent pas sans quelque élévation apparente du larinx; elles fe distinguent par-là des nasales m, n, ng. La prononciation deslettres ch, est sensible à l'œil; c'est comme en lisant, qu'un sourd conçoit ce qu'on lui dit ; il est bon de lui parler dans la bouche pour mieux se faire entendre, lorsqu'il s'est déja entendu lui-même, comme on l'a dit; mais on l'instruit mieux par la vûë & le toucher, Aures sunt in oculis, dit fort bien l'Auteur du Traité de Loquela, p. 102.

Le Disciple sait-il enfin lire & parler, on commence par lui apprendre les noms des choses qui ont le plus d'usages, & qui se présentent le plus samiliérement, comme dans l'éducation de tous les enfans; les substantifs; les adjectifs, les verbes, les adverbes, les conjonctions, les déclinaisons, les conjugations, & les contractions particulieres de la langue qu'on

enseigne.

Amman finit son petit, mais excellent traité, par donner l'Art de corriger tous les défauts du langage; mais je ne le suivrai pas plus loin. Cette Méthode est d'autant plus au dessus du Bureau Typographique, & du Quadrille des Enfans, qu'un fourd-né plus animal qu'un enfant a, par son seul instinct, déja apris à parler. Le savant Maître des sourds aprend à la fois & en peu de tems à parler, à lire, & à écrire suivant les régles de l'ortographe, & tout cela, comme vous voyez, machinalement ou par des signes sensibles, qui sont la voie de communication de toutes les idées. Voilà un de ces hommes dont il est facheux que la vie ne soit pas proportionnée à l'utilité dont elle est au public, and said domina mi

Réslexions sur l'E'ducation.

Rien ne ressemble plus aux Dis-

ciples d'Amman, que les enfans : il faut donc les traiter à peu près de la même maniere. Si on veut imprimer trop de mouvemens dans les muscles, & trop d'idées ou de fensations dans le cerveau des fourds, la confusion se met dans les uns & dans les autres. De même la mémoire d'un enfant, le discernement qui ne fait que d'éclore, sont fatigués de trop d'ouvrage. La foiblesse des fibres & des esprits exige un repos attentif. Il faut donc, 19. ne pas devancer la raifon, mais profiter du premier moment qu'on la voit paroître, pour fixer dans l'esprit le sens des mots appris machinalement : 2°. Suivre à la piste les progrès del'Ame, (voici comment la raison se développe:) en un mot observer exactement à quel dégré arrêter, pour ainsi dire, le thermomêtre du petit jugement des enfans, afin de proportionner à sa sphère, successivement augmen-

augmentée, l'étenduë des connoisfances dont il faut l'embellir & le fortifier & de ne faire travailler l'efprit, ni trop, ni trop peu. 3°. De si tendres cerveaux font comme une cire molle dont les impressions ne peuvent s'effacer, fans perdre toute la substance qui les a reçûes ; de-là les idées fausses, les mots vuides de sens : les préjugés demandent dans la suite une refonte dont peu d'esprits sont susceptibles, & qui dans l'âge turbulent des passions devient presque impossible. Ceux qui sont chargés d'instruire un enfant, ne doivent donc jamais leur imprimer que des idées si évidentes, que rien ne soit capable d'en éclipser la clarté : mais pour cela il faut qu'ils en ayent euxmémes de semblables, ce qui est fort rare. On enseigne, comme on a été enseigné; & de-là cette infinie propagation d'abus & d'erreurs. La prévention pour les (332)

premieres idées est la source de toutes ces maladies de l'esprit. On les a acquises machinalement, & fans y prendre garde, en se familiarisant avec elles, on croit que ces notions font nées avec nous. Un Abbé de mes amis croyoit que tous les hommes étoient Muficiens-nés, parce qu'il ne se souvenoit pas d'avoir apris les airs avec lesquels sa nourrice l'endormoit. Tous les hommes sont dans la même erreur, & comme on leur a donné à tous les mêmes idées, s'ils ne parloient tous que François, ils feroient de leur langue le même phantôme que de leurs idées. Dans quel cahos, dans quel labyrinthe d'erreurs & de préjugés la mauvaise éducation ne nous plonge-t'elle pas! & qu'on a grand tort de permettre aux enfans des raisonnemens sur des choses dont ils n'ont point d'idées, ou dont ils n'ont que des idées confuses!

an imperentation or a si il so

# HISTOIRE V.

D'un Enfant trouvé parmi des Ours,

Un jeune enfant, âgé de dix ans, fut trouvé l'an 1664. parmi un troupeau d'Ours, dans les forêts qui sont aux confins de la Lithuanie & de la Russie. Il étoit horrible à voir; il n'avoit ni l'usage de la raison, ni celui de la parole : sa voix & lui-même n'avoient rien d'humain, si ce n'est la figure extérieure du corps. Il marchoit sur les mains & sur les pieds, comme les quadrupédes: séparé des Ours, il sembloit les regretter; l'ennui & l'inquiétude étoient peints sur sa physionomie, lorsqu'il fut dans la société des hommes; on eût dit un prisonnier

( & il se croyoit tel ) qui ne cherchoit qu'à s'enfuir, jusqu'à ce qu'ayant apris à lever ses mains contre un mur, & enfin à se tenir debout fur ses pieds, comme un enfant ou un petit chat, & s'étant peu-à-peu accoûtumé aux alimens des hommes, il s'aprivoisa enfin après un long espace de tems, & commença à proférer quelques mots d'une voix rauque & telle que je l'ai dépeinte. Lorsqu'on l'interrogeoit sur son état fauvage, sur le tems qu'il avoit duré, il n'en avoit pas plus de mémoire, que nous n'en avons de ce qui s'est passé pendant que nous étions au berceau.

Conor (a) qui raconte cette Histoire arrivée en Pologne pendant qu'il étoit à Varsovie à la Cour de Jean Sobieski, alors sur le Thrône, ajoute que le Roi même, plusieurs Sénateurs, & quantité d'autres habitans du Pays dignes

<sup>(</sup> a ) Pages 133,134, 135, Evang Med.

(325)

de foi, lui affûrerent comme un fait constant, & dont personne ne doute en Pologne, que les enfans sont quelquefois nourris par des ours, comme Rémus & Romulus, le furent par une Louve. Qu'un enfant soit à sa porte, ou proche d'une haye, ou laissé par imprudence seul dans un champ, tandis qu'un ours affamé pâture dans le voisinage, il est aussi-tôt dévoré & mis en piéces: mais s'il est pris par une ours qui allaite, elle le porte où sont ses petits, aufquels elle ne sert pas plus de mere & de nourrice qu'à l'enfant même, qui quelques années après est quelquefois aperçu & pris par les chasseurs.

Conor cite une avanture semblable à celle dont il a été témoin, & qui arriva dans le même lieu ( à Warsovie en 1669, ) & qui se passa sous les yeux de M. Wanden nommé Brande de Clevers-

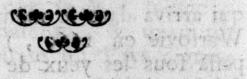
 $X_3$ 

(326)

kerk, Ambassadeur en Angleterre l'an 1699. Il décrit ce cas, tel qu'il lui a été fidélement raconté pat cet Ambassadeur, dans son Traité du Gouvernement du

Royaume de Pologne.

J'ai dit que ce pauvre enfant dont parle Conor, ne jouissoit d'aucunes lûmieres de la raison; la preuve en est qu'il ignoroit la misere de son état, & qu'au lieu de chercher le commerce des hommes, illes suyoit, & ne désiroit que de retourner avec ses ours. Ainsi, comme le remarque judicieusement notre Historien, cet ensant vivoit machinalement, & ne pensoit pas plus qu'une bête, qu'un ensant nouveau né, qu'un homme qui dort, qui est en léthargie, ou en apopléxie.



deb obnati Unimon tists

## HISTOIRE VI.

Des Hommes sauvages, apellés Satyres.

Les hommes sauvages, (a) assez communs aux Indes & en Afrique, sont apellés Avang-outang par les Indiens, & Quoias morrou

par les Afriquains.

Ils ne font ni gras ni maigres: ils ont le corps quarré, les membres si trapus & si musculeux, qu'ils sont très-vîtes à la course, & ont une force incroyable. Au-devant du corps ils n'ont de poil en aucun endroit; mais par derriere, on diroit d'une forêt de crins noirs dont tout le dos est couvert & hérissé.

<sup>(</sup>a) Il y a deux ans qu'il parut à la Foire saint Laurent un grand Singe, semblable au Satyre de Tulpius.

X 4

La face de ces animaux ressemble au visage de l'homme :\ mais leurs narrines sont camuses & courbées, & leur bouche est ridée & fans dents.

Leurs oreilles ne différent en rien de celles des hommes, ni leur poitrine; car les Satyres femelles ont de fort gros tétons, & les mâles n'en ont pas plus qu'on n'en voit communément aux hommes. Le nombril est fort enfoncé, & les membres supérieurs & inférieurs ressemblent à ceux de l'homme, comme deux gouttes d'eau, ou un œuf à un autre œuf.

Le coude est articulé, comme le nôtre ; ils ont le même nombre de doigts, le pouce fait comme celui de l'homme, des molets aux jambes, & une base à la plante du pied, fur laquelle tout leur corps porte comme le nôtre, lorsqu'ils marchent à notre maniere, ce qui leur arrive souvent.

(329)

Pour boire, ils prennent fort bien d'une main l'anse du gobelet, & portent l'autre au fond du vase; ensuite ils essuient leurs levres avec la plus grande propreté. Lorsqu'ils se couchent, ils ont aussi beaucoup d'attention & de délicatesse, ils se servent d'oreiller & de couverture dont ils se crouvent avec un grand soin, lorsqu'ils sont aprivoisés. La force de leurs muscles, de leur sang & de leurs esprits, les rend braves & intrépides, comme nous-mêmes : mais tant de courage est réservé aux mâles, comme il arrive encore dans l'espèce humaine. Souvent ils se jettent avec fureur sur les gens même armés, comme sur les femmes & les filles, aufquelles ils font à la vérité de plus douces violences. Rien de plus lascif, de plus impudique & de plus propre à la for-nication que ces animaux. Les femmes de l'Inde ne sont pas ten(330) tées deux fois d'aller les voir dans les cavernes, où ils se tiennent cachés. Ils y font nuds, & y font l'amour avec aussi peu de préjugés

que les chiens.

Pline, S. Jérôme & autres nous ont donné d'après les Anciens des descriptions fabuleuses de ces animaux lascifs, comme on en peu juger, en les comparant avec celleci. Nous la devons à Tulpius Médecin d'Amsterdam .( a ) Cet Auteur ne parle du Satyre qu'il a vû, que comme d'un animal; il n'est occupé qu'à décrire les parties de son corps, sans faire mention s'il parloit & s'il avoit des idées. Mais cette parfaite ressemblance qu'il reconnoît entre le corps du Satyre & celui des autres hommes, me fait croire que le cerveau de ce prétendu animal est originaire-

<sup>(</sup>a) Observat. Med. Ed. d'Elzev. L. 111. C. LVI. p. 270.

ment fait pour sentir & penser comme le nôtre. Les raisons d'analogie sont chez eux beancoup plus fortes que chez les autres animaux.

Plutarque parle d'un Satyre qui fut pris en dormant & amené à Sylla: la voix de cet animal refsembloit au hannissement des chevaux & au bêlement des boucs. Ceux qui dès l'enfance ont été égarés dans les forêts, n'ont pas la voix beaucoup plus claire & plus humaine; ils n'ont pas une feule idée, comme on l'a vû dans le fait raporté par Conor, je ne dis pas de morale, mais de leur état, qui a passé comme un songe, ou plûtôt, fuivant l'expression proverbiale, comme un rêve à la Suisse, qui pourroit durer cent ans fans nous donner une seule idée. Cependant ce sont des hommes & rout le monde en convient. Pourquoi donc les Satyres ne seroient-ils que des animaux ? s'ils ont les instrumens de la parole bien organisés, il est facile de les instruire à parler & à penser, comme les autres Sauvages: je trouverois plus de difficulté à donner de l'éducation & des idées aux sourds de naissance.

Pour qu'un homme croye n'avoir jamais eu de commencement, ii n'y a qu'à le séquestrer de bonneheure du commerce des hommes: rien ne pouvant l'éclairer sur son origine, il croira non-seulement n'être point né, mais même ne jamais finir. Le fourd de Chartres, qui voyoit mourir ses semblables, ne favoit pas ce que c'étoit que la mort; car n'en pas avoir une perception bien distincte, comme M. de Fontenelle en convient, c'est n'en avoir aucune idée. Comment donc se pourroit-il faire qu'un Sauvage qui ne verroit mourir personne, sur-tout de son espèce, ne se crût pas immortel?

Lorsqu'un homme fort de son état de bête, & qu'on l'a assez instruit pour qu'il commence à réfléchir, comme il n'a point pensé durant le cours de sa vie sauvage, toutes les circonstances de cet état sont perduës pour lui, il les écoute, comme nous écoutons ce qu'on nous raconte de notre enfance, qui nous paroîtroit une vraie fable, sans l'exemple de tous les autres enfans. La naissance & la mort nous paroîtroient également des chimères, fans ceux qu'on voit naître & mourir.

Les Sauvages qui se souviennent de la variété des états par où ils ont passé, n'ont été égarés qu'à un certain point; aussi les trouve-t'on marchant comme les autres hommes fur les piés seulement. Car ceux qui depuis leur origine ont long-tems vécu parmi les bêtes, ne se souviennent point d'avoir existé dans la fociété d'autres êtres : leur vie sauvage, quelque longue qu'elle ait été, ne les a pas ennuyés, elle n'a duré pour eux qu'un instant, comme on l'a déja dit; enfin ils ne peuvent se persuader qu'ils n'avoient pas toûjours été tels qu'ils se trouvent au moment qu'on leur ouvre les yeux sur leur misére, en leur procurant des sensations inconnuës, & l'occasion de se replier sur ces sensations.

fe replier sur ces sensations.

Je pourrois raporter beaucoup d'autres Histoires semblables. Toute la Hollande, & M. Boerhaave même, a eu le plaisant spectacle d'un enfant laissé dans un désert parmi des chévres; il se traînoit & vivoit comme ces animaux; il avoit les mêmes inclinations, le même son de voix; la même imbécilité étoit

peinte sur sa physionomie.

Il y a actuellement à Châlons en Champagne une fille sauvage dont on parle beaucoup à Paris. Mais je laisse à d'autres tous ces faits; ils se ressemblent tous, & quand on en a une sois, pour ainsi dire, la cles, ils sont aussi inutiles que nos observations de Médecine: & pour ce qui est du Perroquet raisonnable de M. Locke, c'est un mauvais conte qu'un aussi bon esprit devoit rejetter.

#### CONCLUSION.

DE tout ce qui a été dit jusqu'à présent, il est aisé de conclure avec évidence que nous n'avons pas une seule idée innée, & qu'elles sont toutes le produit des sensations corporelles. Pour changer mes premieres preuves en une torte de démonstration plus sensible, & mettre cette vérité dans un jour qui la rende à jamais incontestable par tout esprit droit & capable d'impartialité, j'ai rapporté quelques faits

( 336 )

que personne ne révoque en doute, & que le hazard, ou un art admirable ont fournis aux Fontenelle, aux Cheselden, aux Locke, aux Amman, aux Conor, &c. Ces faits, qu'Arnobe (a) a connus par con-

( a ) Faisons, dit Arnobe, Advers. Gent. L. II. un trou en forme de lit, dans la terre; qu'il soit entouré de murs, couvert dun toit; que ce lieu ne soit ni trop chaud ni trop froid; qu'on n'y entende absolument aucun bruit : imaginons les moyens de n'y faire entrer qu'une pâle lueur entrecoupée de ténèbres. Qu'on mette un enfant nouveau-né dans ce soûterrain; que ses sens ne soient frappés d'aucuns objets ; qu'une Nourrice nuë, en filence, lui donne son lait & fes foins. A-t'il besoin d'alimens plus solides, qu'ils lui soient portés par la même femme : qu'ils soient toujours de la même nature, tels que le pain, & l'eau froide, buë dans le creux de la main. Que cet enfant sorti de la race de Pluton, ou de Pithagore, quitte enfin sa solitude à l'âge de vingt, trente ou quarante ans ; qu'il paroisse dans l'assemblée des mortels. Qu'on lui demande, avant qu'il ait apris à penser & à parler ce qu'il est lui-même, quel est son pere, ce qu'il a fait, ce qu'il a pensé, comment a été noutri & élevé jusqu'à ce tems. jecture (327)

jecture, & si bien peints, prouvent tous séparément ou ensemble la vérité de ces propositions.

Plus stupide qu'une bête, il n'aura pas plus de sentimens que le bois, ou le caillou; il ne connoîtra ni la terre, ni la mer, ni les astres, ni les météores, ni les plantes, ni les animaux. S'il a faim, faute de sa nourriture ordinaire, ou plûtôt faute de connoître tout ce qui peut y suppléer, ne se laissera-t'il pas mourir? Entouré de feu, ou de bêtes venimeuses, ne se jettera-t'il pas au milieu du danger, lui qui ne sait encore ce que c'est que la crainte? S'il est forcé de parler, par l'impression de tous ces objets nouveaux dont il est frapé, il ne sortira de sa bouche béante que de sons inarticulés, comme plusieurs ont coûtume de faire en pareil cas. Demandezlui, non des idées abstraites & difficiles de Métaphysique, de Morale, ou de Géométrie, mais seulement la plus simple question d'Arithmétique; il ne comprend pas ce qu'il entend, ni que votre voix puisse signifier quelque chose, ni même fi c'est à lui ou à d'autres que vous parlez. Où est donc cette portion immortelle de la Divinité? Où est cette Ame. qui entre dans le corps, fi docte & si éclairée. & qui par le secours de l'instruction ne fait que se rappeller les connoissances qu'elle avoit infuses? Est-ce donc-là cet être si raisonnable. a fort au-dessus des autres êtres? Hélas!

10. Point d'éducation, point d'idées.

20. Point de sens, point d'idées.

3°. Moins on a de sens, moins on a d'idées.

Le sourd-muet de naissance, qui a des yeux, a plus d'idées & plus d'avantage pour en acquérir, qu'un sourd-muet & aveugle. Si un homme a perdu tous ces trois sens en venant au monde, il ne sait ni ce qu'il touche, ni ce qu'il goûte; il

oui, voilà l'homme; il vivroit éternellement séparé de la société, sans acquérir une seule idée. Mais polissons ce diamant brut, envoyons ce vieux enfant à l'Ecole, quantum mutatus ab illo! l'animal devient homme, & homme docte & prudent. N'est-ce pas ainsi que le bœuf, l'âne, le cheval, le chameau, le perroquet, & aprennent les uns à rendre divers services aux hommes, & les autres à parler.

Jusqu'ici Arnobe, que j'ai traduit librement, & en peu de mots. Que cette peinture est admirable dans l'original! C'est un des plus beaux morceaux de l'Antiquité. Mais pour le bien rendre, il faudroit avoir la plume de M. l'Abbé M... jouit de ces sensations, sans les connoître. Mais s'il entend, alors, comme disoit Amman, ses yeux sont dans ses oreilles, & il aura des idées, dont il connoîtra l'objet, lorsque la vûë lui sera renduë, comme je l'ai expliqué à l'article de Cheselden. Pour s'instruire & pour éviter l'erreur, il faut donc absolument des sens, & que l'un supplée à l'autre. S'ils sont tous trompés, l'Ame l'est avec eux, comme on l'a déja dit; mais s'ils manquent tous, le moyen de n'être pas un parfait automate, bien au-dessous par conséquent de la condition des animaux ?

Qu'il me soit permis, avent de sinir, de saire ici, avec M. de Voltaire (a) une derniere réslexion sort importante. Il ne saut pas craindre qu'un sentiment Philosophique puisse jamais nuire à la Re-

<sup>(</sup>a) Lett. Phil. sur PAme. Y 2

ligion d'un Pays. Les opinions des Philosophes peuvent être hardies, & non dangereuses. Hors de la portée du vulgaire, elles passent par-dessus presque toutes les têtes & n'entrent que dans des esprits incapables à la vérité de défendre des Villes, mais trop sages pour les attaquer, pour sonner en quelque sorte le tocsin & ameuter un vil peuple de sectateurs indignes de l'être, trop Philosophes pour troubler l'ordre établi par la fine politique. De-là vient que les opinions qui ont le plus long-tems régné, n'ont jamais influé sur les mœurs, n'ont fait aucun tort au grand courant du monde & de la fociété civile, & enfin n'ont rien dérangé dans les Loix & la Religion d'un Etat.

Je dis plus, c'est mal connoître les Philosophes, que d'accuser leurs mœurs de se ressentir de la licence de leur esprit. Les passions tran-

(341) quiles du Philosophe peuvent bien le porter à la volupté, (eh! pourquoi fe refuseroit-il aux plaisirs pour lesquels ses sens ont été faits?) mais non pas au crime, ni au défordre. Il n'est pas en lui non-seulement de faire de mauvaifes actions, mais même d'en faire de bonnes, pour paroître les avoir faites, comme Velléïus le dit de Caton d'Utique. (a) Aussi sage dans sa conduite, que libre dans ses discours, & persuadé que Dieun'a point donné la raifon aux hommes, pour être captivée & subordonnée; semblable aux Saducéens & aux Esseniens, il ne connoît pas de plus beau titre que le furnom de Juste : il voit avec

douleur la force des préjugés qui fubjugue les uns, & le néant des frivolités aufquelles les autres s'abandonnent; les troubles, les orages se

<sup>(</sup>a) Nunquam rectè fecit, ut facere videretur, sed quia aliter facere non poterat. L. 2. C. 35.

forment à ses pieds, rien ne peut altérer sa tranquilité; (a) & comme ses vertus sont la justice & la vérité, il n'a pas plus à rougir du côté du cœur, que du côté de l'esprit. Enfin modéle d'humanité, de probité & de douceur, lui seul suit exactement la Loi Naturelle qu'il a créée.

"Voilà le Philosophe, & s'il n'est ainsi fait, "Il usurpe ce nom sans en avoir l'estet. (b)

Voyez au contraire ceux contre lesquels le bras de Thémis s'est armé dans tous les tems; ce sont ou des tempéramens ardens, ou des esprits peu éclairés, & toûjours ou des superstitieux, ou des ignorans. Ce n'est donc ni Bayle, ni Locke, ni Spinosa, ni tous ces aimables & heureux Philosophes de la fabrique

- ( ) Et si fractus illabitur orbis Impavidum ferient ruinæ.
- ( b ) Destouche. Le Philos. Mar.

de Montagne, de Saint Evremont, ou de Chaulieu, qui ont porté le flambeau de la discorde dans leur Patrie; ce sont pour la plupart des Théologiens qui, ayant en d'abord l'ambition d'être Chefs de Sectes, ont en bientôt celle d'être Chefs de Partis. Mais que dis-je? & peut-on comparer le Fanatisme & la Philosophie? On fait trop qui des deux a armé divers sujets contre leurs Rois: monstres que le Fanatisme plus monstre qu'eux, a vo-mis du sond des Cloîtres, & dont l'Histoire n'a pû nous transmettre les noms sans horreur. Cent Traités du Matérialisme sont donc beaucoup moins à craindre qu'un Janséniste impitoyable, ou qu'un Pontife ambitieux.

FIN.

